



LE R. P. AIMÉ DALVERNY

MISSIONNAIRE OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

NIHIL OBSTAT

H. Juge.

Imprimatur

P. Chatard,
v. g.

Lyon, le 2 août 1920.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Si au cours de ces pages on rencontre les mots de saint ou de martyr, ou autres qualificatifs semblables, nous déclarons que ce sont là des conclusions purement humaines et personnelles des documents, témoignages et récits qu'on va lire. Nous ne prétendons ni devancer ni engager l'autorité de l'Eglise, à laquelle tous nos sentiments et appréciations restent soumis de tout cœur.

De même nous ne donnons pas au mot de martyr son sens strict et *liturgique*. Nous l'employons au sens large, par où les théologiens expriment le mérite de l'existence immolée et de la mort acceptée pour la pratique d'une ou de plusieurs vertus chrétiennes, par exemple la charité, ou l'héroïque obéissance aux commandements de Dieu.



R. P. Dalverny



F. Félix Juge



F. Jean Plancher



R. P. Dalverny

MARIUS DEVÈS

Comment
Ils soignèrent les Blessés
Et moururent pour la France.

Le R. P. Aimé DALVERNY

MISSIONNAIRE OBLAT DE MARIE IMMACULÉE

AVEC, EN APPENDICE,

TROIS MÉDAILLONS :

Félix JUGE, Jean PLANCHER, Marcellin THERME

LYON
LIBRAIRIE DE L'ARCHEVÊCHÉ
J. DEPRELLE
3, AVENUE DE LA BIBLIOTHÈQUE, 3

1920



LETTRE D'APPROBATION

Monsieur l'Abbé,

Un bon livre ennoblit l'âme et y laisse un parfum d'édification. Et le vôtre se recommande à ce titre. Ceux à qui vous en avez lu des extraits, ceux qui l'ont examiné s'accordent à le dire, et j'en connais même plusieurs qni n'ont pu retenir leurs larmes en le lisant.

C'est que vous avez su, Monsieur l'Abbé, en vous effaçant derrière celui dont vous retraciez la vie, lui céder en quelque sorte la plume : il se « raconte lui-même. » Cette âme si sensible a fait rayonner, dans ses lettres et ses notes intimes, sa tendresse filiale, son enjouement, son patriotisme, avec un esprit de foi et de sacrifice non moins remarquable.

Ce qui rend ces confidences plus précieuses encore, c'est qu'elles nous livrent le secret de cet esprit surnaturel, en nous montrant ce prêtre-soldat fidèle à recourir, au milieu des embarras les plus graves, aux sources de la grâce, telles que la prière, les sacrements, la retraite spirituelle même. Son exemple ra-

vivera donc la piété des âmes sacerdotales autant que celle des simples fidèles.

Je suis heureux d'applaudir à l'impression de pages si édifiantes et je vous remercie en même temps d'avoir fait revivre, avec le principal personnage, d'autres figures non moins chères, particulièrement celle de quelqu'un qui me touche de si près et dont l'immolation généreuse suivit presque immédiatement la consécration au Seigneur.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, avec tous mes remerciements les souhaits que je forme pour le succès mérité de votre belle notice biographique.

H. Juge.

Lyon, 2 août 1920

Nous dédions à la mémoire des soldats morts pour la France et à la gloire des survivants ce livre, où nous avons essayé de peindre l'âme et de retracer la carrière d'un de leurs camarades.

Nous souhaiterions que ces pages fussent une consolation chrétienne et une fierté patriotique pour les parents de ces héros.

Très spécialement nous en offrons un hommage attendri aux pères et aux mères des prêtres et des religieux saintement immolés; parfum d'autel eucharistique au sein de l'immense holocauste, et enveloppant de sa nuée divine toutes les victimes glorieuses.

A la dédicace du temple, dit l'Ecriture, le feu du ciel descendit sur l'autel et embrasa les victimes. La majesté du Très-Haut remplit le temple d'une nuée mystérieuse, et la multitude éblouie se prosterna. Geste pieux qui nous convient devant le caractère auguste et sacré du sacrifice de nos martyrs.

Nous voudrions que dans l'exemple d'un seul, on retrouve le mérite de tous, et que l'on apprenne de lui comme ils surent mourir pour la France. « Tel est, dira-t-il à un jeune soldat, son frère et son filleul, qu'il

entraînait sur ses traces, tel est le sens chrétien de mourir pour la France »!

Sa vie, jusqu'à 24 ans, fut sa préparation au sacerdoce et à l'Apostolat, objet des rêves et des aspirations de son enfance même. Une fois prêtre, il exerça les fonctions de vicaire pendant deux ans, et pendant quatre ans, celles de professeur. Ce qui semblait sa vocation.

Sa vocation véritable, la Providence la lui apprit par les événements. C'était de s'immoler, pure et douce victime sur l'autel de la patrie. On verra bien que ce mot prend ici toute sa haute et chrétienne signification.

Pour montrer l'âme que ce prêtre devenu hostie porta sur cet autel, les sentiments qui le grandirent peu à peu jusqu'à la sublimité de son immolation vraiment sacerdotale, nous voudrions évoquer d'abord, avec les gracieuses années de son enfance, son apprentissage du sacrifice, et ensuite, et par un contraste tragique, le sacrifice de son dévouement cordial auprès des blessés, et enfin celui de son héroïsme simple et généreux sur le champ de bataille, où Dieu le jugea digne de tomber. Le sacrifice fait l'unité de sa vie, et son couronnement suprême.

PREMIÈRE PARTIE

L'APPRENTISSAGE DU SACRIFICE

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET LA VOCATION

Le charme et la douceur du nid familial. — Signes précoces de vocation. — L'école des frères maristes. — La chèvre; la cueillette des cerises. — La Sainte-Barbe. — Un apôtre. — Le curé et le maire. — La lettre décisive. — N.-D. des Lumières.

Sur la rive droite de la Cèze, et la ligne d'Alais au Teil, dans le Gard, se masse, en un repli étroit de ces derniers contreforts des Cévennes, le pays de Molières. Agglomération compacte, noire de charbon, de tunnels, de hautes cheminées, d'installations houillères, de hauts fourneaux, la poussiéreuse bourgade minière est dominée à mi-côte, et en amont de la Cèze, par la construction légère et gracieuse de l'église, qui semble une chapelle. En arrière du pieux édifice, et en biais, une anfractuosité de la mon-

tagne forme un nid de verdure, de fraicheur et de calme. Ce sont les Jonquiers.

Là s'élève une maison où naquit, comme une étrenne du bon Dieu, le 30 décembre 1883, le héros de notre récit, l'aîné de Clovis, de Louise, et de Jules, qui fut son filleul. Leur père, M. Marius Dalverny, abritait le repos de sa vie de machiniste et l'avenir de ses enfants dans le bon air et la tranquillité de la campagne où s'occupait Mme Dalverny née Fanny Blisson. Douce nichée toujours profondément chère au cœur de notre prêtre-soldat, et d'où seule pourra l'arracher la vocation divine.

Elle se manifesta de bonne heure. Tout petit, il disait un jour à son père en revenant de la messe : « Moi aussi je serai Monsieur prêtre ». Il taillait de petites croix dans le bois, façonnait des statuettes avec de la terre glaise, dressait des reposoirs de mois de Marie ou de petits autels, imitait les cérémonies de l'Eglise, et disait souvent la messe avec un rideau rouge à la tête pour tenir aux épaules, et son cadet et sa sœur pour enfants de chœur et assistants.

Elève des frères maristes, à l'école de la compagnie houillère, il y puisa tout ensemble une piété croissante et une excellente formation primaire. Il passa aisément l'examen du certificat d'études, et il en racontait, l'année d'après, les péripéties pour encourager son frère Clovis : « Je me rappelle que je dis je ne sais combien de chapelets et en me dirigeant vers l'école où se passait l'examen, je tremblais de peur d'échouer. Mais nous en étions bien loin. J'espère que Clovis reviendra chargé de lauriers, et je pense que comme moi, en gardant sa chèvre, il doit repasser ses matières d'examen ».

Il n'y avait pas que la chèvre : « Vous me direz si vos vers à soie sont bien avancés. Si, pour ramasser la feuille

de mûrier, Clovis doit manquer une partie de la classe comme moi l'année dernière, il ne doit pas être content de ne pouvoir bien préparer son examen ».

Ces rappels champêtres garderont pour lui une particulière saveur, et, plus tard, durant ses permissions militaires, il revivra délicieusement ces joies de son enfance; l'une des dernières, avant de s'en aller, fusilier-mitrailleur, au champ de bataille tragique, ce sera la cueillette des cerises.

Sa prime jeunesse resta toujours singulièrement vivante et chère au milieu des généreux sacrifices de sa vocation. Un jour, quelque peu expatrié déjà, ou du moins dépaysé sous le ciel moins gai de la Lorraine, il retracera ces souvenirs alors un peu mélancoliques : « En ce jour de Noël, ils me reviennent en foule. Qu'ils sont doux! Ils me représentent l'heureux temps de mon enfance. Je me rappelle cette joyeuse fête de Noël, célébrée au foyer paternel, ce congé donné à trois heures du soir, ce joyeux souper, cette messe de minuit. Tout me revient à l'esprit. Pendant l'hiver, le dimanche après vêpres, quand il faisait nuit, je me plaisais à lire le Pèlerin ou son almanach. Et cette chanson de saint Nicolas : « Il était trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs »! Je m'en suis souvenu quand, il y a quelques jours, nous célébrions la fête de ce patron de la Lorraine. Papa nous accompagnait avec son instrument. Quelle joie c'était pour nous quand les dimanches d'hiver, il dépendait « sa musique », comme nous l'appelions, et nous jouait des valses. Il me semble l'entendre encore. Et cette fête de sainte Barbe, ce défilé, ces coups de canon, cette joyeuse fanfare des mineurs! Et quand je revenais, à la nuit tombante, de l'école, le souper de famille, le feu de la chambre, et nos jeux bruyants de cache-cache ou de voleur que nous fai-

sions en attendant le retour de papa, tandis que maman souriait... Et quand il tombait de la neige, le dimanche après la grand'messe, la chasse aux moineaux, de Clovis : « *N'avié dé paciençо dé sé téné à la pasturo tout lou jour et d'espincha lous auceu se venièou* ». (Il en avait de la patience pour se tenir au fenil à regarder si les oiseaux venaient). Et la chasse à coups de fusil ! Et le jour de l'an et les étrennes ; de partout on entendait les petits enfants fiers de leurs tambours et de leurs trompettes faire un bruit à tout casser. Je me souviens qu'une fois j'avais un pistolet ; et ce qui m'en a fait souvenir c'est l'autre jour le souffre d'une allumette ; cette odeur m'a rappelé celle de mes capsules. Et ces promenades que nous faisions au puits Silhol pour porter le goûter ou le souper de papa !

« Vous voyez que je me souviens encore de tout cela et d'une foule d'autres détails. J'aime à revivre cette vie de ma jeunesse. De tous ces souvenirs s'exhale un parfum suave. Il me semble que tous ces faits se réalisent encore. Peu s'en faut que je ne me mette à pleurer comme un enfant, quand je pense à ces beaux jours. Alors nous étions tous en famille, nous étions contents, tandis que maintenant deux places sont vides ! Ah ! beau temps, que tu es vite passé !... Je me hâte de changer de sujet, bien chers parents, car je finirais par pleurer et par vous faire pleurer. Ah ! Louise, estime-toi heureuse de vivre encore en famille ».

Il faisait alors sa rhétorique. Les places vides au foyer paternel, c'était la sienne depuis quatre ans, et celle de son frère Clovis, depuis peu chez les frères maristes. Sa petite sœur avait à peine l'âge de sa première communion. Deux ans plus tôt, il lui écrivait : « Ton aimable et belle lettre m'a causé une vive impression. Ton style simple et plein de grâce m'a tellement plu que j'ai lu et

relu ta missive jusqu'à cinq fois. Aussi je t'écris avec tout mon cœur. J'ai même mis pour te répondre une plume neuve... ».

Nous citons volontiers ces effusions fraternelles et filiales parce qu'en général elles sont plus contenues sous sa plume positive et précise, ensuite parce qu'elles nous offrent le dessin fidèle du cadre familial de son enfance, et enfin parce qu'elles nous révèlent tout de suite l'âme tendre à qui nous avons affaire. Elle a quelque chose de la grâce timide de la tourterelle. Ses amis l'appelleront plus tard la *dindouleto*, nom provençal de l'hirondelle, mais où la musique du son leur faisait sans doute trouver plutôt quelque sens de tourterelle. Cette âme ne dissimulera ni l'amertume des épreuves ni l'effroi de la mort, mais elle acceptera les sacrifices avec l'ingénuité craintive et la résignation chaleureuse et ardente d'une colombe mystique. Il le prouva par l'histoire de sa vocation, nette et inébranlable dès le premier jour, malgré la tendresse des sentiments qu'il emportait avec lui.

L'origine de cette vocation remonte d'abord à la piété de ses jeunes années, aux bonnes dispositions que l'enfant tenait de parents profondément chrétiens, aux exemples que lui fournissait sa famille même : un grand-oncle chartreux, une grand'tante carmélite aux Vans, deux oncles et deux cousins frères maristes, une tante religieuse du Sacré-Cœur, à Privas, un troisième cousin, frère des Ecoles chrétiennes, deux cousines religieuses de la Présentation.

Les Oblats avaient souvent prêché dans la paroisse. Une mission donnée par les RR. PP. Vassereau et Gaudin y avait eu le plus éclatant succès et les missionnaires avaient remarqué la petite frimousse délicate, gentille et pieuse de l'enfant de chœur qu'était Aimé Dalverny. En

outre, plusieurs de ses petits camarades l'avaient devancé chez les Pères Oblats, L'un d'eux dictera même à Aimé la lettre de demande d'admission au juniorat.

Influences diverses qui se cristallisèrent dans l'apostolat du curé de la paroisse. Puissamment secondé par la direction de la compagnie houillère de Bessèges, et notamment par l'ingénieur divisionnaire, maire de Molières-sur-Cèze, le zèle de M. l'abbé André Ferdinand exerça, parmi les mineurs, l'action la plus profonde et la plus sympathique. C'était un véritable apôtre. Maire et curé devaient, paraît-il, visiter un jour le sanctuaire de Notre-Dame des Lumières où se trouvait alors le jeune Aimé. A son père qui le lui avait annoncé, l'enfant répondait : « Vous m'avez dit que M. le curé devait venir nous faire visite avec M. Brun. Mais qu'ils se décident! Nous *languissons* de les voir. » La parole des enfants est le témoignage le plus expressif. Nous ne pouvons donner un meilleur souvenir à la mémoire de l'apostolique pasteur, et nous ne pouvons offrir un meilleur hommage à un chef d'ouvriers si digne des traditions d'une compagnie, où on les continue du reste noblement.

A la mort du saint prêtre, le futur missionnaire l'appellera « son plus grand bienfaiteur après ses parents ». Ajoutons que le presbytère de Molières gardera toujours pour lui un charme particulier et un accueil affectueux, couronné plus tard par de suprêmes hommages et les lignes délicates publiées sous les initiales de M. l'abbé Julien dans la *Semaine Religieuse de Nîmes*.

La décision de M. André fut dictée assurément par la piété du jeune élève, sa bonne conduite, son amour de l'étude, son intelligence, ses aspirations. A la rentrée d'octobre 1897 il rejoignit ses petits compatriotes au juniorat de Notre-Dame des Lumières, pèlerinage célèbre du

Comtat Venaissin. Ce nom même de Lumières indique son origine miraculeuse, à la suite des apparitions de Notre-Dame au XVIIe siècle sur les ruines d'un sanctuaire de la plus haute antiquité. Le jeune étudiant y goûta le charme de la crypte mystérieuse, la grâce des jardins, des bassins, des jets d'eau, du paysage, la douceur de la vie de famille. Tout de suite il y fut à l'aise et ses lettres en offrent le témoignage. Il écrivit fidèlement, à des dates plus rapprochées les premiers temps, puis plus espacées mais régulières, et toujours d'un cœur tendre et filial, mettant les siens au courant de sa nouvelle vie, leur donnant les détails précis où on peut le retrouver presque jour par jour, avec les appréciations d'un petit homme raisonnable qui se rend exactement compte des choses, évoquant pour s'encourager, et encourager les siens, l'avenir qui s'ouvre et désormais se fixe devant lui.

CHAPITRE II

LE PETIT ÉLÈVE

« Je ne suis pas à plaindre. » — Ses progrès. — « Je commence à découvrir les vastes champs de la science. » — Promenades; visites de missionnaires. — « Je me suis consolé en pensant que le bon Dieu exigeait ce sacrifice. » — Vacances; émotions du retour. — Premières menaces de persécution religieuse.

Dès sa première lettre il résume d'un mot ses impressions : « Je suis très content. » Et il continue : « Je vous prie, mes chers parents, de ne pas *languir* à cause de moi. Je sais bien que c'est un peu dur pour vous de ne pas m'avoir à vos côtés; mais si j'étais resté avec vous, je n'aurais pas l'espoir d'être prêtre et missionnaire un jour. Il ne faut pas vous inquiéter à mon sujet car je suis tout à fait bien, je ne suis pas à plaindre, l'étude ne me fatigue pas. Nous assistons à la sainte messe tous les jours; nous faisons la communion une ou deux fois par semaine, quand nous voulons; nous allons en promenade deux fois par semaine; vraiment rien ne nous manque. » Et après ses souvenirs et ses amitiés aux uns et aux autres, il conclut : « Encore une fois ne *languissez* pas parce que je ne suis pas avec vous, mes frères me remplaceront. Je demanderai au Père Supérieur la permission d'écrire jeudi ou dimanche prochain, ensuite j'écrirai tous les quinze jours, et puis tous les mois... » Tout cela est

tracé sans faute d'orthographe ou de français, avec une seule rature et une belle calligraphie nette et lisible, qui n'évoque pas sans mélancolie, aux yeux du biographe, les petites pattes de mouche serrées et menues de plus tard, qu'il faudra déchiffrer comme des « hiéroglyphes », suivant le mot d'une des futures lettres d'Aimé. Mais les hommes très savants, paraît-il, doivent écrire aussi mal que les médecins.

Sa bonne formation primaire chez les frères Maristes, permit que notre élève, d'abord reçu en septième, fut après quinze jours, admis en sixième.. « Si je ne restais pas plus de deux semaines à chaque classe, écrit-il, j'aurais bientôt fini ; mais le latin ne s'apprend pas dans une année. C'est cette grammaire qu'il faut apprendre ; aussi nous ne faisons que cela. On nous donne un mois pour atteindre les sixièmes ; pour le moment nous sommes des demi-sixièmes... » Et puis dans un retour vers sa chère famille, comme la précédente lettre de ses parents avait omis le nom de son filleul, le grand frère ajoute : « Vous ne m'avez pas parlé du petit Jules. C'est peut-être parce qu'il n'est pas sage que vous n'avez pas osé m'en parler. Je vous prie de me donner de ses nouvelles... »

Lui prêchait d'exemple et il en fournit une preuve dans le compte-rendu qu'il fait d'une cérémonie « qui a eu lieu le jour de la Toussaint, à 7 heures du soir. C'est la réception des nouveaux Junioristes. A mon arrivée à Notre-Dame des Lumières, j'étais élève, mais maintenant je suis junioriste. On a choisi parmi les nouveaux ceux qui avaient des notes satisfaisantes pour la conduite, l'application à l'étude, en classe, en récréation et pour la piété. Parmi les douze qu'on a choisis, je me suis trouvé du nombre. On nous a revêtus d'une soutane et d'un surplis. Nous sommes descendus à la crypte où on a chanté

des cantiques. Ensuite le R. P. Supérieur nous a fait un beau sermon et on nous a donné une croix bénite, presque aussi grande que celle des frères Maristes de Molières. Nous ne sommes pas des frères maristes mais nous sommes des frères junioristes. »

Ces débuts caractérisent déjà le frère Aimé Dalverny au cours de tout son cycle scolaire. Il sera toujours un excellent enfant, d'une bonne moyenne intellectuelle. Nous le voyons encore, élancé, maigrillot, la voix fluette, les yeux vivants et doux animant sa figure expressive, souriant et aimable, délicat dans ses petites attentions, avec les bonnes manières qui lui vaudront toujours la meilleure note pour la politesse. Avec cela une application et un amour de l'étude qui ne cesseront pas de croître et d'étendre leur champ d'action, et une piété à la fois solide et tendre. Ce qu'il fut en somme toute sa vie.

Après la sixième, ses progrès et son âge le firent passer en quatrième, où il se mit au niveau, et ses notes de fin d'année le prouvent. « J'ai bien travaillé, écrit-il à ses parents, j'ai la consolation de pouvoir vous le dire. » Huit mois après, l'accent est encore plus enthousiaste : « J'ai remarqué et je suis fier de vous le dire, mes chers parents, que je suis un de ceux qui ont les meilleurs notes. Il en est bien quelques-uns qui en ont de meilleures, mais, en un mot, je trouve les miennes assez bonnes « apparemment », comme dit l'oncle. Elles sont meilleures que celles des précédents examens. » Premier ou second en plusieurs matières : mathématiques, géographie, catéchisme, ses notes générales, atteignent le presque très-bien, et même le très-bien pour la *géologie!* Aptitude naturelle au petit compatriote des mineurs qui pénètrent la terre. « Il me semble, continue-t-il, que je ne suis pas encore dégoûté d'étudier, au contraire. » Et il ajoute bravement : « Je

commence à découvrir les vastes champs de la science; les littératures grecque, latine et française commencent à me présenter des attraits. Mais n'oublions pas Dieu et remercions-le des dons qu'il nous a faits ». Il sent les bouffées qui lui arrivent des humanités prochaines « où l'on devient des hommes » dit-il fièrement. Il y joindra l'allemand et la musique et il deviendra organiste.

L'étude l'intéressait par elle-même. Divers incidents extérieurs en variaient encore l'agréable monotonie. D'abord la vie elle-même du populaire pèlerinage qui reprenait son mouvement d'autrefois. Puis en hiver le charme des fêtes provençales de Noël, les séances dramatiques où Aimé fut parfois acteur; au printemps et aux vacances, les grandes promenades, soit à la célèbre fontaine de Vaucluse et au château de Pétrarque, soit dans les gorges de Luberon ou les contreforts du Mont Ventoux, soit à l'abbaye de Saint-Michel du Frigolet où les Prémontrés réservaient toujours aux Oblats un accueil cordial et fraternel. En été c'était le charme des baignades dans les claires eaux des bassins de Lumières. « On y va par cinq et on y reste de huit à dix minutes. Il en est peu qui refusent d'y aller. Pour moi je trouve que le temps est bien court. » Il y frétillait comme une anguille et s'y ébattait comme une poule d'eau.

C'était aussi les visites nombreuses des missionnaires, venus des quatre points du monde et qui ouvraient aux enfants les grands horizons de l'apostolat et des voyages : « Trois missionnaires sont passés ici, écrit-il un jour. Le premier venait du Basutoland situé dans le sud de l'Afrique; le second de l'île de Ceylan, située au sud de l'Hindoustan, et le troisième de la Saskatchewan, située dans l'Amérique du Nord au sud de la baie d'Hudson. Celui qui venait de Ceylan nous disait que dans cette île

on sue sans rien faire, tandis que dans l'Amérique du Nord il fait très froid. On dit que dans les plus hautes missions de l'Amérique évangélisées par les Oblats, les Indiens bâtissent leurs huttes avec de la glace et pour souder les morceaux ils les arrosent avec de l'eau qui se congèle tout de suite. Ces saints missionnaires nous ont parlé de leurs missions et nous ont bien intéressés. » Citons Mgr Joulain, évêque de Jaffna à Ceylan, Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert dans le Nord-Ouest canadien, Mgr Coudert, archevêque de Colombo.

D'autres intermèdes bien intéressants pour Aimé, ce fut la visite de ses parents, sa mère et ses frères aux premières vacances. Les arrivées sont joyeuses, mais les départs sont tristes. Aimé en supporta bien l'épreuve : « Vous avez peut-être cru que j'ai langui toute la semaine, écrivait-il ensuite. Pas le moins du monde ; le lundi et le mardi qui ont suivi votre départ j'ai eu quelque ennui dont je me suis rendu maître ; mais le mercredi je me suis remis au travail comme d'habitude. »

La visite de son père, aux fêtes de Pâques suivantes, lui laissa un peu plus de chagrin. Il grandissait, et les peines avec lui, mais aussi le courage : « Le jour même du départ de papa, à certains moments je n'étais pas très content, mais cela n'a pas duré toute la journée. Lorsque le train a quitté la gare, je suis revenu à N.-D. des Lumières un peu ému, et si je ne pleurais pas, je n'en étais pas loin. Pour me consoler, donc j'ai mangé une orange que j'ai trouvée dans ma poche. Arrivé au juniorat, j'ai rencontré le P. Moricet, — l'un des professeurs —, qui m'a dit quelques bonnes paroles. Il m'a dit en particulier que « pour un père que je perdais, j'en gagnais quinze ici ». Ensuite j'ai rejoint la communauté, et mes chagrins du matin n'ont pas reparu. *Je me suis consolé*

en pensant que le bon Dieu exigeait ce sacrifice. Je n'ai pas langui depuis. » Il remerciait des petits cadeaux qu'on lui avait apportés comme de ceux du reste qu'on lui envoyait. « Hier, à goûter, j'ai commencé à lire ce livre marron, qui n'a que deux pages, mais épaisses, c'est-à-dire ces deux tablettes de chocolat. Je l'ai trouvé succulent. » Il n'était pas égoïste, et il écrit une autre fois : « Je m'attendais à recevoir des bas et pas autre chose, mais voilà que je trouve dans le paquet du chocolat et des fruits. Vous m'avez fait un bien grand plaisir. J'ai distribué ces fruits à mes voisins de table au réfectoire et par bonheur les deux frères Dumas y étaient. »

Il aurait bien voulu avoir avec lui son frère Clovis. Ses lettres y reviennent à plusieurs reprises. « Il arrive beaucoup de junioristes. Si Clovis pouvait venir aussi, ce serait mon désir. Qu'il prie beaucoup ; qu'il réfléchisse bien, qu'il aille à la messe tous les jours, si c'est possible, afin que Dieu l'éclaire sur sa vocation ; qu'il interroge aussi son confesseur ». Clovis devait suivre une autre voie et continuer chez les frères maristes, les traditions et le nom de son oncle, le frère Théonitas.

Il était parti pour la maison des frères à Labégude, près Aubenas, lorsqu'en août 1900 Aimé eut la joie d'aller en vacances. Le retour lui fut pénible, et sa première lettre, s'en ouvrant avec franchise, montre à découvert à la fois la sensibilité de son bon cœur, et un courage tendre mais ferme dans sa fidélité à sa vocation. « Je suis parti de la maison bien affligé mais résigné. Quand le train est arrivé, j'ai embrassé encore une fois papa, Louise et Jules, et je suis parti regardant le pays pour me consoler. Jusqu'à Saint-Julien tout a bien marché ; de Saint-Julien à Remoulins j'étais mal à mon aise, l'estomac commençait à me tourmenter et lorsque aux stations le train s'arrêta,

mes yeux se troublaient. A Remoulins, je me suis promené et ce malaise a disparu... A N.-D. des Lumières j'ai langui à certains moments où je pensais malgré moi à Molières, mais maintenant je sens que je ne languirai plus. Et vous aussi, chers parents, vous devez languir. Prions le bon Dieu qui a blessé nos cœurs de mettre du baume sur nos blessures. Le petit Jules doit m'appeler bien souvent. Louise est seule pour faire le travail. Qu'elle ait bon courage parce qu'elle n'est pas seule à travailler. Bien chers parents, prions donc Dieu pour obtenir, à Clovis et à moi, la persévérance finale dans notre vocation, la santé et l'énergie nécessaire pour triompher de l'ennui et de la *languitude*. Pardonnez-moi, bien chers Parents, si mon écriture est si affreuse ; les émotions du voyage m'ont occasionné des tremblements que je ressens encore aujourd'hui. Votre fils qui vous aime et qui demeure toujours de cœur avec vous ». Il continue encore ses effusions : « Je ne puis exprimer les sentiments que mon cœur éprouve en pensant à Louise si obéissante et à Jules qui m'a si bien amusé pendant toutes les vacances et qui parfois m'est un sujet de *languitude*. » On comprend ainsi toute l'affection filiale qu'il mettait dans sa lettre, lorsque, au jour de l'an suivant, le nouveau siècle, il écrivait : « Bien chers Parents, laissez-moi d'abord me jeter à votre cou et vous embrasser à l'occasion du nouvel an, et vous souhaiter une bonne et heureuse année ! »

Ce n'est donc pas la dureté de cœur qui éloignait l'enfant de sa famille, et l'on n'avait eu garde d'étouffer en lui des sentiments naturels si délicats, si profonds et si louables. Et l'on voit en même temps avec quelle conscience sûre, ferme et surnaturelle il acceptait le sacrifice pour obéir à la volonté de Dieu. Pas de rêves, pas d'em-

ballements : la volonté de Dieu ! « Je me suis consolé en pensant que le bon Dieu exigeait ce sacrifice ! »

Ses saintes dispositions percent discrètement dans l'apostolat éventuel de ses lettres. Sa sœur Louise allait faire sa première communion : Le temps approche, écrit-il, où Louise va se revêtir de son beau voile blanc et approcher du Dieu de l'Eucharistie. Tâche de bien te préparer pendant les quelques jours qui te restent. Prie bien surtout saint Joseph dont nous fêtons le mois. Je ne t'oublierai pas auprès de N.-D. des Lumières ; Clovis non plus. Tu goûteras le bonheur ineffable et suave d'être à Dieu, de le recevoir dans ton petit cœur d'enfant ; tu seras inondée de bonheur et des caresses de Jésus. Tu m'écriras, n'est-ce pas, chère Louise ; tu me feras savoir à quel jour tu auras le bonheur inestimable de devenir le tabernacle vivant de Jésus Hostie, afin que moi aussi, de loin, hélas ! je m'unisse à toi et t'accompagne à la sainte Table. »

Ces préoccupations fraternelles se mêlaient à d'autres moins douces, plus graves et menaçantes, que le jeune humaniste expose avec la même maturité et le même esprit de foi. On était au printemps 1901. Le Parlement français travaillait, si l'on peut ainsi dire, à la législation sectaire dirigée contre les Congrégations. « Nous sommes presque sûrs, écrivait Aimé, d'être expulsés de France. Où irons-nous alors ? En Espagne probablement. Déjà tous les plans sont faits. Nous ferons connaissance avec les espagnols et avec leur langue. Je serai alors plus éloigné de vous que je ne le suis maintenant, mais la distance n'y fait rien. » D'Espagne le noviciat l'appellerait en Italie. « Nous verrons peut-être bien du pays. Si la voix du patriotisme ne dominait pas toutes les autres, on serait tenté de désirer que la loi passe, mais il faut

préférer l'intérêt général à l'intérêt particulier. Peut-être n'y aura-t-il rien et nous ne serons pas expulsés. Puisse-t-il en être ainsi. On nous fait prier afin que Dieu change le cœur des méchants. Si cette loi passait, la France serait bientôt détruite... Enfin, il faut se résigner, que la volonté de Dieu soit faite! » La France ne fut pas détruite : les religieux revinrent unir leur sacrifice à d'autres.

Voilà un nouveau souffle dans cette petite âme. La persécution, l'exil, il n'en voit d'abord que le grand mouvement et les voyages; qu'ils soient les bienvenus! C'est l'ardeur et l'élan du jeune poulain dans la prairie. Mais sa pensée devient grave, et la patrie pour laquelle plus tard il donnera son sang le préoccupe plus que lui-même. Il devait être l'un des héros préparateurs de l'avenir, et on ne lit pas sans émotion sous sa jeune plume : « De grands esprits ont dit que ce vingtième siècle serait un grand siècle, et qu'avant trente ans, tout aurait changé en France, et que le règne du Sacré-Cœur s'établirait partout. Que Dieu nous accorde la grâce de vivre jusqu'alors. » Lui aura la grâce plus grande que cette joie, la grâce de mourir pour la préparer.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE PERSÉCUTION

« Vive Jésus et sa croix ». — « A la volonté de Dieu ». — « Sans délai et de bon cœur! » — « Je sais que c'est à cause de moi que l'on pleure dans ma maison. » — « Et pourtant Dieu demande ce sacrifice. » — « Pauvre maman, ne vous désespérez pas. » — Les déménageurs. — « Quand Dieu parle, il faut obéir. » — L'idéal du missionnaire.

Ses prévisions pessimistes se réalisèrent. Les religieux étaient condamnés. C'était l'exil. Aimé n'en vit d'abord que le côté agréable. Car on commença par envoyer les enfants dans leurs familles. « L'émotion et la joie agissent sur mes nerfs. C'est pour cela que mon écriture n'est pas excellente. » On le voit dès l'en-tête de sa lettre où se manifeste tout de suite son enthousiasme : « Le 6 juillet 1901, 11 heures du matin. — « Vive Jésus et sa croix! » Et il annonce sa prochaine arrivée. Combien de temps resterons-nous? Nous ne le savons pas. Et après où irons-nous? Nous ne le savons guère plus. Reviendrons-nous ici à Lumières? Mystère. Les trois mois qui sont donnés aux religieux pour se séparer ou partir ont commencé, vous le savez, le 2 juillet. Donc le 2 octobre nous serons probablement hors de France. A moins qu'il n'arrive quelque secours du ciel, c'est presque sûr que nous serons

obligés de partir. Enfin, à la volonté de Dieu, portons notre croix.

« Bien chers Parents, il faut que je vous dise : mercredi soir d'un peu plus je partais pour le noviciat. Les trois rhétoriciens y sont déjà depuis une semaine, et voici que le P. Supérieur nous a appelés les quatre secondes et nous a demandé si nous étions prêts à partir. Après quelque peu de réflexion j'ai avancé un « oui » timide. Mais c'est trop tôt. Enfin voilà l'état actuel des affaires. Messieurs les sénateurs se dépêchent, mais les religieux ne seront pas les plus attrapés. Entre parenthèse vous pouvez dire à M. le Vicaire, qui, l'année passée, semblait croire qu'ici on ignorait si on était en république ou en monarchie, que presque tous les jours on nous lisait les discours de la Chambre au réfectoire. »

On devine, à la lecture de ces lignes, les gestes et les jeux de physionomie où se dévoile une âme nouvelle, toute joyeuse de vaillance. L'enfant fait place au soldat. Il est prêt à tous les mots d'ordre. Il ira où l'on voudra. C'est l'affaire de ceux qui commandent et celle de Dieu. Lui s'équipe de bons sentiments et de bravoure, et au coup de clairon, en route !

La sagesse des supérieurs, à cette heure critique, ne pouvait pas entraîner par surprise ni par élans irréfléchis, les jeunes âmes qu'on leur avait confiées. Une fois auprès de leurs parents, les aspirants missionnaires furent interrogés sur leurs dispositions. Aimé avait fait sa seconde. Six mois plus tard il aurait dix-sept ans. Sa pensée est donc suffisamment mûrie. Et d'ailleurs ses parents et son curé sont là. Nous avons, sinon la lettre, au moins le brouillon de lettre qu'il écrivit en réponse au supérieur de Lumières, le R. P. Gavarry : « Mon révérend et bien-aimé Père. — Je me hâte de répondre à vos demandes et

de vous dire mes idées au sujet de ma vocation. « Il fait bon en vacances, dit la nature, dressons-y notre tente au moins pour quelques jours de plus... Non, il faut partir, dit une autre voix, il faut partir bientôt, sans délai et de bon cœur ! » — Eh bien, puisque Dieu le veut, nous allons partir bientôt, sans délai et de bon cœur, quoi qu'il en coûte.

« Ce n'est pas à la légère, mon révérend Père, que je prononce ce : « Je veux partir quoi qu'il en coûte. » Ce n'est pas pour le plaisir de voyager que je veux partir, mais parce que Dieu m'appelle. Jusqu'ici j'ai cru avoir la vocation et je le crois encore. Pour le moment j'ai la conviction que Dieu me veut dans le saint institut des Oblats de Marie Immaculée. Je puis me tromper, et être hors de ma route, mais présentement il me semble que la croix d'oblat, arme des soldats du Christ, brillera sur ma poitrine comme l'épée au côté des soldats de ce monde. En un mot, je suis de bonne foi. Si je me trompe, Dieu aura son moment pour me le faire savoir. Ce serait pécher que de ne pas partir à cause d'un doute de ce genre. Je dois faire comme le serviteur qui croit faire la volonté de son maître. Il est tranquille et ne cesse de travailler que quand son maître le lui dit ».

On voit que cette résolution calme et mesurée, et d'une telle précision, ne ressemble pas à un emballement. Elle est cependant courageuse. « Je n'ignore pas combien grands et nombreux sont les sacrifices que je dois faire. Je vais quitter mes parents, mon père chéri, que je laisse malade, hélas ! ma mère bien aimée et toute ma famille, mon pays, la maison paternelle qui m'a rouvert ses portes il n'y a que quelques jours, ces bois, ces fontaines, ces montagnes, ces vallées, ces arbres, ces torrents, ces rochers où l'on voit la chèvre pendue sur le précipice, tout

cela je vais le quitter. Je ne verrai plus cette église qui m'a reçu le jour de mon baptême, ce tabernacle qui s'est ouvert pour moi au jour trois fois béni de ma première communion, et toutes les fois que je l'ai voulu depuis, ce prêtre chargé d'années et dont je suis un des enfants bien-aimés. Tout cela est un sacrifice immense, mais ce n'est pas le seul. Je vais quitter la douce France que je n'ai jamais perdue de vue jusqu'ici. Je l'échange pour un pays étranger que je ne connais pas. Je vais quitter Lumières, ma seconde patrie que je connais et aime autant que Molières, ces pères et ces frères qui avaient remplacé mon père et ma mère selon la nature. »

Et sans doute on pourrait trouver qu'il y a un peu de littérature dans les développements que le jeune humaniste donne à ces pensées, mais elle est tellement ingénue ! L'esprit surnaturel s'y manifeste sous la forme même qu'il prendra au moment du sacrifice suprême : « Qu'ai-je fait, demande-t-il, pour être ainsi maltraité ? — Et qu'avait fait mon Jésus flagellé et crucifié par les juifs déïcides ? Puisque je suis obligé de souffrir pour ce Jésus qui a tant souffert pour moi, puisque le faible opprimé sera récompensé tôt ou tard, puisque enfin Jésus quoique innocent a tant souffert, pourquoi me plaindre ? Prenons courage dans le cœur de Jésus, et en avant ! Combattons sous ses drapeaux, nous vaincrons sûrement ».

Son bel enthousiasme s'exalte et il va citer saint Jérôme, en des accents de chrétienne énergie : « Mon Révérend Père, je le comprends, ce grand sacrifice, mais néanmoins je suis prêt, je veux partir, oui, je le veux. Quand même, comme dit saint Jérôme, ma mère en pleurs et les habits déchirés en signe de deuil me dirait : reste ! quand même ma sœur m'enlacerait de ses bras caressants ; quand même mon père se coucherait sur le seuil de la porte pour

m'empêcher de passer, je passerais; je partirais quand même; je romprais tous ces liens, et je m'éloignerais sans détourner les yeux, le cœur brisé, mais ferme et résolu. Mais heureusement mes parents, loin d'être hostiles à ma vocation, ne cherchent qu'à la favoriser. Ce n'est pas que je n'aie pas de cœur. Je ne suis pas né d'un rocher. Je sais que c'est à cause de moi que l'on pleure dans ma maison. Je ressens toute la peine. Je vois ma mère fondre en larmes et m'attirer à l'écart pour m'embrasser une dernière fois, mon père se détourner pour cacher une larme et paraître insensible et mon petit frère étonné de cette cérémonie regarder sans comprendre ces adieux déchirants. Toût cela je le comprends. Et pourtant Dieu demande ce sacrifice. Eh bien, faisons-le généreusement et nous n'en serons que plus heureux ici-bas; et surtout au ciel ».

Sa pensée se tourne vers le nid si cher de son enfance religieuse. « Mon révérend Père, je sais que je vais quitter Lumières. J'aimerais bien voir encore le juniorat. Oh! mon père, si j'ai une faveur à vous demander, c'est de faire que nous nous réunissions à Lumières, afin d'embrasser les bons Pères, et de dire au pied de Notre-Dame des Lumières un dernier *Souvenez-vous* et un *Salve Regina*... J'ai vu M. le curé. Je lui ai confié mes peines. Il m'a encouragé à marcher en avant... » Il transmet les salutations du prêtre et de ses parents : « Et moi, mon révérend Père, je vous prie d'accepter l'hommage de ma filiale affection et je me signe votre fils dévoué en Notre-Seigneur et Marie Immaculée ».

Notre soldat ne cherche pas à dissimuler son émotion. Le guerrier n'est pas encore le vieux grognard, au cuir tanné et cuirassé contre les sentiments intimes. On le rappela pour un temps à Lumières. Sa délicatesse et sa ten-

dresse ingénieuses à rassurer ses parents percent dans ses lignes, et même dans l'écriture toute agitée des tremblements nerveux de l'année d'avant, bien qu'il n'en parle plus. D'autre part des traits de plume barrant les lettres semblent de beaux coups d'épée. On sent la fièvre de la bataille. « Tandis que je suis à Lumières très content, vous êtes à Molières dans la tristesse et le deuil. Pauvre maman! ne vous désespérez pas. Pour Dieu et sa gloire il faut tout sacrifier. Vous devez avoir le cœur bien gros depuis mon départ, et si les pleurs n'ont pas coulé en abondance, le serrement de cœur n'en était pas moindre. Moi aussi je me suis senti saisi de je ne sais quelle étreinte quand le train est parti de Molières en songeant que de longtemps peut-être, d'une année au moins, je n'y reviendrais pas ». Il ne devait pas y revenir de huit ans. En gare de Lumières, un père l'attendait. Notre plume filiale ne s'étonne pas d'avoir à noter ici cette délicatesse du R. P. Le Cunff, dont la vie passée au milieu des enfants n'a été qu'un tissu minutieux d'attentions maternelles dans un large et entier dévouement. Le frère Dalverny devenait une façon de petit personnage, un compagnon d'épreuve, un homme de confiance, collaborateur dans une tâche où l'on était sans doute sûr de sa discrétion, et où on le considérait déjà comme pleinement de la famille. On le traitait en homme et en oblat.

Il ne trouva qu'un de ses condisciples à la maison. Le lendemain trois autres arrivèrent. On n'avait rappelé que les plus grands. « Le soir, dit-il, nous nous sommes couchés à dix heures, en riant aux éclats, et débitant force histoires chacun pour notre fort, et moi surtout pour le mien. Le matin nous servons des messes. Ce que nous faisons, nous nous amusons et nous travaillons dans la maison. Impossible de vous dire ce que nous faisons, défense

nous en est faite. Plus tard je vous le dirai, mais ne vous inquiétez pas. Nous faisons ce que le P. supérieur m'avait écrit de Lumières, et pas mal de travail mais nous menons joyeuse vie ».

La besogne mystérieuse qui occupait tant et amusait si bien cette insouciante jeunesse peut se révéler aujourd'hui. En face de la spoliation légale qui menaçait la communauté, il était légitime de songer à sauvegarder, dans la mesure du possible, le modeste patrimoine du passé, au moins la bibliothèque et le petit musée. Nos rhétoriciens remplissaient de livres, durant le jour, des caisses qu'on emportait la nuit. On s'imposait cette prudence pour ne pas éveiller mal à propos les appétits jacobins, et on sauvait son bien comme si on le volait. Les voleurs eussent peut-être crié : au voleur!

Notre déménageur bénévole, de quel côté porterait-il lui-même son petit bagage et sa personne? « Détrompez-vous si vous me croyez déjà au pays des oranges, des citrons et des grenades. A trois reprises l'expédition a été décidée. Il y a eu contre-ordre et nous ne sommes pas partis. Où passerons-nous notre année? Je n'en sais rien. Nous la passerons où Dieu voudra, En attendant nous sommes sans soucis. Tous les cinq nous menons une vie on ne peut plus agréable. Chacun parle de son pays, nous rions, nous lisons, courons et jouons. J'aimerais quelquefois être à Molières, non que je languisse, mais pour vous aider un peu dans vos nombreux travaux. Je ne suis pas content quand je pense que je ne fais presque rien, et que vous tous, même la pauvre Louise, travaillez beaucoup ».

Sa pensée, que son bon cœur ramenait ainsi vers la maison paternelle, n'était donc plus orientée vers l'Espagne? « Je bisquais presque quand on a dit qu'on n'allait pas en Espagne. Nous en étions tous à ce point ; puis peu

à peu nous nous sommes consolés, et nous sommes résignés ». Il ressemblait un peu au spectacle pittoresque dont il parle aussitôt après. « Ce soir, nous irons voir, à douze kilomètres d'ici, un banc de sable mouvant que le mistral pousse toujours en avant ». Sable mouvant dans l'incertitude, mais obéissant au souffle de la grâce, il se laisse faire par la main de Dieu. Il emploie lui-même cette image dans le post-scriptum qui annonce enfin sa destination nouvelle : N.-D. de Sion, en Lorraine, « à trente kilomètres de Domrémy, note-t-il, patrie de Jeanne d'Arc ». Et si l'on ne peut rester en Lorraine on passera en Belgique. « Ainsi donc adieu, l'Espagne ! et salut, la Lorraine ! La Providence nous ballotte comme l'océan remue les grains de sable ».

Il a déjà l'âme d'un missionnaire, et il écrit précisément quelques jours plus tard, de sa nouvelle résidence, en parlant des longues séparations qui s'imposeront jusqu'au sacerdoce, et peut-être plus longues ensuite si on l'envoie aux missions étrangères : « Quand Dieu parle, il faut obéir. La lutte est pénible, le sacrifice est dur, la course est fatigante, mais au haut de la carrière, la récompense nous attend. « Vive le sacrifice ! » s'écrie-t-on lorsqu'on raisonne ainsi. Si l'on ne se voit pas de quelques années sur la terre, nous aurons toute l'éternité pour nous voir et nous aimer en Dieu. Courage donc et en avant ! Tout pour Jésus ! tout pour Marie ! Et croyez-vous, bien chers Parents, que le missionnaire soit malheureux ? Aux yeux du monde, tout une vie passée loin de sa patrie, au milieu des sauvages, exposé à un froid de 50 degrés au-dessous de zéro, ou bien à une chaleur effroyable, une telle vie, dis-je, est pitoyable aux yeux du monde. Mais le missionnaire qui aime son Dieu, et qui en parcourant sa vaste paroisse, entend, au fond de son cœur, Jésus qui lui dit :

« C'est bien ! je suis avec toi » est heureux, et ni le froid, ni les privations, ni l'exil ne peuvent le vaincre et l'attrister. Sa vie est admirable, bien plus admirable que celle de beaucoup de héros dont on parle tant et qui n'ont fait souvent qu'une seule action d'éclat : le missionnaire est un vrai martyr qui donne sa vie non pas tout d'un coup, mais peu à peu. Aussi grande sera sa récompense ».

Les lettres toujours vivantes d'Aimé sont un miroir fidèle de ses dispositions et de son âme, et l'on voit ici la ferveur et les pensées surnaturelles qui l'animent et accompagnent son exode de Provence en Lorraine. La caravane dont il faisait partie (ils étaient huit élèves, cette fois), quitta Lumières sous la direction d'un professeur le vendredi 27 septembre à sept heures du soir. Date historique pour une maison, établie jadis, la première du genre, par Mgr de Mazenod, et toujours profondément chère au cœur de ceux qui eurent le bonheur d'y vivre. Tous en ont emporté les mêmes sentiments que le frère Dalverny. « Nous avons quitté Lumières y laissant notre cœur et nos regrets, y laissant des pères qui nous pleurent. Le bon P. Gavarry, le père supérieur, qui nous a écrit, le fait dans des termes déchirants. Oui, c'est bien triste, et nous aussi quelle peine il nous a fait de quitter cette maison chérie où nous avions vécu quatre ans et où tant de liens d'affection nous retenaient. Pour moi, il m'a fait autant de peine de quitter Lumières que Molières. Le sacrifice est dur, mais aussi où serait le mérite s'il n'en coûtait rien de se séparer ? »

CHAPITRE IV

N.-D. DE SION

Les cigales du midi en Lorraine. — « J'avais une maison, je n'en ai plus. » — « C'est tellement beau ! » — « A brebis tondue, Dieu mesure le vent ». — Un lever de soleil. — Un examen de géométrie. — Un *tu es Petrus*. — Epreuves, résolution définitive. — « Quelle récompense aurez-vous, vous qui donnez un de vos enfants à Dieu ! »

Nos cigales du midi furent quelque peu dépaysées sous le ciel de Lorraine. Sans doute, comme l'écrivait notre rhétoricien, les pères sont les mêmes qu'à Lumières, il n'y a que le nom de changé, le cœur, l'esprit sont les mêmes. C'est à peu près le même règlement, les mêmes coutumes » : mais on ne retrouve pas deux fois le nid de sa première jeunesse, et un nid comme Lumières. La mélancolie attendrit parfois notre délicat jeune homme ; les bouffées de souvenirs qui viennent de la maison paternelle le pénètrent davantage, « comme un doux parfum, disait-il, qui fait couler quelquefois mes larmes. » Il citait des vers de Victor Hugo, « que rien n'est donné à l'homme :

> Pour qu'il s'en puisse faire une demeure, et dire :
> C'est ici ma maison, mes champs.....

« J'avais une maison, je n'en ai plus, j'en suis séparé ; elle me reverra quelquefois, mais je ne suis pas fait pour

l'habiter ; mon avenir est caché, où vivrai-je ? Je n'en sais rien. Un peu partout. » Et il conclut : « Je suis content parce que j'ai déchargé mon cœur. J'ai pleuré, versé des larmes de joie ; je suis content. »

Sion pourtant l'enthousiasma, et il s'écriait dès sa première lettre : « C'est tellement beau que je ne puis en parler ». Ce sont les paysages qu'a magnifiquement décrits la plume de Maurice Barrès dans la « Colline Inspirée » (1). Le plateau miraculeux, dégagé des agitations passées, s'animait maintenant aux cris et aux jeux de soixante ou soixante-dix élèves, « de tous pays, écrivait Aimé : des Gascons, des Normands, des Lorrains, des Alsaciens, des Lozériens, des Parisiens ; il y en a un de Cahors. Les Alsaciens parlent allemand entre eux, le plus souvent, quoiqu'ils sachent le français. Les Bretons parleraient leur patois, si ce n'était pas défendu. Malgré mes trois mois d'allemand, je n'y comprends rien. C'est très drôle ; ils pourraient se moquer de nous sans que nous nous en apercevions. Nous autres huit en parlant « *lou prouvençaou* » nous ajouterions à la diversité. Mais les pays n'y font rien. Chacun a son caractère, mais on s'entend bien. Je commence à m'habituer, écrivait-il après huit jours. Nous sommes arrivés dans un mauvais moment. La retraite a occupé les trois premiers jours, et passer trois jours en silence, dans une maison que l'on ne connaît pas, avec des jeunes gens inconnus, c'est un peu raide. Mais aussi, je ne veux pas dire que j'ai langui, non certes, mais j'étais un peu ennuyé. Maintenant depuis plusieurs jours, c'est fini, je ne languis plus du tout ».

(1) Les scènes que retrace le roman sont en partie vraies, en partie fantaisistes, en parties déformées, et la thèse d'ailleurs prête beaucoup à la critique.

Il avouera quand même, plus tard, que les premiers mois lui parurent bien longs. C'était l'hiver et l'hiver de Lorraine, et plus du tout le ciel de Provence. Mais il se faisait une philosophie. « Le beau temps ne dure pas. S'il durait toujours on s'ennuierait. Il faut quelques orages et quelques jours sombres pour le faire goûter ». Et il écrivait au jour de l'an 1902 : « Quelles sont les impressions que j'éprouve ! Elles sont de toute nature et innombrables, les unes joyeuses comme la charmante fête de Noël ; les autres sombres et tristes comme le ciel noir de Lorraine, et comme l'avenir incertain et menaçant. Elles se pressent en si grand nombre dans mon pauvre cœur que je ne sais par quelle commencer ». Et le voilà qui se met à faire un petit sermon sur la mort, puis qui se rappelle les Noëls de Lumières. L'hiver d'ailleurs fut assez clément cette année là, paraît-il. « Peut-être le bon Dieu a eu pitié de nous ; il n'a pas voulu nous faire trop souffrir : *à brebis tondue, Dieu mesure le vent*, dit le proverbe avec raison. »

Mais il ajoute, et c'était alors à la fin de l'hiver : « Jamais je n'avais vu un temps pareil. Un jour il fait soleil, le lendemain il pleut. C'est ainsi que l'autre jour j'ai assisté à un lever de soleil admirable. Des fenêtres du dortoir j'ai admiré ce spectacle. J'avais du temps de reste et comme j'aime la nature je me suis fait un plaisir de regarder l'horizon en feu. C'était l'aurore. Des nuages couraient dans le ciel. Au bord de l'horizon on voyait du rouge écarlate, puis peu à peu du rouge moins foncé, du rouge de flamme, du rose, du jaune foncé, du jaune clair, et puis du vert, du bleu de ciel, du bleu clair, et puis en passant par le gris, on arrivait au noir. C'était de toute beauté. Plus loin des nuages sombres recevaient quelques faibles rayons et leurs flancs avaient la couleur d'un ciel

de fournaise, une couleur de terre, composée de noir, de jaune, de rouge, et d'un je ne sais quoi de funèbre. Et dans cette mer de couleurs, large de « sept ou huit mètres », pour ainsi dire, on voyait un nuage allongé en forme de doigt qui montrait l'Occident et semblait dire : c'est là que je me reposerai. J'en présageais déjà un jour magnifique. Hélas ! la cloche vint m'arracher à ce ravissant tableau. Je dois dire que j'eus plus d'une distraction pendant la messe. Après la messe, la moitié du ciel était en feu. Que c'était beau ! Mais figurez-vous qu'une heure après il pleuvait. Le spectacle était changé, et plus grande avait été ma joie, plus grande alors était ma tristesse. Voilà comment va le temps ici ; un coup de vent change tout. »

Mais enfin c'était l'approche du printemps, et les jours qui jusque-là paraissaient plus longs tout en étant plus courts, passent maintenant, continue notre littérateur, « pour parler le langage d'Homère, comme le cerf rapide, ou le chevreuil léger. L'hiver s'est fondu sous les premiers rayons d'un soleil printanier ; les jours accroissent leur durée; les moineaux se font entendre ; bref, on est content. »

Nous ne pouvons mieux peindre cette période de sa vie ni mieux marquer le développement de ses facultés intellectuelles que par ces citations. Il restait un bon élève. Ses notes et ses places étaient toujours dans la bonne moyenne. Et ses lettres d'ailleurs suffisent à notre édification. Voici, à ce propos, un autre coin de sa physionomie scolaire et une autre façon de sa tournure. Il raconte son examen de mathématiques. « L'examinateur m'a donné un problème de géométrie dans l'espace. Sur le moment je ne l'ai pas compris, car il me semble qu'il était mal énoncé ; mais je m'en suis tiré. J'ai tracé une

ligne d'ici ; une autre de là, mis un point en bas, un en haut ; en un mot j'ai fait semblant de comprendre, et en faisant un peu le charlatan, en parlant avec aplomb et en disant des *donc* et des *par conséquent*, l'examinateur a cru que je comprenais parfaitement ; puis il m'a donné un théorème à expliquer, ce que j'ai fait à la perfection. Bref, c'est très bien ».

C'est très bien, mais qui donc lui aurait cru cette malice, et voilà un côté de son adresse qu'on ne soupçonnait pas. Le méridional a de la ressource. Peut-être d'ailleurs avait-il compris. A son aptitude pour les mathématiques où il eut généralement ses meilleures places, se joignait le goût de la littérature, de la poésie et de la musique. « J'aime la musique avec passion », écrit-il un peu plus tard, et il ajoute dans la même lettre : « Nous allons voir la cosmographie, ou si vous préférez l'astronomie. Voilà aussi quelque chose que j'aime. Il pourrait bien se faire que dans mon facile enthousiasme, je vous en parle. » Il y a des chances pourtant que la musique le mît encore plus en verve et en voix. Il la comprenait avec intelligence, avec cœur, avec foi. Il parle d'un morceau, d'un *Tu es Petrus*, « c'est-à-dire, commente-t-il, un chant composé sur ces paroles de Notre-Seigneur à Saint-Pierre : « Tu es pierre et sur cette pierre j'établirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre Elle ». C'est une musique admirable. On commence très doucement. Puis on va en augmentant. A un endroit, c'est une véritable tempête pour montrer les assauts de l'enfer contre l'Eglise. Le chant représente une mer en furie ; les basses chantent et descendent, pour ainsi dire à trois pieds sous terre, puis reviennent à fleur d'eau, montent par degrés en grondant comme la mer courroucée qui s'enfle ; en même temps les

ténors et les soprani chantent à tue-tête, le plus fort possible et représentent les vagues altières ; puis tout à coup la voix s'élève encore par degrés, et finit par un cri, une note aigüe, puis cesse; cela représente les vagues qui accourent et viennent battre le rocher de l'Eglise, puis s'y brisent et retombent; ensuite un petit chant assez calme, puis de nouveau une tempête : c'est de toute beauté ce morceau de Garin : ce musicien peut se vanter d'avoir fait un chef-d'œuvre.

« Un autre morceau admirable, c'est un *Tantum Ergo* de Capocci, un italien. Oh ! qu'il est beau. Je me souviens qu'une fois il est venu à Lumières un pèlerinage d'Italiennes ; elles venaient de Cavaillon, elles ont chanté ce *Tantum Ergo*. Mais que c'était beau ! Il me semble les entendre encore ces femmes à la voix vibrante et forte, à la voix de fer... Je suis ridicule, chers Parents, de vous parler de choses qui ne vous intéressent pas ; mais je n'ai pu résister à cet entraînement qui me porte à vous en parler ». Du reste, il ajoute en finissant : « Je mets un terme à ce bavardage. Je suis excusable, car vous m'avez recommandé de vous écrire de longues lettres ; je crois l'avoir fait. Si je n'ai pas réussi à vous intéresser, je vais en accuser mon esprit, j'y ai mis tout mon cœur ».

Mais son esprit n'est pas coupable. Outre le charme de ce naturel, de cette grâce, de cet enthousiasme ingénu, nous ne pouvons, encore une fois, ni mieux le peindre que ce portrait fait par lui-même, ni mieux préciser la culture littéraire et générale, par où ses humanités achevaient de le préparer à des études plus hautes et plus profondes, et d'abord au travail spirituel du noviciat.

L'heure en approchait. Ses parents s'en préoccupaient plus que lui, et voici, en juillet 1902, la lettre définitive où il leur répondait : « Je suis aujourd'hui de fort bonne

humeur, commence-t-il. Un petit vent frais traverse notre étude et nous apporte le parfum suave des tilleuls. Tout cela est de nature à donner l'inspiration, et quand alors c'est le jour des lettres et qu'on peut faire un petit tour chez soi, il n'y a pas de chagrin qui ne prenne la fuite ». Et il arrive à l'essentiel : « Je dois vous dire d'abord, bien chers Parents, que j'ai lu et relu la sérieuse et intéressante lettre de papa. Je l'ai méditée, car elle parlait fort sérieusement. Vous connaissez mes intentions. Je suis de plus en plus résolu à suivre ma vocation. Cette année que je viens de passer m'a fortifié et consolidé beaucoup ». Des lettres ultérieures avoueront pourtant, sans ambages, qu'il a beaucoup souffert cette année-là ; l'épreuve avait donc trempé sa volonté ; les aspirations de l'enfance et de la jeunesse devenaient déjà la virile décision de l'homme fait. Il ne s'en tenait d'ailleurs pas à lui seul. « J'ai consulté mon directeur, je crois être appelé, je ne crains donc rien et j'avance. Soyez bien sûrs que ce n'est pas pour vous faire plaisir ou par crainte de reculer que je dis cela. C'est que vraiment je me crois appelé par Dieu. Ne craignez donc rien, et ayons confiance sans toutefois cesser de prier. Du reste j'ai encore toute l'année prochaine pour réfléchir. Au noviciat, on ne fait que réfléchir sur sa vocation, méditer et prier ». Il a déjà dit à ses parents qu'il ne tenait pas à être prêtre séculier. « Cela ne me plaît pas. Au contraire la congrégation des oblats me plaît ; c'est ce qu'il me faut ; il me semble que je ne serai à ma place que là. Si vous saviez quels charmes, même naturels, il y a à cette vie réglée, mais pas trop sévère ! Ce n'est pas comme chez les Trappistes ou les autres ordres plus sévères. Et puis il y a plusieurs travaux, il y a des professeurs, des missionnaires, des économes, et ordinairement on donne à chacun ce qu'on croit

devoir lui convenir. Je vais donc plein de confiance. Toutefois il faut toujours prier, et toi, chère maman, fais prier un peu pour moi mon petit filleul ; tous les soirs un *Notre Père* et un *Je vous salue*. Comment Dieu ne serait-il pas touché par la prière de ce petit ange ! Toi aussi, ma bien-aimée Louise, ne m'oublie pas. Dis aux sœurs de la Présentation et aux sœurs de l'hospice de prier un peu pour moi, car c'est sérieux, — afin que Dieu m'éclaire de plus en plus et me donne le courage de persévérer ».

On ne peut pas être plus catégorique ni plus réfléchi dans le choix d'une carrière. Pourquoi donc les politiciens qui ont plein la bouche des mots de liberté et d'amour du peuple ; les hommes dont l'impéritie, l'imprévoyance, les passions sectaires, en oubliant et en faisant oublier la menace allemande, allaient jeter des milliers et des milliers de jeunes gens, et parmi eux celui-ci, au carnage de la guerre boche ; pourquoi ces hommes enlevaient-ils à cet enfant du peuple la liberté de suivre sa voie ? Etait-ce un danger pour la patrie, l'idéal de ce jeune religieux dont le noble ministère allait consoler si bien tant de camarades tombés sur le champ de bataille, et qui lui-même se fera tuer pour la France?

Devant la persécution, il suivit la liberté au-delà des frontières, et s'en vint en Belgique. Nous savons qu'il retournera.

Il ne quitta pas sans tristesse N.-D. de Sion et le sol français. Ses camarades des régions du Nord prirent les devants et partirent en vacances. Il y eut à la chapelle la cérémonie des adieux avec le chant du départ. « Ce cantique est très émouvant, écrit-il. Nous pleurions tous. A souper nous n'avons rien dit, et à la gare, c'est alors que tout le monde pleurait. Il faut dire que nous étions tous de braves gens dans notre classe. On nous regrette beau-

coup et les pères ont fait plusieurs fois notre éloge ». Et il ajoute quelques jours plus tard : « Je suis effrayé quand je pense que c'est aujourd'hui, 22 août, mon dernier jour et que demain je serai loin. Hier au soir, à sept heures et quart nous étions à l'église pour faire notre visite au Saint-Sacrement. Tout à coup les cloches se sont mises à sonner tristement, — on aurait dit le glas des morts, — il me semblait qu'elles sonnaient mes funérailles. D'un peu plus j'allais pleurer... Enfin que la volonté de Dieu soit faite ! »

Les sentiments qu'il exprime nous mettent à l'aise pour ne pas dissimuler que cette dernière année ne lui avait pas ménagé les épreuves, et qui furent très sensibles à son bon cœur. Crut-on que sa vocation en était ébranlée ? Sa mère en eut la confidence à N.-D. de Bon Secours, en Ardèche, d'un des anciens professeurs d'Aimé. Celui-ci répondait du noviciat trois mois plus tard : « Alors il paraît que maman a rencontré à Bon-Secours un père de Sion qui lui a dit qu'à un certain moment il avait cru remarquer un affaiblissement dans ma vocation. Non, je ne voulais pas tout quitter. Mais j'étais ennuyé, et beaucoup. Autrement, quitter, jamais. Je suis toujours décidé, car au noviciat on doit être décidé ». Les épreuves n'avaient fait au contraire, comme on voit, que raffermir sa vocation.

Il s'y ajouta le sacrifice de ne pas revoir ses parents avant de quitter la France, à cause sans doute de l'éloignement. Et la même raison lui imposera le même sacrifice l'année suivante après le noviciat. Malgré l'usage cependant. Cette fois le sacrifice était d'autant plus méritoire que les six années d'études philosophiques et théologiques devaient être ininterrompues. « C'est encore un sacrifice que vous avez à accepter pour cette année, écrit-il à ses

parents. Quand on est religieux, le sacrifice est le pain quotidien, mais on ne se plaindrait pas trop si on était les seuls à souffrir de ces privations. On a un cœur comme tous les hommes, au moins aussi sensible, peut-être plus, et quand on voit les sacrifices que les parents se sont imposés pour nous élever, et qu'après cela il faut les quitter pour ne les revoir que très rarement, on souffre de les voir souffrir et volontiers on prie Dieu de nous donner toutes les privations et d'épargner les pauvres parents. Courage, chers Parents, si une goutte d'eau donnée à un pauvre pour l'amour de Dieu ne reste pas sans récompense, quelle récompense aurez-vous, vous qui donnez un de vos enfants à Dieu ! Il me serait bien doux de venir me reposer parmi vous, cela me serait plus doux et plus agréable que tous les voyages possibles et imaginables que je sacrifierais volontiers, mais que la volonté de Dieu soit faite ! »

C'était une des mille répercussions douloureuses de la persécution dans les cœurs et l'intimité de tant de modestes foyers chrétiens. Il y en eut d'autres. La vocation du frère mariste d'Aimé se trouva contrariée aussi momentanément. « J'ai appris avec fierté, écrit le frère aîné, que Clovis passait devant les tribunaux. Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux ». En attendant de rejoindre le nid de sa vie religieuse ce jeune postulant rentra dans sa famille : « Que je voudrais vous consoler, bien-aimés parents, écrivait le novice oblat, des peines que les jours vous apportent. Je comprends votre situation, un père malade, un fils à l'étranger, un autre sans place, une sœur placée dans une situation qui ne peut être que provisoire et enfin un petit frère dont l'unique souci est de s'amuser. C'est bien triste et la maman qui doit veiller à tout, souffrir les

peines de tous les siens, est obligée de porter un fardeau bien lourd. Et tout cela à cause de quelques échappés de l'enfer qui, en faisant semblant de n'en vouloir qu'à l'Église, attaquent le peuple. Ou plutôt pour mieux raisonner, je crois que c'est le bon Dieu qui nous éprouve. Il permet la pauvreté, car qui sait, si nous devenions trop riches nous nous perdrions. Pardonnez-moi si j'ose vous faire des sermons. Mais aussi laissez-moi vous recommander de ne pas avoir trop de soucis. Le saint Évangile ne nous dit-il pas : « N'ayez pas de souci pour savoir comment vous vous nourrirez, ni comment vous vous vêtirez. Car votre Père céleste qui sait ce dont vous avez besoin, vous le donnera. S'il nourrit les petits oiseaux, s'il fait luire son soleil même sur les méchants, nous abandonnera-t-il nous ses enfants ? Non, il est trop bon. Demandons-lui chaque jour notre pain quotidien, et soyons tranquilles ».

Lui portait ses épreuves d'une âme alerte et joyeuse. « En lisant votre lettre, j'ai senti un frisson de fierté m'envahir en me voyant appeler l'*exilé*. Mais de grâce, ne me plaignez pas. Car le sort de l'exilé au Bestin où je me trouve n'est pas terrible. Le pain de l'exil n'y est guère amer, et nous le prouvons bien. D'abord je ne suis pas exilé. J'ai été amené en Belgique, il est vrai, à cause de la persécution, mais je ne suis pas exilé pour cela. En tous cas je ne vous souhaite que des exils comme le mien ».

CHAPITRE V

EN BELGIQUE

Dans les bois des Ardennes. — L'animal risible. — Sangliers et biches. — Un brigand. — « Ce brouillard fait rêver ». — « Nous sommes là pour les remplacer ». — Ses premiers vœux. — Son *curriculum vitæ*. — Son programme sacerdotal. — « Mon idéal serait que tous mes rapports avec les hommes fussent pour eux une cause de bénédiction ». — « Il faut que je sois un saint, un vrai... ».

Une générosité magnifique offrait aux exilés, puisqu'ils l'étaient cependant, le refuge dont le novice nous fournit cette esquisse : « Comme paysage, un bois immense où il n'est pas difficile de se perdre, des lacs, un château bâti en briques rouges ou plutôt roses, le toit en ardoises moitié grises moitié violettes. Vu de 500 mètres le château est magnifique; le rose et le violet font un effet superbe, et la flèche de la tour surmontée du lion belge et du paratonnerre fait bien. Mettez, devant le château, un vaste pré et, autour, des forêts, vous aurez une idée de la vérité. C'est superbe surtout pendant la belle saison. Tous les appartements sont tapissés. Ici en étude il y a de charmants petits oiseaux qui me regardent et qui, on dirait, n'osent pas chanter parce que nous y sommes. Si petit Jules était là! »

Ce beau pavillon de chasse au milieu des bois des Arden-

nes, était la retraite idéale, propice au recueillement, aux méditations et à la prière, à la vie du noviciat. Aimé s'y mit de bon cœur, en accepta joyeusement les habituelles épreuves, et y goûta la joie la plus franche et la plus intime dont ses lettres gardent le radieux écho.

« Savez-vous comment on définit le novice? Un animal risible. C'est la définition vraie. Le mot animal, a-t-il soin d'ajouter, n'a pas le sens bas et dégradant qu'il prend en français, il veut dire quelque chose qui a la vie. Un novice donc rit beaucoup quand c'est le moment, dort bien la nuit, mange bien au réfectoire, prie bien à la chapelle, etc. Voilà notre vie ».

Les promenades y occupent une partie considérable du temps, et il le faut à ces jeunesses d'une vie intérieure si intense et si absorbée dans le travail intime de la perfection. « De temps en temps nous dévorons des lieues entières. Nous partons à une heure du soir pour arriver à sept heures, et nous marchons tout le temps. Nous faisons facilement trente kilomètres. Il faut voir comme nous avalons ces longs rubans de route. Nous allons dans les bois, nous nous perdons, puis il se met à pleuvoir, la nuit vient, enfin on arrive mouillés comme des rats. On n'a que le temps de se changer et d'aller méditer pendant une demi-heure devant le Saint-Sacrement. Il faut voir aussi avec quel appétit on soupe. Pendant demi-heure on dévore, on engouffre, et ce n'est pas peu dire. Puis après souper on va causer encore pendant trois quarts d'heure autour du château, ou bien s'amuser dans une salle, jouer et sauter comme des enfants sans souci. On rit à se tordre et pour des riens, et quand la cloche sonne on met le rire en poche et on devient sérieux comme des moines, on prie comme des anges, et on dort comme des bienheureux ».

La faune et la flore de la forêt fournissaient les incidents les plus pittoresques à cette vie tranquille. Parfois les sangliers des Ardennes viennent piétiner le jardin et déraciner les tubercules ; « une autre fois nous traversions un bois en récitant notre office ; tout à coup on voit des espèces de chevaux passer à la lisière d'un bois. C'étaient des biches et des cerfs. Inutile de dire que cela nous a donné une fameuse distraction. Figurez-vous un cheval roux et des bois sur sa tête. Voilà un cerf, ou à peu près, car ces messieurs ne nous ont pas donné le temps de les examiner de près; ils allaient aussi vite que l'éclair. Les biches n'ont pas de cornes, ou de bois comme on dit.

Une autrè jour nous avons vu un brigand. Oui un brigand avec une barbe atroce, un chapeau de bandit, c'est-à-dire pointu, et une mine de singe. Il nous a insultés de loin. Plus loin j'ai vu une chèvre paître sur une maison. Sans compter que le pays des Ardennes est très beau. Il y a des touristes comme en Suisse ».

Il parle aussi des champignons, dont on est très amateur à Molières. « J'ai raconté cette aventure de papa soulevé par un champignon qui poussait. Mes frères n'ont pas eu de peine à le croire en voyant les champignons d'ici. Quelquefois on est obligé de faire un tour pour pouvoir passer, car un champignon ferme la route. Vous croirez peut-être que j'exagère. Vous avez peut-être bien raison, mais enfin c'est histoire de rire. Il faut bien rire ici ».

Notre méridional avoue cependant qu'il lui manque « un pan du beau ciel bleu de Provence et quatre rayons de son soleil ». Et lorsque, dans le musée nomade d'un exilé arrivant au Bestin, il trouve une cigale, il est fier de la présenter à ses compagnons, et il ajoute avec mélancolie : « Il y a bien longtemps que je n'en ai pas entendu chanter. Encore un sacrifice! » Celui-ci était gracieux.

Non que la Belgique n'ait sa poésie. « Ce brouillard fait rêver. Trop même ; il finirait par me mettre de mauvaise humeur. Je dis que j'y trouve une espèce de poésie. Oui, mais il ne faudrait pas que cela durât trop longtemps. Il y a quelques jours nous revenions de promenade. J'étais le dernier par hasard, et comme nous étions sur un plateau on voyait des villages couverts en ardoises grises muets, sombres, mornes et sans vie, tandis qu'un vague brouillard planait au-dessus. C'était à vous mettre la mort dans l'âme. Le lendemain nous passions sur une belle route bordée de jolis arbres qu'on appelle ici sorbiers. Ils sont à peu près comme les véritables sorbiers avec cette différence qu'ils produisent des fruits rouges et en grappes. Figurez-vous des fleurs de sureau avec de petites boules rouges. C'était très joli de voir ces arbres tout rouges. Puis nous sommes descendus dans une longue vallée entre deux collines boisées, couvertes de forêts vertes. C'était beau mais d'une beauté austère. Il faut être du pays pour s'y plaire complètement. Pour moi j'aimerais bien venir passer de temps en temps quelques heures à Molières ».

Il y allait souvent d'esprit et de cœur. Sa tendresse filiale et fraternelle ne perdait rien de sa sensibilité. Et il savait en faire un holocauste délicat au Dieu de sa vocation et aux nobles visées de son avenir apostolique. Son âme s'agrandissait à ses aspirations et à ses saintes ambitions. « Dans nos missions d'Amérique il fait très froid ; dans celles d'Afrique ou d'Asie il fait très chaud. C'est pourquoi je m'habitue au froid comme au chaud ».

Il était constamment prêt au premier mot d'ordre qui viendrait. Il ne vint pas, mais il était vraisemblable alors devant la recrudescence de la persécution. Quelques-uns des vétérans qu'il avait connus en étaient morts de peine

ou de fatigue. Des vides se faisaient. L'ardeur du jeune novice s'écriait : « Nous sommes-là pour les remplacer ! » Sa foi robuste et sereine lui inspirait d'ailleurs un noble et légitime optimisme. « Vous allez voir que ceux qui nous persécutent travaillent à leur déshonneur, en faisant prospérer l'Église qu'ils veulent détruire. Ils expulsent les eaux du fleuve de leur lit, et elles s'en vont fertiliser les champs voisins, puis reviennent comme si rien n'était ». Lui reviendra fertiliser pour sa part de sang, l'avenir de la France.

C'était l'âme qui animait les novices. Un zèle ardent les entraînait. Ils étaient 29. « La persécution a beaucoup contribué à nous faire connaître. Les vocations abondent. Il n'y a que le midi qui ne s'émeut pas. On me chicane parce qu'il ne vient personne du Gard. Je prie, mais rien ne vient. Je n'ose pas faire un appel. J'espère que Dieu choisira quelques ouvriers pour sa vigne. Car aujourd'hui, comme au temps de Notre-Seigneur, la moisson est abondante et les ouvriers sont peu-nombreux ».

Ces élans de zèle étaient le fruit de sa ferveur pieuse. Elle joignait à la générosité la sérénité inaltérable et la douce joie. Le maître des novices était d'ailleurs paternel autant que ferme et sage. L'année passa très vite et le 8 septembre 1903 le frère Aimé Dalverny prononça ses premiers vœux de religion. Le lendemain il quittait les Ardennes pour la ville de Liège où il allait durant six années suivre les cours ordinaires de philosophie et de théologie. Une santé assez frêle le dispensa du service militaire, et il fit sa profession religieuse le 22 juin 1906, fête du Sacré-Cœur de Jésus. Il reçut la tonsure et les ordres mineurs quatre mois plus tard, le sous-diaconat le 23 février 1907, le diaconat le 25 mai de la même année, et la prêtrise le 13 juin 1908, samedi des Quatre-Temps de

la Trinité, dans la chapelle du grand-séminaire, et des mains de Mgr l'évêque de Liège.

Les documents ne nous manqueraient certes pas pour le suivre dans cette partie de son existence, et nous avons de nombreuses lettres écrites avec le même abandon, la même grâce souriante ou émue, la même délicatesse, la même tendre piété, et le même fond surnaturel. Mais outre que l'on connaît déjà la gamme de ses sentiments, les cordes essentielles de sa lyre, et que de nouveaux détails ne feraient qu'ajouter l'ampleur et l'intensité dans la persévérance, une tâche plus grave nous presse et il nous tarde de conduire le jeune prêtre de l'autel mystique à l'autel sanglant de son immolation. Nous ne citerons que la lettre des joies de son sacerdoce à ses parents; hommage que nous devons à l'arbre qui porta ce beau fruit, et dont le lecteur nous saura gré.

« Liège, le 26 juin 1908, fête du Sacré-Cœur. — Mes bien-aimés parents. — J'ai récité un Ave Maria avant de commencer cette lettre, car j'aurais tant de douces choses à vous écrire, et je me sens incapable de trouver des mots qui puissent bien exprimer tout ce que je sens bouillonner en moi.

« D'abord, merci, cher père et chère Louise, de vos deux lettres qui m'ont enivré, c'est le mot, d'amour de Dieu et d'amour de ma famille. Je les ai reçues, le premier dimanche de juin à midi. Ce jour là nous avons le Saint-Sacrement exposé toute la journée à notre église Saint-Lambert et les frères se remplacent toutes les demi-heures devant Notre-Seigneur. Or c'était mon tour. Je parcours donc rapidement ces deux lettres et je cours aux pieds du Saint-Sacrement. Et là... j'ai presque pleuré de joie et de tristesse, de joie parce que j'ai des parents, une sœur et des frères dont je puis être fier et qui m'aiment

tant; de tristesse parce que je suis séparé de vous et pour combien de temps! J'ai pensé à nos parents, à tous mes amis. Et j'ai remercié le bon Dieu qui m'a entouré de tant d'affection. Et que dire de l'amour qu'il a montré pour moi sa pauvre créature... puisqu'il m'a fait prêtre. Aussi j'ai compris que je devais me montrer digne de cette affection dont je suis l'objet de la part de Dieu et des hommes, et je ne puis l'être qu'en étant un saint, oui, entendez-vous !

« Je ne parle pas des deux lettres. Je suis incapable de dire tout ce qu'elles m'ont fait éprouver. J'ai été fier de mon père qui a une si haute idée du sacerdoce. Cher père, les souvenirs que tu me rappelles de mes jeunes années, de tes remontrances, des petites brouilles avec Clovis ou Louise, des pardons que je devais demander à Mademoiselle Louisette, et de la paix qu'on concluait, tout cela m'a fait rire de joie, m'a charmé et ravi. Je me suis abandonné au cours de la rêverie et j'ai vu repasser comme en un cinématographe ces années si pleines d'une poésie, d'un bonheur que je ne vois qu'à présent. Je te remercie de m'avoir rappelé tout cela ; si vous parlez souvent de ces choses, j'y pense souvent aussi. Merci à Louise. Ses lettres sont pour moi un rayon de miel. Combien j'aime l'abeille à qui je dois ces suavités. Merci, chère Louise, de tes considérations sur le prêtre. Savez-vous que le dernier quart d'heure avant de commencer ma retraite d'ordination j'ai relu ces deux lettres afin de m'afferventer dans l'amour de Dieu. Et je m'en suis bien trouvé ».

Il raconte les scènes de l'ordination, le samedi 13 juin, dans la chapelle du grand séminaire de Liège. « Nous étions, séminaristes ou religieux compris, de 35 à 40 diacres, et autant de prêtres. L'ordination commencée à

six heures et demie du matin finissait à onze heures moins le quart. C'est pendant ces heures que je n'ai pas trouvées longues, que j'ai été fait prêtre. Je suis sorti prêtre de la chapelle. J'étais un autre homme. J'ai passé ma soirée à donner des bénédictions à nos pères et frères de Liège. Chacun vient s'agenouiller devant le nouveau prêtre, supérieur, directeurs et condisciples. C'est moi qui ai, le lendemain, dit la messe de communauté, assisté du R. P. Supérieur. J'ai « touché au bon Dieu » de mes mains nouvellement consacrées, comme dit Louise, j'ai célébré ma première messe, j'ai distribué la sainte communion à mes frères, j'ai pensé à vous qui ce même jour communiiez à mon intention. Certes j'étais content ce jour-là; plus calme, plus tranquille que je ne m'attendais à l'être. Nous avons été les rois du jour. On nous appelait « mon père » et cela nous surprenait et nous ravissait... »

Il dit les prières qu'il a faites pour ses parents et ses amis, et l'on sent dans ces lignes toute l'ardeur de son apostolat embrasée au foyer eucharistique. Relevons cette mention délicate : « J'ai demandé à Jésus qui aimait tant Marie sa mère de bénir ma mère à moi et de lui rendre au centuple l'amour qu'elle a prodigué à son aîné, à son Aimé ». « ... Ce que je demande par dessus tout pour nous c'est la grâce de la persévérance finale. Car après tout l'important n'est pas d'être heureux, riches, bien portants ici-bas, mais de bien mourir et d'être sauvés. J'ai pensé à une phrase que papa m'a écrite lors de la mort de l'oncle Victor. Tu disais qu'il fait bon voir mourir ces personnes qui ont toujours bien vécu. Puissions-nous bien vivre comme cet oncle et mourir comme lui. »

« Maintenant que me voilà prêtre, je voudrais vous exprimer ma reconnaissance. Vous ne vous êtes pas opposés à ma vocation. Vous l'avez favorisée. Vous avez

fait des dépenses. En vous disant ce merci que je prononce mes bras autour de votre cou, je sens les larmes me brûler les yeux. Soyez bénis, cher père, chère maman, de tout ce que vous avez fait pour moi. Je désespérerais de m'acquitter envers vous si je n'avais pas la prière. Vous m'avez dit que vous vous prosterniez à genoux devant moi. De toute mon âme et de tous mes pouvoirs, je vous bénis. Je veux attirer sur vous cette foudre de miséricorde et de grâce qui brûlera en vous tout ce qui serait nuisible au salut de votre âme. A votre tour aidez-moi à remercier Dieu de m'avoir choisi moi, au lieu de tant d'autres plus dignes. Priez-le de faire de moi un saint car il faut que je le sois, saint en moi-même, saint par mon action. Mon idéal serait que tous mes rapports avec les hommes fussent pour eux une cause de bénédiction, que mes paroles, mes lettres, ma présence, que tout fût un coup de la grâce... Mais pour cela, il faudrait être un saint bien vrai... Priez pour que ce soit mon cas. »

Tel fut son programme sacerdotal. Tel est le parfum qu'a laissé sa mémoire soit dans la paroisse de Meyzieux, au diocèse de Grenoble, où il fut d'abord vicaire pendant près de deux ans, soit dans les maisons d'éducation où il exerça son zèle jusqu'à la mobilisation générale.

Citons le témoignage de son curé de Meyzieux, M. l'archiprêtre Guillermard, nous disant à nous même : « C'était le vicaire idéal, le vicaire à la perfection, et d'une fidélité exemplaire à ses exercices religieux. » Qu'il nous soit également permis d'évoquer, avec la discrétion voulue, l'amitié délicate et littéraire de l'un des plus distingués paroissiens. Et citons encore cette autre parole que nous disait ailleurs une de ses pénitentes d'occasion, et capable de juger : « C'était un saint! Il était profond ! »

Et l'on verra bien que le sacrifice accompli par son

patriotisme fut celui d'une âme sacerdotale. Il y était préparé. Fait frappant, près de trois mois avant la guerre, le 16 mai 1914, dans une lettre à ses parents, il exprimait comme une « simple idée », celle-ci : « que l'an prochain je serai peut-être mort, tué par une balle prussienne. Il n'y a rien d'impossible avec la collection d'antipatriotes qui nous gouvernent. Je lis en ce moment « Devant l'ennemi ! » ce gros livre de prix que je vous ai emprunté, et où l'on raconte la conduite du clergé, des sœurs et des frères en 1870. Qui sait si bientôt, le sang ne sera pas versé et si votre serviteur ne devra pas refaire ce qu'a fait tel ou tel prêtre en 1870 ? »

Nous allons le voir, en effet.

DEUXIÈME PARTIE

SACRIFICE SACERDOTAL ET PATRIOTIQUE

Sacerdotal, son sacrifice le fut de toutes manières : soit par l'intention si surnaturelle qui en dirigea l'ensemble et les détails, qui fut le principe de son dévouement pour les blessés ou les malades, et de son immolation pour la France et pour les âmes ; soit par l'acceptation généreuse d'occupations et de corvées peu ecclésiastiques dans le fond et dans la forme, les privations spirituelles et intellectuelles qui en découlaient, l'amertume d'une existence si peu conforme à sa vocation, qu'on eût pu d'ailleurs mieux utiliser dans l'intérêt même des soldats et de la patrie, et qu'il eût dépensée non pas plus généreusement, certes, mais cent fois plus volontiers ; soit parce que des décisions sectaires, injustes vis-à-vis de l'Église et de Dieu, le jetèrent dans la mêlée le fusil à la main, en dépit des saints canons et des traditions chrétiennes de la France, et le tirèrent, lui en particulier, et parce qu'il était prêtre, de sa spécialité technique d'infirmier, où il rendait les services que l'on verra, pour en faire un combattant ; soit enfin parce que son cœur sacerdotal accepta

la souffrance et la mort pour s'unir au sacrifice du Sauveur et être, comme il dira lui-même, rédempteur avec Jésus-Christ.

Pour retracer les péripéties de sa carrière militaire et peindre sa belle âme de prêtre-soldat, nous aurons, en outre de sa correspondance, les notes de son carnet de route. De part et d'autre, c'est la même sincérité simple et sans emphase, ni phrase, avec le mouvement de la vie, la précision du vécu, l'autorité documentaire incontestable, utile à l'histoire de la grande guerre. C'est pourquoi nous les citerons largement.

CHAPITRE PREMIER

LA MOBILISATION — GLORIEUX PRÈS DE VERDUN

La Louvesc. — Première allocution de guerre. — N.-D. de Pontmain ; confiance surnaturelle. — « La patrie avant tout ! » — « Mourir pour son pays, belle mort ! » — Glorieux. — « Je ne mène pas une vie de fainéant ! » — « Il est presque mort... et il chante ! » — « Une espèce de faim du bon Dieu. » — Singulière rencontre ; un pauvre égaré. — « Être ami de Dieu ; c'est la plus grande des joies d'ici-bas. » — Oh ! non, je n'ai pas pleuré ! » — « Le moral des soldats est excellent. »

Le samedi, 1er août 1914, le R. P. Dalverny partait de Lyon pour faire un pèlerinage au tombeau de saint François Régis, à La Louvesc. En y arrivant l'après-midi, il trouva le décret de mobilisation générale affiché sur les murs, et prit aussitôt la résolution de repartir le lendemain, s'il le pouvait. Il célébra donc, le dimanche 2 août, la messe à cinq heures et demie, et adressa aux pèlerins sa première allocution de guerre. Tout de suite se manifesta la belle âme de confiance patriotique et surnaturelle qui ne devait pas cesser de l'animer jusqu'au bout. Il prit pour thème de son discours l'apparition de N.-D. de Pontmain. « La Sainte Vierge apparut, et sous ses pieds étaient ces mots : « Mais priez, mes enfants, mon Fils se laisse toucher ; Dieu vous exaucera en peu de temps. » En effet, dit-il, les Prussiens qui n'étaient qu'à quelques kilomètres

de Pontmain s'arrêtèrent on ne sait pourquoi, et quelques jours après la guerre prenait fin. La prière nous sauvera de nouveau. » La prière et le sacrifice. Lui-même tombera sur la ligne que l'ennemi ne franchira plus, et d'où la marée barbare se retirera dans la défaite.

Ce dimanche même, il venait dans son pays natal se mettre à la disposition de l'autorité militaire, et apporter à sa famille le réconfort de sa présence. Le 17 janvier précédent, et précisément le jour anniversaire de l'apparition de Pontmain, il avait béni à Molières le mariage de sa sœur avec M. Edouard Meynier. Celui-ci, dès le quatre août, devait rejoindre son régiment et plus tard payer lui aussi de sa mort notre victoire.

Le Père Dalverny commence son rôle de consolateur. Il prit son beau-frère et sa sœur, et ils s'en allèrent causer et se réconforter ensemble en gardant les chèvres, comme jadis. Son carnet de guerre note cet épisode gracieux et touchant, et le lendemain, la scène de séparation du jeune ménage. « Mon pauvre Aimé, qui était venu bénir notre mariage, nous écrit Mme Meynier, fut ici pour assister à notre séparation le 4 août 1914. Il me consola de son mieux comme il savait le faire. Tout en me faisant espérer que mon cher mari me reviendrait, il me préparait en même temps à me résigner s'il ne devait pas revenir. Il me disait que si quelqu'un des trois devait mourir, c'était lui. Hélas ! tous deux sont tombés. Aimé avait, paraît-il, offert sa vie au bon Dieu pour épargner celle de mon frère Jules ». Il encouragea du moins les sentiments chrétiens de son filleul, et il écrira un jour, en 1917, à un ami : « Je recommande à vos prières mon jeune frère. Il s'est voué, il y a quelque temps, à N.-D. du Mont-Carmel. Or, justement, le 16 juillet 1917, fête de N.-D. du Mont-Carmel, son régiment attaqua et eut d'assez fortes pertes.

Mon frère non-seulement n'eut pas une égratignure, mais il reçut... une citation et la croix de guerre. Nous aimons à croire que c'était la réponse de N.-D. du Mont-Carmel. »

Son beau-frère Édouard, membre de la Jeunesse catholique de Molières, avait, dix mois avant la guerre et trois mois avant son mariage, joué un premier rôle dans une pièce intitulée : *La Patrie avant tout !* Il s'en était si bien acquitté, qu'au moment où, pâle comme un mort, il disait adieu à sa jeune femme, une des spectatrices de la pièce ne trouva rien de mieux que de lui dire en lui serrant la main : « Eh bien, Édouard, la Patrie avant tout! » Cette fois, c'était pour tout de bon, ajoute sa courageuse veuve en nous retraçant la scène.

« Louise est résignée, écrivait son frère. Heureusement, je suis arrivé à temps pour la consoler un peu. Et elle n'est pas seule. C'est terrible, mais combien fortifiant pour le cœur de voir tant d'enthousiasme ! Nous vivons en état de siège. Tout est gardé, même la machine de Papa. Je ne sais si je resterai longtemps ; je suis mobilisable. La défense de la Patrie injustement attaquée est une cause sacrée qui mérite et réclame nos bras. Je voudrais qu'on m'appelât. Le clergé n'hésite pas quand il s'agit de sauver la Patrie. Si le bon Dieu veut ma vie, il est le Maître. Mourir ainsi, ce serait une mort glorieuse. Ce serait être une de ces victimes qui rachèteront la France. Les uns avec leur sang, les autres avec leurs larmes attireront la victoire sur notre pays. » Nous retrouverons plus tard sous sa plume la même idée en des accents sublimes.

En attendant, il fait d'abord un pèlerinage à N.-D. de Bon-Secours dans l'Ardèche, et offre ensuite son dévouement au vénérable curé-doyen de Saint-Ambroix, M. le chanoine Roumestant, privé de ses vicaires. Deux mois

plus tard, le 27 octobre, il est convoqué à Nîmes pour un conseil de revision, et versé dans le service de santé en qualité d'auxiliaire.

Il avait inauguré son ministère auprès des blessés à Saint-Ambroix, et leur avait prêché le dimanche 22 novembre pour la première fois, lorsque le lendemain il reçut sa feuille de route pour la caserne du Rouet à Marseille. Il en écrivait le 24, à cinq heures du soir : « En ce moment j'ai quitté ma soutane. Ça m'a fait quelque chose de penser que je ne la porterais peut-être plus. Elle est pliée dans un paquet. On m'a donné tout l'équipement, jusqu'au sabre baïonnette. Je me sens un peu gêné là-dedans. C'est tout neuf ou à peu près. Il me semble que je suis déplumé. Affaire de quelques jours. » Le lendemain il va dire la messe : « On prend une douillette et on revêt les ornements. » Les prêtres et les religieux sont fort nombreux. Il en compte de tous les ordres et des diocèses divers. « Je vous ferais bien un sermon sur la résignation à la volonté de Dieu, ajoute-t-il, mais une chambrée est un lieu où l'inspiration ne descend guère. » Là aussi, l'habitude viendra.

Dès le début de sa nouvelle vie, décidé à se laisser mener par la Providence, il avait pris pour devise : Ne rien demander, ne rien refuser. « Je ne demande rien; j'accepte tout, je suis content de mon sort, écrit-il le 8 décembre, résigné à rester ici, acceptant de partir. Partout nous sommes dans les mains du bon Dieu. Tout ce qui nous arrive est permis par Dieu, tout tourne à notre bien. Mourir dans un an ou dans quarante ans!... Mourir pour son pays, belle mort! Au moins on ne dira pas que les curés ont toujours des exceptions. »

Un nouveau conseil de revision l'avait versé dans le service armé. C'est à ce titre, et toujours en qualité d'in-

firmier, qu'il fut envoyé sur le front, à Verdun, et affecté à Glorieux, à un hôpital de typhiques. C'est à quelque deux kilomètres de Verdun. « Je trouve long le trajet sac au dos. Il faut attendre que le médecin chef soit levé. Il est sévère, dit-on. Il paraît, nous demande nos professions, nos adresses, — petit discours, — nous conduit à notre pavillon, nous fait distribuer du café ; nous faisons nos lits, et à neuf heures on vient nous donner du travail. » C'est le vendredi 18 décembre. Le soir piqûre antityphique, « sur le côté gauche du dos, à la hauteur du bras. Le soir douleur de l'endroit piqué et dans le bras comme un rhumatisme. La nuit et le lendemain c'est prévu, un peu de fièvre. Nous restons au lit et les sergents ne disent rien. Le dimanche matin, je me lève à six heures ; on m'affecte au pavillon J... Je redoutais un peu ma première entrée dans une salle de malades... Rien... Il faut allumer des poêles, porter aux malades... Le soir, je reçois des malades, les déshabille et les couche. Cette vie a son charme, mais c'est très fatigant. Tous les jours ce sera pareil. »

Ce sont les notes de son journal. Deux jours après, il écrit à sa sœur : « J'aurais pu t'écrire à deux heures du matin. Depuis deux heures je suis debout. C'était mon tour de veiller les malades de mon pavillon. Depuis mon arrivée, vendredi à six heures du matin, nous sommes occupés. Tu pourras dire que cette fois je ne mène pas une vie de fainéant, ah ! non par exemple. Le jour, de sept à sept avec une heure à midi, nous sommes sur pied allant et venant. La nuit se divise en deux veilles de huit à 7, et de 2 à 7. Le tour de veille revient tous les trois jours. — Je suis content d'être à Verdun, parce que je suis près du théâtre de la guerre. Tout le jour des aéros passent sur nos têtes. Le canon tonne. Quelquefois il fait

trembler les vitres. — N'empêche, il y en a pas mal qui ont goûté de la vie de brancardiers et qui la préfèrent. Je suis dans la main du bon Dieu. J'aurai l'occasion de faire du bien aux malades ».

Une autre fois il écrit : « Ma main tremble, nous avons fait de gros travaux. Si quelqu'un vous dit que les infirmiers sont des embusqués, dites-lui de venir à Glorieux; il changera d'idée avant 24 heures ».

La veille de Noël, il passe une partie de la soirée dans le groupe de l'un de ses camarades, M. l'abbé Belloc qu'il cherchait pour se confesser. Il prend part à la petite fête « puis, continue le journal, je me confesse à l'infirmier chef du pavillon f, un professeur de philo à Bordeaux. Je me couche à 10 heures. On me réveille à 24 h. 3/4. Je célèbre, pour la première fois à Verdun, mon unique messe de Noël, à une heure et demie. Je prends la garde à deux heures. Je soutiens le n° 4 qui délire un peu, je lui suggère des oraisons jaculatoires (on l'avait administré la veille), je l'aide à cracher. Puis vers trois heures et demie, je sens un malaise, des frissons... C'est que je suis grippé ». Le major le condamne au repos.

Pendant ce temps, « le 25 et le 26 à midi, un taube nous a survolés. Celui du 26 a jeté des bombes sur Verdun. Pégoud s'est lancé sur lui avec son aéro blindé et une mitrailleuse. On a tiré des forts sur le taube, un obus a éclaté non loin de lui, des éclats d'obus sont tombés chez nous. On l'a manqué ».

Le 31 décembre, il résume son bilan personnel de l'année 1914 et conclut : « Pour le moment je suis infirmier à Glorieux ; que serai-je demain ? Je vais commencer 1915 comme malade à Glorieux ; où finirai-je 1915 ? Finirai-je même 1915 ? A la volonté de Dieu. Fiat voluntas tua. O Marie conçue sans péché! J'ai ce soir 31 ans sonnés.

Ce soir est mort le n° 50 de la salle 5 qui ne remuait pas. Pauvre ! ... Jésus, Marie, Joseph » !

Nous tenons à donner telles quelles ces notes, écrites au crayon, comme un instantané de ses sentiments.

Il continue le 2 janvier : « Hier et ce matin, j'ai célébré la sainte messe. Hier à mes intentions : repentir et actions de grâces pour 1914; demander pour 1915 : amitié de Dieu, fin de la guerre, pour que nous soyons réunis bientôt... La journée du 1er janvier s'est passée comme les autres. Le matin, Bisson et moi avons souhaité la bonne année à M. Germey (le major). Après-midi, le n° 60 est mal. Je le confesse, je l'administre. Il est condamné. Il souffre terriblement du ventre, il étouffe. Le pauvre appelle le major, son capitaine, son père; il dit qu'il souffre. Je l'assiste ainsi pendant vingt minutes. Le soir, il mourait. Je me couche. A deux heures, M. Belloc me réveille. Il va administrer le n° 8 (yeux cernés) lequel meurt peu après. A 5 heures, Belloc me prie de me lever pour surveiller les malades pendant qu'on va porter les cadavres à la morgue. Il y avait dix cadavres. Pauvres soldats ! Heureusement tous ont été administrés et sont morts dans de bons sentiments ».

Lui-même porté malade ne faisait qu'un service restreint. Il redevient infirmier de salle le 16 février. « Pendant que j'écris, le n° 49 salle 5, qui a eu des hémorragies, chante. Le pauvre, il a perdu du sang, il n'a plus de forces, il est presque mort, et il chante... La veille de nuit du 16 au 17 a été pénible. Le n° 26 (péritonite) a dû être veillé. Je lui ai donné l'extrême-onction. A 4 heures, le sergent nous a envoyés nous coucher M. Dabry et moi ». Le carnet avait déjà mentionné ce nom durant le voyage de Marseille à Verdun, et précisé que nos deux infirmiers avaient alors discuté sur le modernisme et Pie X. Ce

détail semblerait identifier cette figure, jadis d'un zèle religieux ardent jusqu'au sacrifice, et dont il faut souhaiter que sa mort au service des malades et des blessés lui ait mérité la miséricorde divine (1). Mais quel contraste et quelle éloquence dans la rencontre de cette âme tourmentée, et de notre doux et humble missionnaire, dans une même salle d'ambulance et aux mêmes chevets d'agonie !

Notre missionnaire était heureux dans son dévouement. « Je ne sais trop pourquoi je le suis, écrit-il à sa sœur. C'est peut-être parce que tu es contente toi-même de la préservation de ton mari, et que nous nous sommes toujours bien entendus. C'est parce que je célèbre la sainte messe tous les matins depuis le premier de l'an, et cela me manquait depuis que j'étais à Verdun. Et puis, il faut l'avouer, le fait d'être privé des exercices de piété ordinaires, nous donne une espèce de faim du bon Dieu, et quand on peut la rassasier un peu, on est d'autant plus content. Et puis, j'ai l'espoir d'être ami de Dieu, cela

(1) Il s'agit bien du personnage que nous avions en vue. Dévoué dans ses fonctions, il fut toujours courtois avec le P. Dalverny. Ce n'est que justice de le reconnaître en souhaitant que la piété aimable, douce, fervente de son collègue ait exercé sur lui et ses sentiments intimes un apaisement salutaire. Vingt mois plus tard, le Père écrivait de lui : « Vous souvient-il de quelqu'un dont je vous ai parlé quand j'étais à Glorieux ?... Lui et moi gardâmes une nuit un pauvre jeune homme qui se mourait. Le lendemain le sergent nous félicita et nous obligea à nous reposer »... Ce quelqu'un « m'écrivit une fois à la Ciotat. Je le revis au dépôt en août 1915, je le revis il y a trois mois en civil. J'ai appris hier qu'il était mort à 53 ans, engagé volontaire, d'une maladie contractée en soignant les épidémiques. Cette mort m'a peiné. Est-il revenu à Dieu ? Il avait été bon autrefois. J'espère que son grand dévouement pour les malades lui aura obtenu la miséricorde et le pardon au dernier moment. Révolté contre l'Église plutôt par égarement d'esprit et fausseté de jugement, il aura, je l'espère, soumis son intelligence et sa volonté ».

donne une joie profonde. Il n'y a rien comme d'avoir la conscience tranquille pour être heureux ».

Il revient encore sur cette pensée quelques jours plus tard, et cette insistance qui ne lui est pas habituelle est sans doute l'effet d'un voisinage qui agit sur sa pensée intime. « Je ne suis pas à plaindre, le bon Dieu me gâte jusqu'à Glorieux. Le pavillon J est celui où l'on se trouve le mieux ; et dans ce pavillon il peut s'en trouver d'aussi heureux que moi, il n'y en a pas de plus heureux. J'ai tout ce qu'il me faut ou à peu près ; et surtout j'ai le bonheur intime du cœur. Si quelqu'un me demandait mon secret, je ferais la réponse de l'écureuil au léopard (c'est une fable de Florian) : « Mon grand secret pour être heureux c'est de vivre dans l'innocence ; mon cœur est toujours pur ; cela rend bien content. Etre ami de Dieu, c'est la plus grande des joies d'ici bas ».

Voici du reste la trempe généreuse de son dévouement patriotique : Il raconte à ses parents que l'un de ses camarades, un manceau, répond toujours : « *quoué...* » et prononce *moué*, *toué*, *tais-toué* ». Comme l'un des siens avait écrit dans une lettre : « Pauvre Aimé!... il a dû pleurer!.. » — « *Quoué*!... reprend-il. Oh ! non, je n'ai pas pleuré. J'étais bien content de partir. D'abord j'avais presque honte de rester quand tant d'autres sont partis. Et puis j'avais la démangeaison de voir le front et de pouvoir dire que j'y étais. Oh ! non, je n'ai pas pleuré. Certes, ce n'a pas été sans émotion que je vous ai quittés, mais j'espérais bien revenir ».

Et il donne des détails sur son régime de malade sans être bien malade. « Vous voyez que je ne suis pas malheureux. J'ai même honte d'être dans l'abondance alors qu'à vingt kilomètres nos soldats ont peut-être faim. Pourtant ils ne souffrent pas tant que cela, dit le neveu

du major, un adjudant qui en vient. Il dit que le moral des soldats est excellent... ils sont sûrs de la victoire et n'attendent que l'ordre du généralissime pour se lancer à l'offensive ».

« Vous ai-je dit que je ne puis sortir de l'enceinte fortifiée de Verdun sans une permission du généralissime ? Cet adjudant a sauvé la vie à son capitaine, et on lui a permis de venir voir son oncle. Il se demande comment on le lui a permis ».

Le P. Dalverny faisait ces réflexions à propos de son beau-frère. Ils étaient à 17 kilomètres l'un de l'autre sans pouvoir se rencontrer. Mais un de ses camarades apprenait que son frère passait à 600 mètres pour se rendre en première ligne et ne pouvait aller l'embrasser.

CHAPITRE II

ESPRIT DE FOI ET ARDEUR GUERRIÈRE

« Les malades comme d'autres Jésus-Christ. » — « Au lieu de veiller Notre-Seigneur mourant j'ai assisté un pauvre soldat mourant ». — « Pauvres soldats qui meurent loin des leurs! » — Leur mort chrétienne. — Une visite de députés. — Les taubes. — « Je viens conclure ma retraite! » – La canonnade. — « Une symphonie magnifique ». — « Je trépignais ». — « Les malades imaginaires ». — « L'évacuation à la Ciotat ». — « A la garde et au bon plaisir de Dieu! »

Que de sacrifices de détail dans le grand sacrifice de la guerre! Notre infirmier acceptait les siens avec l'esprit de foi qu'il apportait dans toutes ses fonctions : « Il faut considérer les malades comme d'autres Jésus-Christ » écrit-il en passant, et une autre lettre datée du Vendredi-Saint racontera : « Ce soir je voulais aller passer quelques instants à la chapelle dans l'après-midi, entre une heure et trois heures ; c'est le moment où Notre-Seigneur était sur la croix. Je ne l'ai pu ou plutôt j'ai fait mieux. Au lieu de veiller Notre-Seigneur mourant, j'ai assisté un pauvre soldat mourant.

« Les deux infirmiers de cette salle était de repos, et je les ai remplacés. La veille l'aumônier pressé l'avait vu, mais le malade n'avait pas sa conscience. Ce matin, un prêtre du bâtiment, voyant que le malade n'irait pas loin, lui donna l'absolution et l'Extrême-Onction. Ce pauvre

jeune homme se débattait par moments ; que voyait-il ? J'ai récité les prières des agonisants, doucement, mais crânement, sans me préoccuper de ce que pensaient les autres malades. En voyant souffrir le pauvre moribond je pensai que Notre-Seigneur avait souffert plus que lui ; et que moi-même, je passerais par là peut-être. Puis il s'est calmé, il a pâli, verdi, et est mort deux minutes après, sans aucune secousse. Pauvres soldats qui meurent loin des leurs, entourés d'étrangers ! La guerre est vraiment un épouvantable châtiment ».

Il avait du moins la consolation de leur mort chrétienne. « Tous ont été administrés, sauf deux partis à l'improviste. J'en ai administré trois ou quatre. A Marseille on m'a donné une petite boîte en fer blanc où j'ai les saintes huiles pour l'Extrême-Onction. C'est de celle-là qu'on se sert ici. Nous sommes quatre prêtres dans ce pavillon, et comme j'y couche, les malades sont presque sûrs d'avoir un prêtre de jour et de nuit...

« J'ai touché des morts, cela m'a fait moins d'effet que je n'aurais cru. J'en ai vu mourir dans des souffrances atroces. Et on n'y peut rien. Le major leur fait une injection calmante. C'est pénible de ne pouvoir les soulager et se dire que la mort seule terminera leurs souffrances. Tous ceux que j'ai assistés répétaient pieusement les invocations que je leur suggérais, d'ailleurs en petit nombre, car il ne faut pas les fatiguer. Plusieurs ont demandé un chapelet et une médaille ».

C'était là un vrai ministère. L'infirmier acceptait avec bonne humeur les besognes qui s'y ajoutaient et que marquaient parfois de menus incidents.

« Mardi dernier, écrit-il le 7 février, on nous annonce la visite du général médecin inspecteur, accompagné de deux ou trois députés d'une commission. On astique, on

retape. J'approprie les parois émaillées de mon lavabo, et je fais luire les cuivres du chauffe-bain. On annonce la visite pour le mercredi soir. Mercredi, temps splendide de printemps. Le soir arrive. Le médecin chef et tous les majors sont rassemblés. On attend les fameux parlementaires. Et tout à coup, comme cela devait arriver, on annonce qu'ils ne viennent pas aujourd'hui. Fureur. Là-dessus le major du bâtiment ordonne deux bains sulfureux. Résultat : l'émail du lavabo devient sale en dix minutes grâce à la vapeur du souffre. Ce sera à recommencer.

« Dans la soirée on téléphone de Verdun que la visite aura lieu le lendemain à 9 heures. Le soir je me couche. Je suis au lit depuis une demi-heure ; un infirmier vient me chercher. Un malade vient de mourir, il faut aider. Nous faisons la triste toilette du pauvre mort que les deux infirmiers de garde portent à la morgue pendant que je surveille, en disant un De Profondis et quelques Ave Maria.

« A une heure du matin, l'autre infirmier vient me réveiller de nouveau comme c'était convenu, et nous allons dire la sainte messe. A deux heures passées je me recouche, et me lève à 6 h. 1/2. Alors il faut s'y remettre. A quatre nous renettoyons l'émail, je balaie, et nous voilà prêts. En effet le clairon sonne le général et on voit arriver le médecin inspecteur et deux députés.

« Ils vont visiter le bâtiment du médecin chef et les cuisines. Puis ils reviennent devant le bâtiment J. Y vont-ils entrer? Ces Messieurs se promènent devant le J., regardant les aéros nombreux qui volent, et finalement ils se décident à entrer... dans leur automobile. Bonjour, Messieurs! C'est égal, se donner tant de peine pour ne pas être visité! Quel rapport peuvent-ils bien faire? Ils

diront que l'hôpital 13 est très bien tenu, alors qu'ils ont vu très superficiellement un pavillon où tout devait reluire, puisqu'on s'attendait depuis plusieurs jours à leur visite. Quelle comédie que ces visites et enquêtes ! »

La même lettre raconte une visite à Verdun, « que j'avais tant désiré voir. Je suis monté à la Cathédrale. Je suis passé à l'endroit où une bombe était tombée la veille, j'ai vu le vitrail criblé. J'ai récité quelques Ave Maria pour vous tous... »

D'autres fois ce sont les taubes allemands ou les aéros qui passent ou se livrent bataille.

Quatre soldats du génie réparaient la voie du chemin de fer. Un taube passe. « Si les bombes tombent, disent deux des soldats, elles tomberont ailleurs aussi bien qu'ici. » Ils restent là, les deux autres vont s'abriter et c'est eux qui sont frappés à mort. L'un d'eux est déchiqueté. L'un des deux survivants s'en alla trouver l'aumônier : « Nous avions, mes deux malheureux camarades et moi, suivi les sermons de votre retraite il y a quelques jours ; mais sans conclure ; je viens la terminer, confessez moi. »

« La journée du 17 février a été pour moi une journée d'enthousiasme patriotique. Canonnade comme jamais je n'en avais entendu. Depuis neuf heures du matin à sept heures du soir, pas d'interruption. Parfois un coup n'attendait pas l'autre, parfois les coups partaient aussi nombreux que le *tic-tac* d'une montre, et de temps à autre quelques coups plus forts faisaient trembler les vitres. C'étaient les grosses pièces de marine. C'était une symphonie magnifique. Tous se disaient : il doit y avoir offensive générale. Pour moi je jubilais au son du canon.

« Ce jour-là j'étais de repos de une heure à trois heures et demie du soir. Vite après-dîner je monte sur le plateau

qui s'élève derrière l'hôpital. Je vais, à travers les champs détrempés, jusqu'au fort de la Chaume ; en fraude, je l'avoue, mais c'était plus fort que moi. Là, je fus quelque temps désappointé de ne pas voir la flamme des canons. Pourtant au bout d'un quart d'heure, je finis par remarquer quelque chose Je ne savais si c'était la vérité ou une illusion produite par mes yeux fatigués. Assez fréquemment je voyais non pas les flammes, mais comme un reflet lumineux, comme une petite aurore sur le bord de l'horizon ; elle commençait à un bout et parcourait ainsi à peu près un huitième du contour de l'horizon. C'était le reflet de la lumière des canons. Au bout d'une quarantaine de secondes s'entendait un tonnerre. Je trépignais. Là-dessus, un ronflement de moteur ; c'était un aéro ; il me passe presque sur la tête à 150 mètres, et se dirige vers le lieu du combat. Je restai là, longtemps à regarder, pleurant de fatigue et écoutant. Et je retournai les yeux et les oreilles pleins de ce spectacle et de cette horrible musique, pensant à ce que je vous en dirais. De certains endroits on aurait dit le tonnerre quand l'orage est à 4 ou 5 kilomètres. Le soir on voyait comme une grande lueur d'incendie de ce côté du ciel. La nuit aussi on entend le canon. Les projecteurs continuent à scruter le ciel le soir et la nuit. Avant-hier dans la nuit de samedi à dimanche je revenais à quatre heures de dire ma messe, et un rayon lumineux se promenait dans le ciel. Vous voyez, concluait son enthousiasme ingénu, que je n'ai pas sujet d'être mécontent ».

Les diverses citations que nous venons de faire reproduisent assez fidèlement, nous semble-t-il, tout ensemble le cadre extérieur et l'âme intime, à la fois patriotique et sacerdotale, de notre infirmier dans cette première et courte campagne. Le bon cœur, la pitié, l'entrain mili-

taire, le bel optimisme, l'esprit de foi, tout cela s'y retrouve, avec la reconnaissance d'être si bien traité par la bonté divine, et le cordial souvenir pour ses camarades : « Au bâtiment J. nous formions une petite famille », dira-t-il au moment de partir.

La maladie l'y forcera bientôt, et il écrit le 16 mars avec sa délicatesse ordinaire : « Ce n'est pas pour vous annoncer que je vais mourir que je vous écris. Loin de là ! Je suis mieux... l'angine passe et je ne souffre presque pas. Encore un ou deux jours. Je pense aux angines que nous avions, petits. Maman nous faisait souvent boire de la tisane chaude, ce qui était douloureux... » Il avait craint pourtant la diphtérie et avait souffert. « Par moments, disait le journal, mon sang bouillonne, le pouls bat vite, il me semble que je vais mourir étouffé. J'en sue... Je comprends, je sens un peu ce que doit être l'angoisse de l'agonie. Se voir sur le point d'étouffer ! » Ses camarades se moquèrent de lui pour le rassurer, et lui-même raillera ses craintes plus tard, quand à force de voir des maladies et des symptômes il croira les reconnaître dans les petites affections de sa frêle santé.

Aux mâles observations de son père, à ce sujet, il répondra un jour : « J'ai reçu hier matin la lettre de papa et le bon petit sermon sur les malades imaginaires. J'avoue que je me suis un peu reconnu dans la description et que j'ai pu parfois me croire plus malade que je n'étais. Donc j'ai profité du sermon de papa. Vous voyez que je ne suis pas obstiné ».

« Dans toutes ces craintes de maladie, je vois la main de la Providence, même ces craintes mal fondées peuvent m'être très utiles, ne serait-ce qu'en me mettant et en me maintenant dans un état de préparation à paraître devant Dieu, en me faisant mieux faire mes prières, en me rem-

plissant de pitié pour ceux qui agonisent, et en me faisant prier pour eux... »

On n'est pas toujours et forcément un héros. L'extrême sensibilité du nôtre et ses appréhensions douillettes ne rendent que plus admirable le beau courage avec lequel il affrontera les pires souffrances et la mort. Dans tous les cas, on voit qu'il savait l'art d'utiliser ses faiblesses mêmes, pour le bien de son âme. Cette fois, ces craintes n'étaient pas exagérées, c'était l'angine. Elle le tint au lit trois semaines, et il ne recommença que le 19 mars, jour de la fête de saint Joseph, à célébrer la messe. Finalement il fut évacué sur la Ciotat.

Le convoi dont il faisait partie arriva dans la petite ville, le 11 avril au soir. Le maire et les gendarmes attendaient à la gare. « On a l'impression que c'est bien le midi, note le journal, rien qu'à voir la sympathie des gens. M. Lechevalier nous attend sur la porte de l'hospice. « Bonsoir, mes enfants! » On nous réunit dans le vestibule. Leur stupeur quand on leur dit que nous sommes des typhiques. Ils attendaient des blessés. On nous donne nos lits (délicieux). On nous donne une tasse de chocolat. On se couche. Oh! les bons lits, et comme on dort bien après trois jours de voyage ».

Notre convalescent résume le séjour à la Ciotat dans un mot de son carnet de guerre : « Jusqu'au 4 juin ce sont deux mois de bonheur. » Et il consigne fidèlement, comme d'habitude, tous les noms qui s'imposent à sa gratitude. On nous permettra de les résumer tous dans celui du curé, M. l'abbé Mialon. De son côté, le P. Dalverny sut se rendre utile et à la fin de sa convalescence, M. le Maire s'offrit à le retenir à la Ciotat. Mais il répugnait à l'âme du soldat d'être si tranquille tandis que les autres

restaient au front. Il remercia et regagna le dépôt du Rouet le 5 juin.

A une revue, le 26 juin, le colonel le trouve pâle : « C'est là votre teint habituel? — Je suis un peu brun de figure, mais auparavant, j'étais plus frais. — Vous n'êtes pas brun, vous êtes pâle. » Ensuite il me regarde les yeux, me tape sur la joue, et dit au secrétaire : « Prenez son nom. J'en parlerai à M. le major ».

Il resta au dépôt jusqu'en septembre (1915), et à plusieurs reprises se rendit en permission à Molières. Un jour ils furent tous réunis. « N'est ce pas la dernière fois? écrit-il dans ses notes. A la garde et au bon plaisir de Dieu ! » Il profita de ces rencontres pour continuer auprès de son jeune frère et filleul, Jules, alors jeune soldat, pour continuer de vive voix l'apostolat qu'il avait déjà commencé dans des lettres pleines de tendresse, de jugement et d'expérience. Il passa le 15 août à N.-D. de Bon-Secours et s'y retrempa dans sa dévotion à la Bonne Mère et dans la délicatesse de sa piété.

CHAPITRE III

COURTE CAMPAGNE EN ORIENT

Le voyage. — L'île de Lemnos. — Philoctète. — « N'est-ce pas sur un point de cet île que se tiendront les assises de mon jugement ? » — « Cette vie à l'arabe me plaît ». — Courrier du rapport. — Sa retraite. — « Jésus a soif de souffrir en moi. » — « Maintenant c'est moi qui lui suis substitué. » — Son cadre d'études. — Scènes vécues, croquis pittoresques. — Une rencontre émouvante de deux frères. — Départ sur le Duguay-Trouin. — Carthage et Tunis.

Sa convalescence achevée, il reçut sa destination pour les Dardanelles, et il s'embarqua, le mardi 7 septembre 1915, à bord du « Basque », un cargo-boat. « Nom prédestiné. Après avoir vécu deux ans en pays basque, c'est sur le « Basque » que je vais faire ma traversée. Me voilà à l'arrière sur une roue. Nous allons partir vers dix heures. En ce moment on charge le bateau : les grues, les treuils font un bruit considérable et montent matelas et caisses de toutes sortes. Sur le pont quelques bœufs et quelques moutons mangent du foin. Nous les mangerons en cours de route. Pauvres bêtes! La mer est calme, il y a un petit vent frais, il fera bon. Si cela continue nous ferons un voyage délicieux. J'ai de bons amis avec moi et entre autres le R. P. Balmès, trappiste, frère de celui de N.-D. de Bon Secours ».

On part : « Nous défilons devant N.-D. de la Garde que

j'invoque. » A Toulon, le « Basque » embarque 800 tirailleurs sénégalais, avec 60 ou 70 gradés ; il y aura un millier d'hommes à bord. Le cargo remorque après lui une barcasse, et un torpilleur l'escorte pendant deux jours, le livrant ensuite à la garde de Dieu et à la discrétion des sous-marins boches.

Dieu protégea nos missionnaires et leurs compagnons. « La mer est calme ; on trouve que c'est monotone. On voudrait une mer plus agitée. Patience, nos vœux seront exaucés. Le tangage commence... Le « Basque » n'est pas aménagé pour le transport des passagers, On a posé des planches sous le pont. C'est là que nous sommes. Les sergents ont un matelas, nous avons une couverture. Il n'y fait pas froid, au contraire. Nous sommes juste à l'arrière. Sous moi il y a le gouvernail qui, jour et nuit, coupe l'eau, avec le bruit que fait l'eau dans un tonneau que l'on lave ; au-dessus de ma tête est la chambre du gouvernail. Ce n'est pas le bruit qui manque. Aussi le sommeil tarde à venir, et on se réveille souvent. »

Le dimanche 12, « j'avais commencé la messe sur le pont, j'étais à l'Evangile. Il faut y renoncer. Le commandant propose de la dire dans la salle à manger des officiers. C'est ce que nous voulions. Je dis cette messe. Quelques officiers et le commandant y assistent. D'autres prêtres la disent aussi. Mais c'est tout. Il faut laisser la salle libre. C'est la première messe que je dis avec mon autel portatif. Je suis content. »

« Le vent s'est levé fort. La mer est agitée. Nous aurons eu tous les temps. Hier il y a eu un petit orage. Un éclair est tombé à deux cents mètres de nous. En ce moment dimanche, 3 heures soir, les vagues sont assez grosses. Le bateau tangue fort, mais j'y suis habitué, cela ne me gêne pas pour écrire. Il tombe quelques

gouttes. L'eau est d'un beau bleu de Prusse, aussi prononcé que le bleu de linge. Quand deux vagues se rencontrent, elles jaillissent en une superbe nuée d'écume. Quelquefois un paquet d'eau vient sur le pont et nous asperge. Nous restons des heures à contempler ce spectacle grandiose. Comme on se sent petit! Notre bateau qui a 120 mètres n'est pas des plus grands. Nous avons croisé quelques gros vaisseaux, et vraiment ce n'est pas grand' chose sur la mer immense. Nous en avons rencontré un la nuit, illuminé. C'est fantastique de voir passer ces lumières, de les voir se perdre dans le lointain, du côté de la France déjà éloignée.

« Un naufrage n'est pas à craindre, tellement ces bateaux sont bien compris. Mais il y a à craindre le sous-marin qui nous pourrait couler en trois minutes. En prévision de cela, on nous a distribué un collier de sauvetage, baudruche gonflée qu'on se passe autour du cou. Cela donne un frisson, de penser qu'on pourrait avoir à s'en servir. Pour éviter les sous-marins nous passons loin des côtes. Nous avons allongé. Un peu que le bateau ne fait que 15 à 18 kilomètres, un peu que nous allongeons, un peu que nous traînons cette grosse barque, nous arriverons deux jours plus tard. »

Le lendemain, le voyage devient plus intéressant au milieu des îles de l'archipel et de la mer Egée, et enfin le mardi 14, dans l'après-midi, voici Lemnos, l'île de Philoctète. Que de souvenirs classiques vont s'éveiller dans l'âme de notre lettré! « Ces souvenirs m'enchantent », écrit-il, et il prendra plaisir à lire sur le lieu même le chef-d'œuvre de Sophocle.

Il évoqua sans doute l'ombre douloureuse du héros proscrit et abandonné. Il l'entendit peut-être redire avec bien plus d'étonnement : « O étranger, vous que la rame

des navires a conduit dans cette île, autrefois déserte, qui êtes-vous, quelle est votre patrie et votre race? Vos vêtements ne sont pas ceux des grecs, bien que la douceur de vos regards et la lumière de vos yeux me rappellent le sourire de l'Hellade. Que s'est-il passé dans l'histoire des hommes pour que l'on vienne réveiller ici mes antiques gémissements, et offrir à l'écho de ces rivages, au calme silence et aux roses clartés de ces montagnes, à l'ombre de ces fontaines sacrées, ces tumultes de guerre qui font fuir les oiseaux et les bêtes sauvages loin de la portée de mes flèches? » — Notre charitable infirmier eût sans doute poursuivi le dialogue. Il eût expliqué qu'il n'aurait pas mérité l'anathème farouche : « Périssent ceux qui ont proscrit la plaie de mon pied! » qu'il l'aurait soignée! qu'il avait du reste vu déjà bien d'autres blessures; qu'il ne maudissait pas ces souffrances physiques; qu'elles étaient la rançon d'une autre gloire que celle de la prise de Troie, et qu'il comprenait la parole que le fils de Jupiter disait à lui Philoctète, et à Néoptolème, fils d'Achille : « Allez comme deux lions nourris ensemble. Pratiquez surtout la piété, car la piété accompagne les mortels, même à la mort, et elle ne meurt pas. »

En arrivant, le Père Dalverny écrivait dans un ordre d'idées analogue et supérieur : « Resterai-je à Lemnos? Si oui, en reviendrai-je, et comment? malade ou bien portant? N'y laisserai je pas ma vie, et n'est-ce pas de cette île que mon âme s'envolera vers Dieu? N'est-ce pas sur un point de cette île que se tiendront les assises de mon jugement? O mon Dieu, j'accepte dès maintenant de votre main la mort qu'il vous plaira, avec ses angoisses et ses peines. Faites seulement que je sois toujours prêt, que je meure bien, et consolez mes chers Parents. Je vais prier, et réciter mon chapelet en vue de Lemnos, pour

que Dieu m'accorde la résignation à sa sainte volonté pendant mon séjour. Si je n'y reste pas, où vais-je? Inconnu de partout. Fiat voluntas tua. »

Ces lignes sont tracées au crayon, sur le carnet de guerre, à trois heures de l'après-midi.

Le « Basque » pénètre dans la rade peu après. « Elle est fermée par des filets. Il n'y a qu'une passe pour les bateaux. Le soir on ferme tout à fait. L'entrée était superbe. De partout il y a des bateaux de toutes sortes, des transports, des torpilleurs, des contre-torpilleurs, des croiseurs, des mouilleurs de mines, des cuirassés, qui entrent, sortent, font des manœuvres. Sur les côtes on voit des amas de tentes blanches. Ce sont des camps français, anglais, des étables. Le soir, le coup d'œil était féérique. Tous ces vaisseaux étaient éclairés; quelques projections lumineuses. J'ai vu sortir des navires-hôpitaux. Ils ont une bande verte tout autour, et la nuit une rangée de lampes vertes et des croix rouges. Ils s'en vont chargés de blessés ou de malades. — La rade est très profonde, 13 kilomètres de l'entrée au fond. Notre bateau était arrêté. La nuit, le bruit de l'hélice nous manquait. Quelques-uns n'ont pas dormi à cause de cela ».

Plusieurs compagnons de route du P. Dalverny continuèrent vers les Dardanelles. Lui débarqua, et fut placé « en subsistance » dans un hôpital de campagne à Lychna, aux environs de Moudros. Il fit des corvées pas très fatigantes, de transport de planches et de sable. Il logea sous un « marabout », une tente de grosse toile blanche, ronde et en pain de sucre. « J'y suis bien, cette vie à l'arabe me plaît : au risque de me répéter, je me plais toujours quoique certains disent que ce n'est pas le rêve ».

Après huit jours, l'officier gestionnaire l'appelle, lui demande s'il est bachelier, s'il a étudié la philosophie,

s'il sait écrire vite, et lui propose d'aller tous les jours à Moudros copier le rapport et l'apporter. Comme il aime la marche, il voit là une attention de la Providence et de sainte Gertrude, qui devient avec la petite sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus son intermédiaire pour les petites faveurs qu'il réclame de Dieu.

A Moudros, il apprend, le 25 septembre, que la Bulgarie attaque la Serbie et il est témoin de l'enthousiasme des gens de l'île pour la Serbie. On applaudit, on crie, on promène le drapeau grec. Là, les sentiments grecs ne paraissaient pas douteux.

Le 27 octobre il quitte Lychna et s'installe à Moudros dans un hôpital de campagne. Le 5 novembre, il s'aperçoit par hasard qu'il a 39° de fièvre. Le voilà de nouveau malade, et au régime spécial. Il en profite pour faire sa retraite en préparation à sa fête patronale de l'Immaculée-Conception. Les réflexions qu'il transcrit en sont brèves, mais précieuses pour le portrait d'âme que nous tâchons de faire au milieu des incidents médiocres et des pauvres corvées, où l'on réduit ce prêtre, ce missionnaire, ce patriote qu'on eût pu, redisons-le, mieux utiliser.

Ses pensées de retraite, ni par leur élévation ni par leur profondeur ne sont le fruit de la vie qu'on lui fait mener, et il ne faut pas non plus y voir l'exaltation passagère d'une ferveur et d'une oraison, que de mesquines occupations d'ailleurs ne favorisent guère et distraient. Elles montrent tout uniment l'habitude de son esprit sacerdotal et le niveau où il s'élève et se tient, malgré les banalités qui l'entourent. Voici comme il monte simplement de la petitesse à la sublimité :

« J'écris avec un petit pansement à l'index droit. Avant-hier, en ouvrant une boîte de confiture avec un couteau anglais, je me suis fait une petite coupure, en me fermant

la lame sur le doigt. J'ai eu quelques angoisses. Je me suis mis de la teinture d'iode et de l'élixir de la grande Chartreuse par deux fois. J'avais peur du tétanos. Que je suis devenu peureux depuis que je connais ces maladies : tétanos, méningite, diphtérie, angine. Je me frappe, je crains d'occasionner ces maladies. Le soir si j'ai un peu mal à la gorge, j'entrevois la diphtérie. L'autre soir justement, l'aumônier nous recommanda un jeune homme atteint de diphtérie, ici à l'hôpital. Le soir, couché, j'ai eu un moment d'angoisse. Cela m'a poussé à prier pour avoir le courage, pour être fort quand la mort viendra. Je prie davantage la sainte Vierge de me secourir à ce terrible moment ».

Et il continue sur la même ligne : « J'envisage la souffrance comme une commutation de la peine éternelle que j'ai méritée ; comme mon purgatoire infiniment plus doux, que je n'aurai pas à faire après ma mort ; comme une dette à la justice divine par moi offensée ; comme une nouvelle passion que Jésus souffre en moi, en qui il s'offre de nouveau à Dieu pour obéir jusqu'à la mort, pour être baptisé dans le baptême de son sang, pour boire un nouveau calice, pour racheter les hommes. *Sitio*, il a soif de souffrir en moi. Par une terrible substitution, il est devenu « Péché », le Pécheur universel. Il s'est substitué à moi, prenant sur lui mes péchés et les expiant. Maintenant c'est moi qui lui suis substitué. A la messe je lui prête mes lèvres et ma langue pour consacrer son corps, j'absous à sa place, je suis un autre lui-même : alter Christus ».

Il tire la conclusion pratique : « Jésus-Christ doit régner sur mes pensées. Que tout en moi soit à lui. Que mes facultés et mes organes soient comme ses facultés et ses organes ; que mes pensées, mes sentiments, mes souffrances soient les pensées, les sentiments, les souffrances

de Jésus-Christ. Que Jésus-Christ soit le principe de mes opérations, qu'il soit ma vie : Vivere Christus est. Pour arriver à ce stade, à ce développement de mon être, à cette *plenitudo Christi*, il faut que ce soit Jésus-Christ qui agisse en moi, qu'il soit comme la forme de mon âme ; qu'il distribue en moi tout afin que j'atteigne ce qu'il veut que je sois. Voilà les réflexions que je fais. J'ai aussi un peu plus d'espérance. Je pense que Notre Seigneur a promis un effet infaillible à la prière ».

Certes ces surnaturelles inspirations seraient très belles dans le silence d'un cloître et le cadre régulier d'une vie sacerdotale, mais elles revêtent une singulière et touchante éloquence au milieu des petites corvées, d'un entourage affairé, des tentes en pain de sucre, ou des pauvres baraquements d'un hôpital de campagne, et dans une île de Lemnos. Prenons date de cette retraite et de ces aspirations. Nous verrons quand le moment approchera comment se couronnera la pensée, le désir, la résolution de cette « substitution » à Jésus-Christ, et comment Dieu achèvera de préparer ce cœur tendre et pieux pour le beau sacrifice.

Nous avons là comme le foyer de la vie intime de notre infirmier. Il songe au rayonnement qu'elle doit avoir et dont il doit préparer l'apostolat par l'étude. Il a des goûts studieux universels, mais la vie est courte et il faut les restreindre aux devoirs plus essentiels. Il avait entrepris l'allemand, l'anglais, l'italien, le grec moderne. Ces langues ne lui paraissant plus devoir lui être utiles, prenant beaucoup de temps, dépensant les forces nécessaires à d'autres objets, il les abandonne : « connaître Dieu, mon âme, le chemin du ciel, pouvoir défendre la cause de Dieu, et propager l'Évangile, remuer et convertir les âmes, voilà ce qui exige de longues études, absorbantes

au point de ne pas laisser du temps pour les autres, intéressantes et captivantes au-dessus de toutes les autres ».

Mais le cadre qu'il se trace est ample. Aux études ecclésiastiques proprement dites, philosophie, théologie, Écriture-Sainte, histoire, ascétisme, mystique, plain-chant, liturgie, s'ajoutent l'apologétique dogmatique, historique, scientifique, et la science même, dont il énumère les mathématiques, l'astronomie, la physique, la chimie, la mécanique ; ceci pour donner plus d'autorité extérieure à son apostolat.

Cette netteté synthétique nous fait du moins connaître la trempe de son esprit, mais il n'aura plus guère à utiliser que la science du cœur, la charité auprès des malades, l'immolation surnaturelle pour la patrie et la rédemption des âmes. La Providence va peu à peu le conduire à l'autel. Dès la fin novembre le major l'avait proposé pour l'évacuation. Le médecin-chef de la base décide dans une contre-visite « retapez-le ici, il n'a pas eu beaucoup de fièvre ». Trois jours plus tard, un médecin juif, qui ne veut pas laisser porter les insignes du Sacré-Cœur même sur le chandail, fait preuve cependant d'humanité pour notre malade, le repropose pour l'évacuation, et le 1er janvier 1916 le médecin-chef maintient cette fois la proposition. « Donc je retourne en France. Voilà des délicatesses de Dieu. Il y a de quoi faire des jaloux. Où irai-je ? Où Dieu voudra. Dieu a son but en m'évacuant. Merci à Dieu qui me permet d'aller revoir ma famille. J'ai célébré la messe à mes intentions. J'ai pensé au pauvre n° 60, salle 5, qui mourut à Glorieux le 1er janvier 1915. Je l'encourageai. Voilà un an qu'il est mort. Mon tour viendra. Puissé-je être prêt. O mon Jésus, sanctifiez-moi. Fiat voluntas tua ».

La seconde campagne du Père Dalverny ne fut donc

guère qu'un voyage en Orient. Nous en avons marqué les brèves étapes et montré l'âme intérieure qui l'animait. Ses lettres à ses parents, écrites comme s'il les racontait au coin du feu ou à la table de famille, retracent d'une façon vivante les incidents extérieurs de son existence à Lemnos. Il raconte ses promenades, ses excursions, et s'écrie avec fierté : « Je connais Lemnos comme pas un ».

Il rencontre des Grecs qui s'en vont sur leurs ânes et qui parfois se chargent de son sac. « Ils nous saluent en portant la main au front, à la militaire. Plusieurs fois je me suis entendu dire : « cal' iméra », bonjour ! Les hommes portent un pantalon de zouave, des pantoufles, un petit gilet à la zouave. Les femmes ont le visage à moitié caché, on ne voit que les yeux. — Ce qui me plait dans le paysage ce sont les montagnes de l'autre côté de la rade, à l'ouest. Le matin, le soleil les éclaire, elles ont une coloration étrange, un peu la couleur de la fleur de pêcher. Le vent est fréquent et fort. Les parois de nos tentes sont agitées et claquent... »

Ce sont parfois de petits croquis de scènes vécues : « Samedi, grosse émotion à Moudros. J'apprends que la Bulgarie a attaqué la Serbie. Pendant la lecture du rapport, la cloche de l'église grecque sonne. Le rapport fini, je vais où le bruit m'attire. Sous un arbre dit *dzouphia* qui fait des fruits un peu comme des olives, deux soldats grecs et un civil, lisent l'un après l'autre du grec. Ce doit être l'annonce de la mobilisation. On acclame le roi : *zita Dzita Constantinos*, *dzita Venizelos*, *dzita Ellas* (la Grèce). Ce fut très curieux. Un jeune grec de Salonique nous explique en français ce qu'on dit : on mobilise 26 classes. On entonne des chants. Alors je prends une postale dans ma poche, je m'agenouille et j'écris sur une table du *bar anglais* une carte que vous n'avez peut-être

pas reçue pour vous dire ce qui se passe en ce moment. Puis je vais la mettre à la poste française. Un groupe de jeunes gens promène le drapeau grec, croix blanche sur fond bleu. Ils chantent. J'entends le mot « Boulgaros ». Grande émotion parmi les infirmiers quand je rapporte cette nouvelle. On en conclut que la guerre sera bientôt finie ».

C'était le 27 septembre 1915. Nous n'avons pas à raconter ici la suite des événements, ni comment se justifia le mot d'une lettre : « Les Grecs nous agacent depuis longtemps par leurs volte-face. »

La lenteur des événements, la longueur de l'attente éveillaient le « cafard », autour de lui ; le Père saisissait parfois l'écho des éternelles récriminations des grognards qui marchent quand même. « On sent une lassitude extrême de la guerre et un grand mécontentement. Pour moi, je vis heureux. Je dis la sainte messe tous les matins. J'y prie pour vous, pour le retour des soldats, pour votre santé... »

« Quand il pleut l'on s'abrite sous la tente, on cause, on « languit », et quelqu'un se met à soupirer : « Dire que si j'étais chez moi, par ce temps-ci, je serais avec mon père au coin du feu, nous travaillerions dans la maison... Moi je n'ai rien dit en ce moment, car je ne sais pas ce que je ferais par un temps de pluie dans le *civil*. Où irai-je après la guerre ? Si seulement la guerre finissait ! »

Sa confiance reste quand même inébranlable : « Dieu ne peut pas permettre le triomphe de l'Allemagne, du moins son triomphe définitif. Ce serait le triomphe de l'injustice, de la violation de la parole donnée, de la force contre le droit, des méthodes barbares de guerre... »

Par contre sa piété chrétienne s'effrayait de l'attitude des pouvoirs publics, et pour son compte il redouble de

ferveur. Il a toutes les facilités de la piété : le matin la Sainte messe, le soir la bénédiction. « Le Saint Sacrement est conservé dans la chapelle ; on peut y aller passer un moment : ce qui console, fortifie et donne du courage. Quand on sort d'une visite à Notre-Seigneur on se sent mieux disposé. Je suis content d'être ici ».

Il a d'excellents confrères prêtres. Il apprécie le zèle et la sagesse de l'aumônier. « Il met au large » dit-il.

Du reste notre infirmier se peint lui-même : « Hier soir, à 7 moins 5, vous auriez rencontré, marchant à une allure joyeuse, et d'un pied assuré, un poilu, car c'en est un avec la barbe qui ne connaît plus le rasoir depuis trois mois, et une cigarette à la bouche, car ici, il est bon de fumer contre les microbes et le climat. Qu'il marchât dans les allées, éclairées à l'électricité, du village qu'est l'hôpital, ou dans les endroits obscurs où l'on prépare de nouvelles constructions, il allait sûrement, car son pied connait tous les replis et les bosses du terrain. Il allait à la bénédiction du Saint-Sacrement dire merci. Ce personnage vous l'avez deviné ».

Il trouvait là d'habitude une cinquantaine d'hommes et des officiers. L'assistance à la messe et les communions n'étaient pas moins édifiantes.

Il écrit une autre fois : « Après la cérémonie je me confesse car il y a dix jours que je ne l'ai pas fait. On n'a presque rien à dire, mais cette absolution vous remplit l'âme d'une joie céleste et vous cuirasse de courage contre le régime, contre les incertitudes, contre la guerre, et même contre les centaines de puces qui vont nous dévorer la nuit qui vient. Je me suis confessé à un prêtre assomptionniste qui me raconte ses malheurs. Ils sont arrivés 4 ou 5 de Turquie où ils étaient missionnaires. Ils ont passé trois mois en prison. Ils ont manqué être pendus.

On les a relâchés. Le gouvernement français les affecte ici. » C'était le R. P. Gaudens, aumônier auxiliaire. L'aumônier en titre était le R. P. Liébaud, et c'est de celui-ci que notre infirmier nous parlait tout à l'heure.

Au milieu du brouhaha et de la bigarrure du cosmopolitisme militaire du camp, voici « un petit drame de famille ». Un nouveau malade vient d'arriver : « Il me vit réciter mon bréviaire, et conclut que je devais être un curé, un trappiste ou quelque chose comme ça. Le soir, je lui donnai du pain, ce qui diminua encore les distances entre lui et moi. Il vint causer avec moi, assis sur mon lit. Il a d'excellents sentiments chrétiens ; ils sont cinq frères sur le front ; tous communient aux principales fêtes. Ils habitent Alger... Le lendemain l'infirmier d'une salle voisine vint pour motif de changement, regarda le nom des malades inscrits à la tête du lit. Quand il arrive à celui-ci, il lui dit : « Tu n'as pas un frère soldat ? — Oui, il est aviateur à Ténédos (île des Dardanelles). — Eh bien, il est dans ma salle. — Tu veux rire ! Je te dis qu'il est à Ténédos. — Je te dis qu'il est ici, et je vais te le prouver ». Là-dessus l'infirmier s'en va, et, quelques instants après, il reparaît avec le fameux frère. Les deux frères s'embrassent. Ils ne s'étaient pas vus depuis des mois. Ils étaient dans deux salles différentes, à trente mètres l'un de l'autre, sans le savoir. On les a réunis. Tous les soirs ils vont à la bénédiction du Saint-Sacrement ».

Lui aussi pense à son jeune frère, son filleul, qui est encore un bleu, ou un bleuet. L'aîné est heureux de savoir que son cadet « sera un bon chrétien, et dès lors, ajoute-t-il, le pire qui puisse lui arriver dans cette guerre, ce sera d'aller à Dieu, d'aller au ciel, ce qui est le plus grand bonheur. Sans doute la séparation est pénible mais, ayant la foi, nous savons que nous nous retrouverons de l'autre

côté. Nous partons tous de la terre les uns après les autres, mais le rendez-vous est le même. Si nous avons tant de joie à nous retrouver en famille, tous réunis, (et j'espère que ce sera notre bonheur après la guerre), que sera-ce de nous retrouver au ciel, sans nous dire qu'il faudra nous séparer ni travailler péniblement ! »

Ces coups d'aile donnés en passant et ces élans d'espérance sont bien touchants sous sa plume. Sa correspondance avec les siens, leurs réponses, les colis qui suivent, où il retrouve les soins de la mère, de la sœur, du père, sont une de ses douces joies, et sans vouloir se guinder à une attitude imperturbablement héroïque, sublime, il envoie, de la table monotone de son hôpital, un salut savoureux aux produits de la basse-cour des Joncquiers, et même à la soupe aux choux et aux pommes de terre frites : « Quand il fait grand vent, ajoute-t-il, si vous pensiez m'en envoyer quelques cuillerées ! » C'est bien le troupier.

Il allait regagner la France. C'est le 1er janvier qu'il s'embarque à bord du navire-hôpital, le *Duguay-Trouin*, « avec la lettre C », c'est-à-dire en qualité de « convalescent à *retaper* ». Fidèle à son habitude, il donna de ses nouvelles : « Pendant que j'écris, j'entends le bruit de la mer contre les flancs du navire à quatre mètres de moi. Je suis ébloui par la grande lueur du soleil qui se réfléchit sur la mer et qui entre par la fenêtre ».

Ce petit voyage faillit lui être néfaste. Les couchettes sont suspendues les unes au-dessus des autres. Il en occupait une en bas. La mer était mauvaise et le roulis balançait cette literie mobile. « Vaincu par le mal de mer, j'étais couché depuis une demi-heure, quand la couchette d'en haut, située cinquante centimètres au-dessus de la mienne se déboulonne, et chargée de son propriétaire me tombe sur la tête. Le cadre en bois me toucha le front et

m'écorcha. Comment ne m'a-t-elle pas blessé sérieusement ? Mon ange y est certainement pour quelque chose ». Il en fut quitte pour se parer d'un bandeau durant quelques jours.

Le *Duguay-Trouin* laissa notre convalescent à Sidi-Abdallah, près Bizerte. « Le major, un major de la marine, passe la visite très rapidement et a l'air de dire que vraiment quelques évacués auraient pu se rétablir à Moudros ». Le 15 janvier, M. l'abbé Benetti, curé de Ferryville invite le P. Dalverny à dire la grand'messe et à prendre la parole : « Après l'Evangile, je me tournai vers le peuple et je vis tout un auditoire d'officiers de marine. Cela ne m'intimide pas, car ces Messieurs sont catholiques et viennent à l'église pour assister à la messe et pour entendre annoncer simplement la parole de Dieu. Je parlai de 10 à 15 minutes. Sitôt que j'eus fini, j'éprouvai le grand soulagement que l'on ressent quand on descend de chaire ».

Dès son arrivée, il écrivait : « Je voudrais voir Carthage ». Il vit Carthage. Aimablement reçu par les Révérends Pères Blancs, il eut la joie d'y rencontrer le « savant Père Delattre », qui venait justement de faire la veille « une de ses plus belles découvertes : une pierre tombale couverte d'une longue et belle inscription qu'il a déchiffrée ce matin ».

Notons parmi les souvenirs qu'il retrace de son passage à Ferryville, avec la cordialité du curé de la paroisse, le délicat accueil des sœurs de Sion.

Après avoir du mieux qu'il peut profité de Tunis et de Carthage, il s'embarque pour la France le 27 janvier à bord du *Duc d'Aumale*. — Il aurait pu redire à la terre d'Afrique l'adieu et la prière finale de Piloctète à son île : « Adieu, terre de Lemnos, que la mer environne. Envoie-moi par une heureuse navigation aux lieux où me

porte la grande destinée, et la volonté du Tout-Puissant qui accomplit ces choses ». Il écrit plus simplement, avec plus de confiance filiale, et d'un style plus moderne, dans son carnet : « Que Notre-Dame nous garde de la torpille ! » Notre-Dame le garda.

CHAPITRE IV

DEUIL ET CONSOLATIONS FRATERNELLES

Mort de son beau-frère. — « Je suis très fier de cela et Louise doit être bien orgueilleuse de vous ». — « On ne saurait trop envisager le côté divin dans cette guerre ». — « Il sera l'ange gardien de sa chère Marie-Louise ». — Motifs d'espérance. — « Son âme cachée comme par un voile, te voit, te sourit, t'encourage ». — « Comme j'aurais voulu soigner mon pauvre Edouard ».

Après sa convalescence à Molières, il revint à son dépôt de Marseille où des amitiés précieuses et bienfaisantes lui faisaient dire à son premier séjour déjà : « Dieu a été bon pour moi. — Je me compare à tant d'autres. Et je me demande pourquoi le bon Dieu m'a si bien traité ? » Sa reconnaissance est précise et détaillée. Bien des pages de son carnet de route contiennent à diverses reprises comme les litanies de sa gratitude : Parents, amis, hôtes qui le reçoivent, ou simples rencontres bienveillantes. A Marseille ce sont surtout des prêtres et des missionnaires, et les sœurs de l'Espérance, et le pensionnat de Saint-Maur où il célébra la messe.

De menues corvées, coupées de permissions diverses, l'occupèrent pendant cinq mois, jusqu'au 23 juin 1916. Ce jour-là il partait pour la Somme. Ce lieu et cette date, le 20ᵉ corps où on attachait notre infirmier disent assez les grandes choses où il allait être mêlé, et les blessés qui réclameraient les soins de son dévouement.

Pour mieux compatir à tant de souffrances voici que

dès l'abord il va recevoir lui-même en pleine poitrine un coup qui frappe sa sœur et les siens. Il est à Cerisy-Sailly, et c'est le 7 juillet. A la fin du dîner il reçoit sa correspondance. Une lettre de son père enferme une coupure de journal que je néglige, dit-il dans son carnet. Je lis la courte lettre. Papa me dit qu'il vient de faire le nécessaire à la mairie pour demander une permission pour moi, qu'ils ont beaucoup de visites et que cela le fatigue. Je ne comprends pas. Je lis la découpure. J'ai compris du premier coup. Edouard est mort à Aix-les-Bains ! Pauvre Louise ! Quelle douleur, quels cris ! Je me la représente recevant la dépêche, partant pour Aix-les-Bains. Arrivée, elle trouve le cadavre d'Edouard ; quelle scène ! J'ai récité les vêpres des morts et le 1er nocturne. Demain je pourrai dire la messe ; je la dirai pour Edouard. Pauvre Louise ! Pauvre Marie-Louise !

Edouard Meynier versé au 255e d'infanterie, parti pour le front le 19 août 1914, prit part à de nombreuses batailles notamment à la Marne et aux Eparges, et fut longtemps agent de liaison, comme devait finir le Père Dalverny. Il prit part aux combats de Verdun, à la fameuse cote 304. Blessé à la jambe d'un éclat d'obus, il fut évacué à Aix-les-Bains. Sa blessure qui paraissait légère, quoique le faisant assez souffrir, fut opérée au bout de 25 jours, et il mourut au bout de quatre jours après l'opération. « Je fus appelée par dépêche, et partis avec mon père tout de suite, écrit sa courageuse veuve ; mais le voyage étant très long, nous arrivions à l'hôpital trois heures trop tard. Jugez de ma douleur... Les lettres que mon pauvre frère m'écrivit vous en diront bien long. Nous eûmes pourtant la consolation de ramener mon pauvre mari et de l'inhumer dans notre cimetière où il repose, et où nous allons souvent prier avec ma petite Marie-Louise. »

Le P. Dalverny avait aimé le mari de sa sœur comme un frère, et son affection s'étendait à ses nouveaux parents : « Je me trouve bien à l'aise dans la famille agrandie », écrivait-il à Edouard. Et lorsqu'il fut évacué en convalescence à la Ciotat : « J'hésite à vous écrire, lui dit-il avec sa délicatesse ordinaire. C'est qu'en effet j'ai quelque peu honte de vous annoncer que je me repose dans le midi, sur le bord de la mer à la Ciotat, tandis que vous continuez votre dure vie de sòldat... Je ne tiens pas à rester trop longtemps; je ne veux pas qu'on me traite d'embusqué. Et puis je n'ai pas vu la guerre de près. Je suis persuadé que je me porterais bien mieux sur le front et en plein air que dans un hôpital. Le service de brancardier est ou très dur ou très dangereux, mais je préfère cette vie à celle d'un hôpital. Que la volonté de Dieu soit faite! Je connais quelqu'un qui aurait bien mérité un peu de repos : c'est vous. J'irai à Molières après ma convalescence, mais vous n'y serez pas. Que de gloire quand vous y reviendrez! Je savais que vous aviez attaqué le 6 avril. A Verdun je rencontrai un blessé de la 19e compagnie qui me renseigna. Plusieurs de vos camarades que j'interrogeai ne purent me renseigner suffisamment. Ils me dirent que vous aviez accompagné le commandant, et aviez avec lui pénétré dans une tranchée boche. Je restai inquiet pendant quelques jours, jusqu'à ce que j'appris de mon père que vous étiez sain et sauf, et que vous aviez ramené huit prisonniers dont un officier. Je suis très fier de cela, et Louise doit être bien orgueilleuse de vous ».

Suivant sa coutume, élevant les autres à sa hauteur surnaturelle, il écrivait dans une autre lettre : « Vous me trouverez peut-être un peu sermoneur, mais je crois qu'on ne saurait trop envisager le côté divin dans cette guerre. »

C'est par là surtout qu'il essaya de consoler sa sœur

après la terrible épreuve. « Avant même d'entreprendre cette lettre où je voudrais mettre tout mon cœur de frère aîné et de prêtre pour apporter au tien brisé le baume de la consolation chrétienne, j'ai commencé par réciter mon chapelet et l'office des morts pour le repos de l'âme de celui que je chérissais comme un frère depuis que tu l'aimais. Pardonne-moi si les lettres nombreuses que je lui ai écrites depuis quinze jours te paraissent de cruelles ironies. Que vais-je te dire ? Je n'espère pas te consoler, ta douleur est trop grande. J'ai prié l'âme d'Edouard de m'inspirer du nouveau monde qu'il habite, et de te dire par ma lettre les paroles de tendre consolation qu'il te murmure sans doute tout bas : « Pleure ! mais ne te désole pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance ! » te dirait-il. C'est ce que je te dis en son nom. Tu as la foi, ma bien-aimée sœur ! oh ! que tu es heureuse si vraiment tu as la foi ! Sans doute, dans ta douleur folle, ton cri de plainte et de murmure sortira peut-être de tes lèvres, mais si tu voyais les choses, comme les voient ceux dont les yeux ne sont ouverts que vers l'éternité, comme les voit Edouard, tu dirais comme Job : « Le Seigneur me l'avait donné, le Seigneur me l'a ôté... mais cependant que son saint nom soit béni ! » Dieu te l'a enlevé, pourquoi? Pourquoi ton bonheur de quelques mois à peine a-t-il été brisé ? Dieu a ses desseins. Songe donc, Edouard a eu une fin glorieuse. Il est tombé pour la défense du sol français, il est un des martyrs qui par leur souffrance et leur trépas rachètent notre patrie. Et toi tu l'aides à porter cette croix qu'il a laissé retomber de tout son poids sur tes épaules. Tu as le droit d'être fière de lui. Pourquoi Dieu te l'a-t-il enlevé? Je ne sais pas. Mais ce que je sais c'est que du jour où sainte Élisabeth perdit son mari, où sainte Chantal devint veuve, elles s'élevèrent

vers la sainteté. Qui sait les grâces que par ce coup Dieu fera jaillir dans ton âme. Dieu te l'avait donné, Dieu te l'a enlevé. Dieu te le rendra, ou plutôt il te rendra à lui, il vous rendra l'un à l'autre. La mort n'est pas un anéantissement, elle n'est qu'une séparation, un sommeil prolongé, un retour dans notre vraie patrie, là-haut. Nous sommes faits pour le ciel. Edouard y est parti plutôt que nous ne pensions. Et qui sait si quelque maladie, quelque accident ne l'aurait pas emporté bientôt ! Il est parti le premier, tu iras le rejoindre dans le sein de Dieu où il t'attend. Il y a vingt ans, tu étais petite enfant... t'en souviens-tu?... Comme ce temps a passé vite! Encore une fois, deux fois autant et tu seras réunie à ton cher Edouard. C'est Dieu qui l'a dit : au ciel plus de séparation, plus de guerre, plus de danger, rien que le bonheur pour toujours. En attendant il te reste un supplice à subir, celui de lui survivre. Mais le présent et l'avenir, s'ils sont tristes, ne le sont pas pour toi autant que pour d'autres pauvres épouses à qui leur deuil est rendu plus dur par la pauvreté et la solitude, et à qui il ne reste rien ni personne sur la terre. A toi, il te reste un grand trésor : l'ange que Dieu vous a donné et qui te rappelle sans cesse celui qui t'a quittée. Pauvre enfant qui ne se doute pas de son deuil, qui souriait aux personnes qui t'ont apporté leur sympathie ! Pauvre enfant qui ne se souviendra pas d'avoir vu son père ! Tu aimeras Marie-Louise pour deux. Que dis-je ? Dans son agonie, quand il s'est vu perdu, sans espoir de vous revoir, il a dû pousser pour toi et pour sa fille un de ces cris suppliants auxquels Dieu ne résiste pas. Du haut du ciel il vous protègera. Il sera l'ange gardien de sa chère Marie-Louise... ».

Ces premiers épanchements ne suffisent pas à l'affection du frère aîné. Le trop plein de sa tendresse compa-

tissante et de son chagrin continue de déborder tous les jours dans de longues lettres et son cœur souffre de l'impuissauce des paroles. Dès la première réponse qu'il reçoit il reconnaît tout de suite l'écriture de l'enveloppe. Il sort de sa tente « pour ne pas pleurer devant les autres ». Il eut une fierté chrétienne et patriotique à entendre les douloureux mais nobles accents de sa sœur. « Je dévorai le récit de ton malheur. Quand j'arrivai à l'endroit où tu racontes ton arrivée à Aix, et ton entrée dans la chambre mortuaire je reconnus que j'avais bien fait de quitter ma tente pour ne pas pleurer en public. Pauvre chère Louise, comme je te plains dans ton malheur ! »

La grande peine de la courageuse veuve était d'être arrivée trois heures trop tard au chevet de son mari, et la pensée que s'il avait communié quelques jours auparavant, il n'avait pourtant pas reçu les derniers sacrements de l'Église. Il semblait dormir, et elle lui avait crié au milieu de ses larmes : « Mais réveille-toi, Édouard ! »

Aimé lui rappelle les dires de la science sur la mort apparente et la mort réelle, et qu'en ayant toute l'apparence de la mort on peut survivre de plusieurs heures, et qu'il est possible que son mari l'ait entendue : « C'est pour ce motif, ajoute-t-il, qu'il ne faut jamais désespérer même de celui qui meurt dans l'impiété. L'impie résiste à la grâce jusqu'au dernier soupir. Mais dans l'état de mort apparente que se passe-t-il en lui? A mesure qu'il sent que sa vie s'en va et qu'il tombe parcelle par parcelle dans la mort, ce qu'il éprouve, cet isolement, cet éloignement du monde ne lui donnent-ils pas à réfléchir? Il parait avoir perdu sa connaissance, mais il se peut qu'il comprenne. Que se passe-t-il en lui ? Il se peut que se voyant seul, en détresse, comme l'enfant prodigue il se repente. Si en ce moment l'absolution ou l'extrême-onction lui

sont données, le voilà en état de grâce. S'il n'y a personne pour lui donner ces sacrements, il peut faire un acte de contrition parfaite, ce qui n'est pas difficile en temps ordinaire, à plus forte raison à ce moment suprême où les créatures ne l'attirent plus, où la grâce lui livre un dernier assaut, et où son salut éternel est en jeu; cet acte de contrition parfaite efface tous ses péchés, le catéchisme le dit. Ce n'est pas moi qui invente cela pour te consoler, c'est l'enseignement de l'Église. » Il avait cité là-dessus une décision du Saint-Office permettant de donner l'absolution dans des cas, où autrefois cela n'eût pas été permis.

Il ajoute : « Si l'on ne doit pas désespérer du salut d'un impie, à plus forte raison faut-il bien espérer d'Édouard qui avait communié quelques jours auparavant, qui murmura quelques prières, au dire de l'aumônier. N'as-tu pas prié? N'avons-nous pas prié? »

« Sans doute, tu retrouveras Edouard dans le temple du ciel mais, dès ici-bas, tu peux le retrouver dans le cœur de Jésus. Quand tu communies, tu reçois le Dieu qu'Edouard voit, ou qu'il est sur le point de voir. Saint Elzéar disait à Sainte Delphine, deux saints époux qui étaient séparés : « Si vous voulez me trouver, cherchez-moi dans le cœur de Jésus; c'est là que j'habite ». Tu peux parler à Edouard; il t'entend, son âme habite peut-être à la maison, elle est comme cachée derrière un voile, elle te voit, te sourit, t'encourage, te demande une prière, t'exhorte à la résignation, à la patience, elle te suit dans le va et vient de tes occupations de ménage. En tous cas elle est près de Dieu qui la garde; or, ce que Dieu garde est bien gardé. Nous avons tout lieu d'espérer qu'Edouard a rendu son âme dans l'amitié de Dieu. Qu'il soit au ciel ou au purgatoire, il est l'ami de Dieu, il est assuré d'être sauvé. Or, c'est là la plus grande joie après celle de voir

Dieu. Réjouis-toi de son bonheur. De même que tu te réjouirais si, loin de toi, il était décoré, comblé d'honneurs, heureux enfin, de même réjouis-toi qu'il soit heureux là-haut, qu'il soit à l'abri, et tout au moins aux portes du bonheur. »

Il la console par la comparaison de misères plus grandes. La compassion pour autrui adoucit nos chagrins. « Ma bien chère sœur, dans ton malheur il te reste encore la consolation de te dire qu'Edouard n'a pas été défiguré ni réduit en morceaux. Tu n'est pas comme ces pauvres épouses qui ne pourront jamais s'agenouiller sur la tombe du bien-aimé. » Il lui citait quelques-uns des tristes spectacles qu'il avait parfois sous les yeux. Il lui parlait des morts qui allaient au cimetière accompagnés d'un prêtre et suivis... d'autres morts. »

Le pieux et tendre consolateur faisait ses méditations en union avec le sacrifice de sa sœur. Il lui envoyait les fortes et douces réflexions, la mettant, en définitive, au pied de la croix, auprès de Notre-Dame des Douleurs.

Touchant dialogue dont nous avons voulu redire quelques échos, à la fois pour consoler d'autres âmes, continuer de la sorte l'apostolat que ce vrai cœur de prêtre eût accompli, et aussi pour montrer les sentiments intimes, le dévouement surnaturel et suave qu'il allait mettre au service de ses chers blessés : « Je les soigne de mon mieux, dira-t-il, comme j'aurais voulu soigner mon pauvre Edouard, et pour que Dieu soulage son âme. »

C'est aussi bien du trop plein de cette source de tendre compassion, ouverte dans son âme par son deuil fraternel, que jailliront ses sentiments pour ses blessés. « Je me dis que si des hommes qui ont le cœur si mauvais, comme dit l'Evangile, ne peuvent résister à l'émotion que nous causent de si grandes souffrances, Dieu qui est « le bon

Dieu » doit bien plus prendre en pitié ces pauvres malheureux et les soulager ou les dédommager d'une manière que nous ignorons. Il me semble que Dieu doit se montrer sévère extérieurement « pour l'expiation du péché. » Tandis que le traitement qu'il inflige nous effraie et nous retient, en dessous, quelques instants avant la mort, la miséricorde divine doit envelopper le mourant de son pardon. » Et il s'écrie une autre fois : « Non, on ne me fera jamais croire que Dieu ne nous aime pas. Je fais des piqûres, je fais momentanément souffrir pour soulager. Dieu agit de même. S'il afflige le corps, c'est pour le bien de l'âme. »

N'a-t-il point permis d'ailleurs les tourments les plus douloureux, et jusqu'à la sueur du sang, jusqu'à la meurtrissure des clous et de la couronne d'épines, jusqu'à la déchirure de la chair mise à nu comme un agneau écorché vif, jusqu'au sang répandu goutte à goutte sur la croix ; n'a-t-il pas permis tout cela, et le reste, pour son fils bien-aimé? Et n'a-t-il point permis les larmes et l'angoisse de la Mère Immaculée de son Fils? Et n'est-ce pas déjà une miséricorde que la purification et la consécration de la souffrance, et le mérite du sacrifice pour l'éternité glorieuse?

Ce sont les pensées dont, un an plus tard, il consolait l'une de ses cousines Mme veuve Guiraud. Elle avait perdu deux de ses fils, Louis, prisonnier en Allemagne, et Pierre, cité plusieurs fois à l'ordre du jour, et tué en 1917. « Que puis-je dire pour alléger votre grande affliction? Ce matin j'ai célébré la sainte messse pour l'âme de Louis et de Pierre, et pour leur mère. Avant de commencer cette lettre, j'ai récité à genoux quelques *Je vous salue, Marie!* pour prier celle qui se fait appeler *la consolatrice des affligés* d'adoucir l'amertume de votre douleur. Elle

connaît la souffrance, celle qui était la plus aimante des mères, et qui vit frapper et crucifier sous ses yeux son Fils unique et son Dieu. Comme Louis et Pierre, Jésus-Christ fut une victime, il fut blessé, il fut pendu à une croix, il perdit son sang goutte à goutte, il souffrit horriblement, il agonisa, il mourut. Sa mère comprend votre douleur de mère. Elle pourrait vous ôter le sentiment de votre souffrance. Mais quelle est la mère qui accepterait d'être insensible à la mort de ses fils? La Consolatrice des affligés préfère vous aider à accepter chrétiennement cette dure épreuve. »

Il aide lui-même sa cousine en appelant les visions de la foi. « Nos morts dont les yeux sont déjà ouverts à de plus grandes clartés et qui voient les choses autrement et mieux que nous, proclament qu'en toutes choses, même en permettant leur mort, Dieu fut juste et miséricordieux... Si nous pouvions les entendre, ils nous diraient : « Mère, ne nous plains pas !... Si j'eusse vécu encore, peut-être me serais-je éloigné de Dieu. Mère, frères et amis, au lieu de répandre des larmes stériles et de vous abîmer dans une tristesse vaine priez pour moi, priez Dieu d'abréger les tourments de mon purgatoire et de m'ouvrir la porte du ciel. Là, je vous attendrai, je prierai pour vous, je veillerai sur vous, jusqu'à ce que vous veniez m'y retrouver et que nous soyons de nouveau réunis pour toujours dans le bonheur éternel. »

Et il faisait appel à l'espérance du secours de Dieu pour ces pauvres enfants, et à l'acte suprême de leur cœur qui « a dû effacer les fautes inhérentes à la fragilité humaine. J'aurais voulu, ajoute-t-il, soigner Pierre à ses derniers moments. J'aurais représenté auprès de lui sa pauvre mère, je lui aurais parlé de son père et de ses frères qui l'attendaient là-haut ; j'aurai pu vous rapporter ses der-

nières paroles et l'embrasser pour vous. » C'est, en effet, le ministère qu'il exerça auprès de ses blessés.

Il en était loin au moment où il écrivait ces lignes, et se trouvait à son tour sur le champ de bataille : « Moi-même je puis être tué d'ici peu. Si cela arrive, vous répèterez à mes parents les pauvres paroles par lesquelles j'ai essayé de vous témoigner ma compassion, et vous prierez pour nous comme je prie pour Louis, pour Pierre et pour vous. »

Dans son hôpital même de la Somme, à 25 kilomètres d'Amiens, s'il eut en 1916 la satisfaction d'être en partie témoin de l'offensive franco-britannique, il ne laissa pas d'y risquer les dangers qu'on verra et d'y recevoir les coups de l'artillerie ou de l'aviation ennemies. Suivant le mot de son père, il était « bien placé pour voir... et avoir. »

CHAPITRE V

DANS LA SOMME

1916-1917

Camon. — Rencontre de Mgr Ruch. — Cerisy-Gailly. — » J'ai assisté à l'offensive. » — La plus belle période de sa vie d'infirmier. — Le travail de chaque jour. — « Qu'on ne décourage pas les blessés ! » — « Le jour, cela va bien, mais la nuit... » — « N'est-ce pas prier que de considérer le blessé comme Jésus-Christ ? » — « On ne travaille pas pour cinq sous par jour ». — Les blessés ennemis. — « On la connaît ta sociale ! » — Le vieux sanglier.

En arrivant dans la Somme sa première station fut à Camon, aux environs d'Amiens. Une lettre l'indique avec la discrétion qu'impose la censure militaire : « J'ai entendu dire que le neveu de François Blisson (son oncle) était à deux kilomètres d'Amiens: Rassurez ses pauvres parents sur son compte. Il y a quelques jours, j'ai vu Mgr Ruch, le grand aumônier militaire. Il m'a trouvé un peu maladif. Je l'ai rassuré. Ce même soir, l'abbé Finet (lui-même) joua de l'harmonium à la bénédiction. Mgr Ruch parla dix minutes et invoqua N. D. d'Albert. Le surlendemain enfin l'abbé Finet (il n'y a d'honneurs que pour lui) chantait les vêpres dans un patelin dit Camon. » Il y porta le Saint-Sacrement à la procession. « J'étais heureux de porter Jésus et de le tenir si près de moi. Coutume touchante : Aux reposoirs, on donne au prêtre pour les faire toucher

au pied de l'ostensoir des fleurs que l'on garde ensuite précieusement.

C'était le 2 juillet 1916 : « Il se passe, écrit-il, des choses si formidables à trente kilomètres qu'il me semble que j'ai droit à la gloire et aux éloges des héros. Vous avez dû lire les communiqués. Les Anglais commencent du bon travail. Hier soir, canonnade intense, paraît-il. Je dormais. Ce soir de six heures à neuf (heure où j'écris) il doit se passer quelque chose de pas ordinaire. Pour être éloignés, les coups de canon s'entendent très bien et fort. Les aéros passent et ronflent... » On pense bien que notre voyageur toujours avide de connaître ne manque pas de visiter la cathédrale d'Amiens et les environs dès les premiers jours. Le 4 juillet départ. « Nous partons en auto et nous arrivons à Cerisy. On monte les tentes. Puis orage, pluie diluvienne. Abri sous une bache. Le canon tonne. Parfois on a peine à distinguer le tonnerre d'avec le canon. Puis la canonnade augmente, fait rage au sud et à l'est (front français). En ce moment, 20 h. 30, c'est au front anglais que cela tonne fort et sans discontinuer. » Il n'y tint pas. « Hier soir, écrit-il le 5 juillet, j'ai assisté à l'offensive. J'étais monté sur le coteau d'où je vis parfaitement les fusées et les départs des obus. C'était un vrai feu d'artifice. J'ai causé avec deux artilleurs. Revenu à ma tente, je me couche, et couché je voyais la lueur de la canonnade. C'était impressionnant. J'ai bien dormi. Que de morts il doit y avoir! que d'âmes entrent dans leur éternité ! » Ce sont les notes du carnet. Il dit à ses parents : « Hier soir et cette nuit j'ai assisté à un spectacle terrifiant. Ce que j'ai vu de fusées éclairantes et de flammes du départ des obus ! On aurait dit des éclairs à l'horizon, ou, si vous voulez, un vrai feu d'artifice. Un coup n'attendait pas l'autre. Un vrai roulement de tambour. Couché sous

ma tente je suis resté jusqu'à onze heures du soir à contempler cette scène. Hélas ! que de victimes ! J'y pensais à chaque coup. Il écrivait encore : « Tous les soirs nous entendons l'horrible concert hurlant de milliers de canons. Un soir, ce fut si violent que beaucoup se levèrent pour voir ce spectacle magnifiquement effrayant. On dit que c'est encore plus violent qu'à Verdun. Cela va donc de plus en plus fort. C'est là qu'aboutit le progrès si vanté : se tuer par milliers ! »

Et plus tard encore à sa sœur : « Tu as vu des éclairs luire au loin ; figure toi qu'à tout instant et sur près de la moitié du tour de l'horizon luisent des éclairs de chaleur, tantôt plus vagues, tantôt très vifs. Des flammes sortent de la bouche des canons, et illuminent le ciel. Les fusées de toutes couleurs s'élèvent comme les jours de 14 juillet ; les fusées éclairantes restent deux ou trois minutes dans l'air. On dirait des étoiles. Quant au bruit il est indescriptible. L'autre nuit on aurait dit une mitrailleuse de coups de canon, ou bien les petites explosions d'un moteur d'automobiles. Tantôt le son est lointain comme le tonnerre, tantôt fort et violent comme un gros coup de mine. Pense donc, il faut 80 kilos de poudre pour envoyer un obus de 274 mm. Les pièces ne sont qu'à 5 kilomètres de nous. Pense si on les entend. C'est majestueux et terrible, ce bruit infernal du canon. Quand les trois artilleries française, anglaise, boche tonnent, on croirait que la fin du monde est proche. »

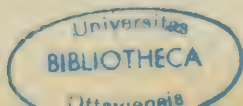
Puis ce sont les prisonniers boches qui arrivent « hâves, jeunes. On leur faisait vider leurs poches. Une mitrailleuse était braquée sur eux ». Mais ce sont aussi nos blessés. En voici un « affreusement défiguré. Un bandage lui couvrait la tête jusqu'au nez. Il n'avait plus de nez. Les lèvres étaient fendues verticalement. Un morceau de

lèvre tenait par un seul point. Quelque chose de mâché, d'écrasé était à la place de la bouche. Était-ce la langue? Pourtant quand il demandait à boire on le comprenait. Il cria à plusieurs reprises : « A boire!... de l'eau!... Par pitié!... Je me sens mal!... Oh! que je souffre!... » On lui fit l'injection antitétanique. On lui versa quelques gouttes d'eau dans la bouche. Quels criminels, ceux qui ont déchaîné cette guerre! Le soir, j'ai vu à la morgue cinq cadavres recouverts d'un linceul... »

Ce ne sont pas ses lettres mais ses notes intimes qui relèvent ces détails. L'ensemble du tableau fait assez connaître le cadre et le milieu où il va exercer son ministère de charité corporelle et spirituelle durant près d'un an : la plus belle période de sa carrière d'infirmier.

Le vaste hôpital, installé à une gare d'évacuation près de Cérisy-Gailly, sur les bords de la Somme, à peu près à mi-chemin entre Péronne et Amiens, comprenait un personnel infirmier de plus de 500 personnes. Il y entrait tous les jours au moins 300 blessés ou malades. Quand on s'arrête à ce chiffre « on dit aux bureaux qu'il n'est entré presque personne. Aujourd'hui il en est entré 1100. Certains jours on se paie le luxe d'en recevoir 1800. Vous comprenez qu'on ne peut garder tout ce monde-là. Par trains, par péniche, par autos, il en part tous les jours à peu près autant. C'est vraiment un hôpital d'évacuation. Il part tous les jours un, deux, trois trains chargés de blessés. Hier le train sanitaire de l'ambulance américaine offerte à la France est arrivé et reparti plein de blessés. J'ai vu pas mal d'autos ou de voitures de chemin de fer offertes par Monsieur ou Madame X... ou Y... Ce sont des noms américains ou polonais. Voilà de jolis cadeaux qui ont dû coûter quelque chose aux donateurs ».

Il décrit d'un trait de plume le spectacle ordinaire de



la vie d'hôpital. « Dans les salles, les blessés lisent, dorment, gémissent, agonisent, meurent; à la salle d'opérations, les médecins, les mains gantées charcutent ; des infirmiers endorment au chloroforme ou à l'éther ceux qu'on va opérer. Pour quelques-uns, c'est dur, ils insultent tout le monde; d'autres chantent en s'endormant. Les ambulances automobiles apportent des blessés. On en emporte d'autres à la péniche. L'aumônier visite les évacués, donne l'extrême-onction à ceux qu'il voit gravement atteints. Le train arrive, se forme, part... »

Son rôle à lui consiste d'abord « à laver, débarbouiller les blessés qui ne peuvent se laver eux-mêmes; à leur servir à boire, à manger; à écrire leur correspondance, quand ils ne peuvent ou ne savent pas, à accompagner le major pour les pansements, car il panse presque toute la journée. Je lui passe la boîte à compresses, à coton, à bandelette, l'éther, l'alcool à 95°, le sérum, etc... Je le vois défaire les pansements, laver les plaies. Quelles plaies affreuses ! Quels cris poussent ces pauvres blessés ! Je les plains, mais je ne défaille pas à voir ces blessures ». On le charge même de faire des piqûres. Il relate son émotion la première fois. « L'aiguille était neuve, j'y allai d'un coup sec et rapide, elle entra comme dans du beurre au bras du patient qui ne s'aperçut de rien. Depuis je n'ai plus d'appréhensions, je plante mon aiguille comme dans une pelote sans faire mal ». Un jour, dans une nouvelle salle où tout manquait, le médecin-chef le charge pour 24 heures des fonctions de caporal infirmier major. « Jamais je n'aurais cru avoir le courage de commander à sept infirmiers dont l'un pas des plus commodes, et pas ami des curés. Mais j'ai commandé sans difficulté comme si jamais je n'avais fait que cela, et de plus, nous sommes bien, ce mangeur de curés et moi...

En discutant quelque peu; on se lance parfois des pavés formidables, on se tutoie, et on rit pas mal... »

« Je m'occupe aussi des âmes, ajoute-t-il encore. Depuis cinq jours que notre nouvelle salle est ouverte, il y a eu trois morts; je leur ai donné à tous l'extrême-onction, ainsi qu'à deux autres qui ne sont pas morts. On dit un petit mot à chacun, on cause politique ou guerre, on promet de dire une prière pour le blessé qui souffre, on essaie par tous les moyens de soulager le corps, on dit qu'on voudrait guérir le blessé, on ne cache pas que l'on est curé, on souhaite une bonne nuit, et à partir de ce moment. on reçoit à chaque visite un sourire de tel blessé. Le meilleur moyen de se faire agréer du malade, c'est de faire plus qu'on n'est obligé pour le soulager le plus possible. Celui-ci vous demandera fréquemment de changer de place sa pauvre jambe, de la tourner, de la tenir un peu élevée, de la tourner sur le côté, de lui aider à boire. à manger sa soupe... Tout cela. même les petits caprices des blessés, accompli avec un sourire ou un mot aimable, sans répugnance, fait qu'avant 24 heures on est déjà de vieux amis, qui ne se séparent pas sans peine.

« Le jour, cela va bien; mais la nuit, quand on a marché tout le jour, et que les blessés agacés par la fièvre, la chaleur, leur plaie infectée, la soif, le désir d'être évacués, vous réclament ceci ou cela, on a de la peine à rester complaisant; mais comme il fait obscur dans la salle les petits mouvements d'impatience ne se voient pas. Tout à coup, un « sidi », ou marocain, ou « bicot » se met à crier comme un perdu, parce qu'il souffre. Inutile de le calmer, il parle arabe, il ne vous comprend pas. Il veut boire de l'eau, et pas de thé. A ses cris, les autres se réveillent, et alors, d'ici : « Infirmier, à boire! » de là : « Infirmier,

prenez ma jambe, relevez ma couverture, etc. » Puis ceci fini, on se lave les mains, on reprend son bréviaire, sa lettre ou sa lecture... Vous y êtes à peine qu'au fond de la salle on vous crie : « Infirmier, portez-moi à boire!... », etc. C'est ainsi que la nuit passée, je comptais pouvoir vous écrire. Ah! bien oui! Pas un instant depuis six heures du soir à deux heures du matin. C'est la première fois, depuis que j'ai été malade à Molières, que j'ai dû omettre de réciter mon bréviaire. Mais si vous saviez comme on est content quand c'est fini, parce qu'on sait qu'on a été utile! On n'a pas le temps de faire sa prière ordinaire, mais n'est-ce pas prier que de considérer le blessé comme Jésus-Christ en personne? C'est dans l'Évangile : « Ce que vous ferez au moindre des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait... — J'avais faim, soif, j'étais prisonnier, dit Jésus-Christ; vous m'avez donné à manger, à boire... Quand donc, Seigneur, vous ai-je donné à boire? dira le chrétien. — Quand tu as fait cela au moindre des miens ». Cela aide à soigner n'importe quel blessé avec affection. On sait qu'on ne travaille pas pour cinq sous par jour uniquement, et qu'une récompense est déposée là-haut, pour telle nuit de garde, tel soin donné. Alors la journée passe vite, très vite. Mes camarades se plaignent de cette vie. Il est vrai qu'elle est un peu ennuyeuse; les blessés raisonnables reconnaissent bien que tous les caractères ne peuvent pas s'y faire. Pour moi, je me plais ici, et quoique je ne fusse pas fâché de voir encore du pays, je trouve que je ne suis pas le plus à plaindre... Depuis quatre ou cinq jours, le canon s'est remis à tonner. Cette nuit j'étais de garde; ce fut formidable vers une heure et demie. J'avais bien de la peine à rester éveillé; mon bréviaire que je voulais dire, au moins en partie, me tombait des mains. Tout à coup j'ai été saisi par une frayeur causée

par un bruit formidable. J'ai senti l'ébranlement de la salle. Je sors, les infirmiers des salles voisines en font autant, on se demande ce qu'il y a. Bientôt à l'horizon ce fut une vraie gerbe de fusées courtes, comme dans les feux d'artifice. Cette gerbe dura bien quatre secondes. Puis, assez longtemps après, une série de détonations comme la première suivie d'une dernière plus forte qui fit trembler la salle. Pour nous c'était l'explosion de deux dépôts de munitions. Chez qui ? Quelques blessés qui ne dormaient pas, nous disaient : « Quelle musique ! »

Nous n'avons pas voulu interrompre ce tableau pris sur le vif et complet de sa journée ou plutôt de sa nuit d'ambulancier, son obscur et inlassable dévouement dans ses hautes pensées de foi et de zèle, avec les intermèdes sonores de la bataille. Dans une autre lettre à son jeune frère soldat, il dit encore délicieusement : « Je soigne mes blessés comme je te soignerais toi-même si tu venais à être blessé. Que ne ferais-je pas pour te soulager ! Je m'exerce à les soigner comme je soignerais Notre-Seigneur en personne s'il était malade. Il l'a dit : « Ce que vous faites au dernier des miens, c'est à moi que vous le faites ». Cela aide bien à supporter les petits caprices de certains blessés et à rendre à tous, les services peu intéressants que leur état réclame ».

Il avouait, une autre fois que les cris, les plaintes, les demandes finissaient par le « crisper de plus en plus ». Et encore : « Il me fait mal aux oreilles cet appel : *infirmier!* La nuit surtout. On est fatigué de la journée, on est énervé, et bien des fois je me retiens pour ne pas dire des injures aux blessés. Il en est de bien capricieux, de bien exigeants, qui vous demanderaient des choses impossibles. Alors il arrive qu'on réponde un petit mot dépourvu de charité. Après coup, on met cela sur le compte de l'éner-

vement et tout s'oublie ». On finissait par se comprendre et s'excuser mutuellement comme de vrais et bons frères. « Oui, va te coucher », lui disait un malade qui l'avait bien occupé, « tu l'as bien mérité! » Et lui écrivait : « Toute souffrance acceptée de la main de Dieu est une source de mérite, un titre de rente pour le ciel ».

Une question délicate et complexe ne se posait même pas devant l'esprit chevaleresque de notre soldat français, pour la générosité de son cœur, ses principes chrétiens, en face des blessés ennemis. Les premiers soins étaient pour les blessés français, comme il était juste, mais on était loin vis à vis des prisonniers, de certaines barbaries boches et affreuses qu'on a racontées et prouvées. Il écrit un jour : « Nous sommes allés à la salle des prisonniers boches blessés pour remplacer leurs lits en fer, confortables et à ressorts, par des lits militaires. Il manque des lits. Il est tout naturel qu'on donne les meilleurs aux Français. Il fallut changer vingt boches de lit, et cela sans se comprendre. Parmi eux il y avait un prisonnier atteint de pneumonie, air intelligent et instruit. Quand le major, qui parle un peu allemand, arrive pour la visite, le prisonnier lui dit en allemand (je compris en gros ce que le pauvre malheureux disait : « Herr Doctor, Monsieur le Docteur, j'ai mal aux poumons depuis ici jusque là. Passez-moi un peu de teinture d'iode. Un médecin allemand m'a dit qu'une pneumonie se résolvait en neuf jours; voilà huit jours que j'en souffre : c'est donc demain le neuvième, le jour de la crise... » Il fallait voir ses yeux interroger le major pour voir s'il y avait des chances de surmonter la crise... Le major ne comprenait pas très bien l'allemand et le malade ne parlait pas le français. Ne croyez-vous pas que ce soit terrible de se trouver, presque mourant, et prisonnier, sans même pouvoir se faire comprendre, réduit

à mendier un quart de tisane?... Comme dit papa, ce sont des boches, mais ce ne sont plus des ennemis. Un malade, un blessé sont sacrés; ce sont des malheureux; on leur doit tous les soins; on les leur donne, il est vrai. J'aurais voulu parler l'allemand, parler à chacun, les consoler. Mes camarades et moi faisions des signes d'amitié, nous leur touchions la main, nous leur souriions pour leur faire comprendre qu'ils n'avaient rien à craindre de nous et que nous respections le malheur. Quelles blessures j'ai vues là!... A l'un il manquait le bras gauche, coupé au ras de l'épaule... de petits fragments de chair pendaient à moitié pourris... Et quelle odeur!... Le major pansa cela avec affabilité. On demande au blessé s'il souffrait? — « Oui ». Il endurait son mal très courageusement. Guillaume ferait bien de visiter fréquemment les hôpitaux, il verrait son ouvrage. Gigantesque bandit! — D'une façon générale, ici comme ailleurs, on plaint le pauvre soldat boche de 2e classe, qui n'aurait pas demandé mieux que de rester dans ses champs, son usine ou son commerce, qui laisse une famille... et qui souffre le plus de la guerre. — En écrivant ceci j'ai les larmes aux yeux. Je viens de me déranger exprès pour avoir des nouvelles des boches. Celui qui a une pneumonie va mieux; celui du bras coupé vit encore; un autre, l'œil crevé, qui avait perdu de la matière cérébrale, est mort. Ceci est bien triste pour les uns et pour les autres ».

Nous donnons tout ce témoignage tel quel. Il est daté du 28 juillet 1916. L'on ne peut certes mettre en doute ni la sincérité du Père, ni l'esprit évangélique et le caractère français de son humanité vis-à-vis des blessés ennemis, ni encore moins l'ardeur de ses sentiments patriotiques et l'esprit de sacrifice personnel qu'il poussera jusqu'à l'héroïsme sur le champ de bataille; mais le petit couplet

où il relève ce qu'on dit autour de lui au sujet « du pauvre soldat boche de 2e classe » n'a-t-il pas comme un relent d'une campagne sournoise déjà menée, et qui aboutira dix ou onze mois plus tard à ces mutineries dont il recueillera lui-même les échos. L'émotion trop naturelle de sa vive sensibilité en face des horreurs de la guerre qu'il a sous les yeux ne s'en fait-elle pas inconsciemment l'écho encore, un mois après, lorsqu'il s'écrie : « Quand donc la fin de la guerre ? Ceux qui veulent tenir jusqu'au bout, devraient bien s'engager eux-mêmes. Je ne comprends pas qu'on prêche la guerre à outrance, et qu'on se dévoue jusqu'à y envoyer... les autres. Un patriote qui veut tenir jusqu'au bout, et qui aide de sa personne à tenir, voilà un homme logique ».

« Echo, disons-nous, et assurément, de ses discussions entre infirmiers. Il ne dit pas qu'il ne faut pas tenir jusqu'au bout, et il tiendra bien, mais lorsque ses interlocuteurs l'acculaient en lui parlant de ceux qui poussent les autres et se garent eux-mêmes, et s'embusquent, sa droiture répondait que ceux-là manquent de logique, ou de courage, et des deux à la fois. Du reste doux et timide par sa nature, il prenait de l'aplomb et de la hardiesse, et il ne craignait pas de dire en pleine salle : « Qu'on pense là-dessus tout ce qu'on voudra, mais qu'on ne décourage pas les blessés » ! Et il fermait ainsi la bouche à un antipatriote exubérant.

Le moral des blessés se soutenait. L'infirmier relève avec joie leurs réflexions quand le canon français tonne : « Ce qu'on leur envoie aux Boches » ! ou encore l'appréciation des vieux briscards quand on parle des hauts faits d'armes et de la magistrale offensive de nos alliés britanniques : « Quand même, encore ce n'est pas ça » ! Et voici, d'autre part, l'expression de ses indiscutables sentiments

dans le récit pittoresque d'une petite scène entre infirmiers.

Le président Poincaré, « oui, le grand patriote en personne », écrit le Père Dalverny, venait de visiter l'hôpital en compagnie du général Joffre. « Autour de moi quelques-uns trouvent qu'il y en a assez. Ils en veulent à Poincaré, à Maurice Barrès, aux aristos de vouloir tenir jusqu'au bout. Il y a cinq jours, j'ai eu une petite discussion amicale avec deux socialistes du Limousin. Ils trouvent que le Pape a bien parlé ; ils l'approuvent en plein de vouloir la paix ; ils trouvent que le Pape n'avait pas à se prononcer en faveur de la France ni de l'Allemagne, mais qu'étant le père de tous, il devait se tenir au-dessus de tous les partis. Mais ce sont ses disciples qui sont à blâmer de vouloir tenir jusqu'au bout, de faire sacrifier tant de victimes. Le plus joli, continue la lettre, c'est la réponse que l'un des deux s'est attirée de la part d'un autre socio : « Mais, dis-donc, toi qui dis qu'il faut à tout prix faire cesser la guerre, que les soldats devraient s'entendre pour refuser de marcher, te souviens-tu, l'an passé, quand on demanda des métallurgistes, tu as été le premier à te faire inscrire. Si on t'avait pris dans une fabrique d'obus, tu aurais fabriqué des obus ; alors ce serait été toi qui aurait fait durer la guerre. Mon vieux... tu en as du culot. Alors ça t'aurait rien fait de la faire durer ; tu n'aurais pas fait attention que tes marmites tomberaient sur la tête des frères ; pourvu que tu aies touché tes huit francs par jour, tu n'aurais pas demandé mieux que la guerre dure. Ah ! vieux fumier, va, on la connait, ta sociale... » Nous avons bien ri de cette sortie du vieux sanglier. En voilà un bon coup de groin » !

Et le narrateur tirait la philosophie de l'incident : « Je trouve que mes camarades ont tort de se plaindre, alors

que tant d'autres sont tant à plaindre. Tous les matins quand je passe devant la morgue, j'y vois des cadavres étendus. »

CHAPITRE VI

DANS LA SOMME (SUITE)

« Faire partie du 20e corps est une gloire ». — Le « chasseur d'âmes ». — La Providence et les blessés. — Les taubes. — Bombardement systématique de l'hôpital. — Deux prêtres tués et un frère missionnaire des Ecoles chrétiennes. — Bonne humeur. — « A côté d'un gendarme qui s'abritait derrière son fusil! » — « Donne ton argent à cet infirmier, il est sérieux »! — L'infirmier et ses chefs! — « C'est très sérieux »! — « Penses-tu »! — Le Saint-Antoine de Padoue des blessés. — Explosion du dépôt de Cérisy. — « L'agneau de Sainte Colette ». — « La Science et l'hypothèse ».

Son dévouement venait, nous l'avons vu, de son amour surnaturel des âmes et de sa charité. Il l'expliquait à l'une de ses cousines le 8 août 1916. Son ambulance venait d'être détachée du 20e corps. « Mes camarades sont mécontents. Ils ont raison. Faire partie du 20e corps est une gloire. De plus il va au repos. Peut-être ensuite ira-t-il en Champagne ou en Alsace, ce qui ne m'aurait pas déplu. Tandis qu'il nous faut rester ici, faisant un travail quelquefois très dur et considérés par les blessés comme des embusqués. Pour une tuile, elle est réussie ». Mais il ajoute dans son esprit de foi : « Pour moi qui suis dans une salle assez calme, et qui m'exerce à me conformer en tout à la volonté de Dieu, je me résigne et je m'en félicite même, pour le bien des blessés de ma salle qui auront du moins quelqu'un pour les absoudre. Celui qui guette les âmes, et qui pourrait s'appeler, comme dit Saint Gaëtan,

le « chasseur d'âmes », est heureux de pouvoir saisir quelque âme de moribond et de la purifier avec le sang rédempteur ».

Il ne manquait pas de voir l'action de la Providence dans de menus détails qui favorisaient son zèle : « Il y a quelques jours j'étais sans travail. L'officier me fait demander et m'envoie dans une salle aider à l'inventaire des assiettes, fourchettes, verres, etc., etc. En traversant la salle, je vois deux français blessés à la poitrine, en train de râler. Le sang sortait de la blessure à chaque respiration. Je vais chercher ma boîte pour l'extrême-onction ; je l'ouvre dans la poche de ma tunique. Mais comment faire pour les administrer, moi qui ne suis pas de cette salle, et qui n'ai pas le droit d'être ici plus qu'un laïque. Je m'offre à donner à boire à ceux qui demandent. Je sers les deux moribonds, et en même temps je leur fais une onction sur le front... »

Une autre fois, on porte un blessé à la salle d'opération. « Comme il a mauvaise mine, au dire du major, je l'accompagne. La jambe est en mauvais état, d'un rouge violet au-dessous du genoux. Les majors sont inquiets. Le blessé sue et ferme les yeux. Je profite de ce que tous regardent sa jambe pour faire sur son front le signe de l'Extrême-Onction. Mais comment le confesser ? O Providence ! Un brancardier était assis dans le vestibule. Une grande échelle double appuyée au mur glisse, lui tombe sur la tête. Il roule à terre, tout le monde se précipite. Je reste seul avec mon blessé, il porte une médaille et me dit qu'il est pratiquant. Je lui propose une neuvaine, le confesse en 15 secondes, l'excite au repentir. Le personnel voit que le brancardier, victime de l'accident, n'est atteint que légèrement et revient lui faire un pansement. J'absous mon blessé ».

Aussi lorsque le major, qui l'appréciait, lui demande un soir : « Vous confessez vos malades dans votre salle »? l'infirmier peut répondre : « Je confesse ceux qui veulent, n'importe où, même dans votre salle d'opération. »

Certes il n'était pas toujours réduit aux méthodes expéditives et nous allons en voir de bien touchants exemples. Voici encore comme la Providence le mena dans cette salle 9 où il allait avoir ses plus douces consolations de prêtre dans son douloureux ministère. « Hier on m'avait remis dans mon ancienne salle. Ce matin l'officier me désigne pour une autre. D'où malentendu entre mon caporal qui ne veut pas me laisser partir, et le major voisin qui me réclame. Tout s'explique. On a eu tort de me changer de salle, c'est une erreur, mais ce qui est fait est fait. Je dois aller à la nouvelle salle. Or il n'y avait pas de prêtres dans celle-ci, et nous étions trois dans l'autre ; qui sait si Dieu n'a pas permis exprès ces malentendus? Laissons Dieu diriger les événements ».

Une autre fois les taubes font une incursion dans les environs, et jettent l'émoi dans l'hôpital. Par curiosité Dalverny s'arrête ensuite un instant à causer de l'aventure avec des infirmiers voisins. « J'entends un râle. Je cherche, je trouve un blessé dans le coma. Je l'absous et l'administre. Il meurt ».

Taubes et zeppelins venaient de temps à autre. « Cette nuit, écrit-il un jour, c'est la nuit des taubes et des bombes. Vers 9 h. 1/2, ordre d'éteindre toutes les lumières... Des bruits de moteurs en l'air. Dix projecteurs fouillent le ciel. Des mitrailleuses crépitent en haut. On tire des coups de canon. On voit la lumière de l'éclatement des obus. Gare aux éclats! Puis tout se calme. On entend bien des moteurs de temps à autre. On se dit que ce sont des aéros français qui rentrent au parc. Un aéro

passe sur nos têtes. Bientôt un bruit formidable me secoue. C'est une bombe qui n'a pas dû tomber bien loin. Je me précipite sur le commutateur électrique. Voici l'obscurité. Un blessé souffre et réclame une injection de morphine. Un autre est près de la mort. Celui-ci veut sa potion, celui-là autre chose ; à droite on veut la lumière, à gauche l'obscurité. Ils crient contre les Boches, et ils ont raison. Quand tout redevient calme je sers mon monde. A chaque moteur que j'entends ronfler, j'ouvre prudemment la porte pour m'assurer si réellement il y a un taube... »

La même lettre ajoutait : « On dit qu'ils tirent sur les hôpitaux. Je réponds que je ne le crois pas. Ils tirent plutôt sur le dépôt de munitions de Cérisy ». L'un n'empêchait pas l'autre, et la nuit du 15 au 16 octobre, « à trois ou quatre reprises, notre hôpital, écrit-il, a été systématiquement bombardé par des avions allemands. Vingt-cinq bombes ont été lancées par des avions qui volaient à 200 mètres de hauteur. Deux furent meurtrières. Total : cinq infirmiers tués, dont deux prêtres et un frère missionnaire des Ecoles chrétiennes, et 25 blessés dont deux ont dû être amputés. J'aurais pu être du nombre des victimes. Dieu ne l'a pas voulu ». Une bombe était tombée à quatre mètres de lui.

L'événement n'abattit pas les courages. Quelqu'un disait : « Moi, quand on annoncera les taubes, j'irai à la salle d'opération. — Pourquoi ? — Pour être plus près à opérer ! » Un autre racontait « moi, je n'avais pas peur ; j'étais à côté d'un gendarme ! » Et un interlocuteur ajoutait : « Le gendarme s'abritait derrière le canon de son fusil ! » — « Il faut bien rire ! » concluait le Père Dalverny. Il s'amuse d'un infirmier pris de terreur qui pour se donner du courage disait à ses malades : « Ne bougez

pas ! » Penses-tu ! des blessés qu'il faut remuer dans leur lit ! »

Il écrit trois jours après le bombardement : « La nuit passée, j'ai eu une émotion. A une heure du matin j'allais me coucher lorsque j'entends un bruit de moteur. Encore un boche, me dis-je. Cela ne me fit plus le même effet qu'il y a quinze jours. Je l'entendis venir. Il circula sur nos têtes... Brrr... Je voulus cependant me montrer énergique. Je fis le tour de ma salle pour distribuer du thé, ou pour arranger les couvertures, comme si de rien n'était. Cela me donnait une contenance, mais l'idée qu'une bombe pouvait crever le toit de planches et éclater près de moi me donnait un petit frisson. Je mis le nez à la fenêtre. L'avion était déjà loin. Il laissa tomber deux fusées pour dire qu'il était français. Les projecteurs s'arrêtèrent de fouiller le ciel, tout rentra dans le calme ». Un autre jour un avion français « rentrant au Hamel a rasé notre hôpital. L'aviateur s'est penché et a fait signe. On l'a acclamé. Encouragé il a fait un virage très audacieux, il a fait le looping, volé la tête en bas ». Attention touchante de l'oiseau français pour ses frères blessés, et pour leur dire que tout de même on était un peu là.

Après dix jours notre infirmier écrit qu'au clairon d'alarme il reste couché. « Ou si je me lève, je ne sors pas de l'enceinte de l'hôpital. Si les Boches lancent des bombes, où tomberont-elles ? Bien sûr que si je le savais, j'irais me mettre loin de là, mais je n'en sais rien. Et puis un curé ne doit pas redouter la mort outre mesure. Mon caporal qui ne croit à rien, mais qui respecte les croyances des autres, me taquine gentiment. « Au moins Dalverny fait comme moi, il reste dans son lit... »

Un autre soir, sous la menace d'un zeppelin qu'on avait

annoncé, il décrit une alerte de la nuit d'avant. Il était de garde. « On ne tarde pas à entendre le canon d'alarme. Ce sont les taubes. Vite on éteint. » Et il analyse le vacarme. « Il y avait : 1° le bruit effrayant d'une violente canonnade ; 2° le bruit des canons qui tiraient contre les taubes ; 3° le bruit des bombes lancées sur Cerisy et Marcelcave ; 4° le bruit des moteurs !... Cela avait son charme. Il paraît qu'un taube a été abattu non loin d'ici. Enfin le jour vint et on fut délivré. Quel cauchemar tous les soirs de se dire qu'on aura la visite des oiseaux sinistres ! »

Ces alertes énervantes durèrent toute une période. « Ils n'ont plus bombardé l'hôpital, ils ne le bombarderont plus, mais depuis le 15 octobre on n'aime pas ce bruit ». Les nôtres d'ailleurs ripostaient : « Aujourd'hui vers midi 1/2, écrit-il le 10 novembre, nous avons vu de nos yeux s'écrouler de très haut un avion boche. Après un duel à la mitrailleuse, le boche touché à l'hélice, dit-on, est descendu vite, en feuille morte. On aurait dit un oiseau aux ailes brisées qui tournoie dans le vide. Les deux aviateurs ont été tués sur le coup. Il y a eu deux taubes, dit-on, abattus cette après-midi par le même aviateur français ». Par le communiqué on apprenait ensuite que ce héros était Guynemer lui-même.

Au milieu de ces incidents et de ces événements, le Père Dalverny continuait son ministère d'une âme égale. Il s'attirait avec la reconnaissance des malades, comme on verra, et la sympathie de ses camarades, l'estime de ses chefs. L'un des majors disait à un blessé : « Donne ton argent à cet infirmier ; il est sérieux. » Et un autre jour au médecin de la salle 9 : « Vous avez là un très bon infirmier ». Et encore : « Voilà un infirmier bien dévoué pour ses malades ». Ce major à trois galons, sorte de

bourru bienfaisant, était très vif et ne mâchait pas les mots, même militaires. « Il est bien dévoué », écrit l'infirmier de son côté, et il ajoute : « Ils sont tous très gentils, pas fiers. Un trois galons m'a touché la main deux fois dans ma salle. Ils sont familiers avec nous. Ils viennent voir leurs opérés ». Un autre jour il rend ce témoignage : « C'est très sérieux ! » Il y rencontrait du reste des sommités médicales ou chirurgicales célèbres, notamment le Dr Tuffier ou le Dr Proust, de Paris. « Opérations, ajoute-t-il, qui se paient 20.000 francs dans le civil ».

Les chefs subalternes lui témoignaient aussi leur satisfaction, et le sergent du groupe lui disait une fois : « Je vous ai signalé au médecin-chef pour le dévouement que vous avez montré aux blessés ». Ce « je vous ai signalé » est un de ces mots pleins de promesse ; mais le P. Dalverny n'ambitionnait pas les grades, et il restera simplement infirmier de visite. « Je ne pense pas devenir caporal infirmier, ajoute-t-il, je serais bien embarrassé. J'en ai fait fonction 24 heures ». Mais il voyait en tout cela, surtout une question d'apostolat sacerdotal. « Les blessés s'aperçoivent tout de même que les curés sont peut-être un peu plus dévoués pour soigner les malades. Il y a des infirmiers laïcs bien gentils aussi. D'autres moins. Les malades savent bien leur dire qu'ils doivent se considérer comme très heureux d'être hors du danger. Quand un blessé m'a donné un peu de peine, et que je l'ai forcé à remarquer que je suis vraiment serviable, je ne le laisse pas partir sans lui avoir fait comprendre que je suis prêtre ».

Loin du reste de « débiner » ses camarades, il les défendait au contraire, comme par exemple quand un blessé lui en montrait un qui passait : « Tu es bien gentil,

toi ; mais il est méchant, celui-là ! — Penses-tu ! » répliquait-il.

C'est dans ses lettres, et non dans son carnet que nous relevons ces détails. Il n'en faisait pas une question de gloriole personnelle, mais il en devait la légitime et modeste fierté à ses parents. Nous allons d'ailleurs retrouver sous sa plume, dans la simplicité et l'abandon de sa causerie, des récits à la fois intéressants et émouvants. Ce sont de belles pages de ce que nous pourrions appeler l'histoire intime de la guerre.

En se dévouant à soigner les blessés, il leur rendait d'autres menus services. C'était un peu le saint Antoine de Padoue des objets perdus. « J'ai consacré mon repos à rechercher les effets de mes blessés. Le service des dépôts n'est pas installé partout. Mes blessés sont d'abord placés dans une salle où ils passent une centaine par jour. On les a conduits de là à la salle d'opération. Ils arrivent chez nous endormis. Leurs effets personnels, argent, musettes, couteaux, etc... sont quelquefois portés par les brancardiers ou les infirmiers de la première salle, quelquefois ils restent dans l'ancienne salle. Laquelle ? Il y en a tant que le blessé n'en sait rien. Ils réclament leurs effets, avec raison. On répond : tout cela est au dépôt et vous sera rendu au moment du départ. Résultat : les blessés partent sans leurs effets. Je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire. J'ai trotté toute la soirée pour retrouver le porte-monnaie de celui-ci, le livret de celui-là, la musette de l'un, le portefeuille de l'autre. A chaque trouvaille je rentrais triomphant dans la salle. On me disait : « Il faut que ce soit vous pour les retrouver ! » C'était tantôt au dépôt du gestionnaire, tantôt dans une salle, sur un rebord, dans une capote ou une musette égarées. J'ai retrouvé un porte-monnaie de 10 francs, un autre de 20 à

30 francs. Ce travail n'est pas fatigant. Marcher à l'air, aller d'une salle à l'autre, cela donne de l'appétit. Je n'ai pas besoin de cela, il est vrai. Je mange bien, ai bonne mine, ne sens aucune fatigue. Je tiens le coup. Un blessé à qui j'ai retrouvé 65 francs, m'offrait 5 francs de pourboire. Je lui ai dit que je n'entendais pas qu'il me prenne pour un commissionnaire, que j'avais fait pour lui ce qu'il aurait fait pour moi. Et en disant cela, malgré moi j'avais les paupières humides. Un jour il retrouve un porte-feuille, mais dont la petite fortune, 12 francs, avait disparu. Il tâche de la remplacer, et au départ du malade lui remet un petit bout de journal, en lui disant : « Voilà un petit souvenir ! » Il a dû croire que c'était une médaille, écrit l'infirmier à son frère, quand il l'a ouvert il a dû y trouver un billet de cinq francs. Que veux-tu ? J'en ai largement assez pour moi. C'est un jeune homme, qui n'emploiera pas mal cet argent ; il est bon chrétien. Le soir de ces journées, je suis très content de mon coup. »

Il avait d'autres émotions. Nous avons raconté le bombardement de l'hôpital. Dix jours plus tôt, dans la nuit du 6 au 7 octobre 1916, c'était l'explosion du dépôt de munitions de Cerisy, provoquée par les bombes incendiaires d'un taube, « Je me suis couché vers trois heures du matin au bruit de l'infernale musique. Lassé par la veille, et les oreilles habituées à cet effrayant tapage qui durait depuis dix heures du soir, je m'endormis et ne fis qu'un somme jusqu'à six heures et demie. J'avais eu soin d'éloigner mon lit de la fenêtre afin qu'il fût protégé au moins par la cloison en planches au cas où un éclat d'obus arriverait jusqu'ici. Je me réveille ayant encore sommeil, j'avais l'idée de rester couché. J'étais là à hésiter à me lever quand il se produit un bruit formidable. Je fus vite sur pied. Toute la matinée l'explosion commencée la veille a continué.

Tantôt c'étaient des grenades qui éclataient, tantôt des balles, tantôt des obus de gros, de moyen ou de petit calibre; tantôt des caisses de cheddite, et alors c'était un coup effroyable; tantôt tous ces bruits à la fois. La pluie se mit à tomber. Puis une canonnade violente commença de tous les côtés : c'était un tintamarre à rendre sourd; c'était les bruits du tonnerre éloigné, et en même temps la foudre tombant près de vous. Je me disposais à aller dire la messe, quand je croise deux camarades qui n'ont pas réussi à la dire. L'un d'eux commençait à la dire quand l'explosion de sept heures se produisit; le calice fut renversé, la grande planche qui sert d'autel à cinq ou six à la fois, plia; ils s'arrêtèrent. Il n'était pas prudent d'exposer le précieux sang à être répandu. Je n'ai pas dit la messe. Toute la journée on n'a parlé que de l'explosion. Les blessés qui sortent des tranchées, disent qu'ils n'ont rien entendu d'aussi violent; le plus fort tir de barrage ne fait pas tant de bruit. La nuit surtout c'est impressionnant, le bruit se fait mieux entendre, et cette effrayante lueur rouge qui incendie les nuages comme la voûte d'un four de boulanger! et les montagnes de fumée qui s'élèvent! et les lueurs fulgurantes et le déplacement d'air! Un prêtre infirmier a trouvé des blessés qui s'étaient enfuis en chemise hors de l'hôpital; il fallut les forcer à se recoucher. Plusieurs infirmiers allèrent, comme moi, du haut de Sailly-Lorette voir le spectacle. L'un compare cela au feu de l'enfer agité par les démons. De fait l'enfer doit ressembler à ce feu. Je le comparais à une mer orageuse et de feu. C'est un spectacle effrayant comme jamais aucun de nous n'en a vu, un bruit comme aucun n'en a entendu. Un tringlot de mon ambulance eut l'imprudence d'aller ramasser des éclats tout près du lieu de l'explosion, protégé, disait-il, par un talus. Il entendait les éclats voler au-dessus de sa tête et

faucher les branches. Cet incendie n'est pas éteint. Toute la journée, il y a eu des explosions de temps en temps. Ce soir quand la nuit est venue, le ciel s'est de nouveau incendié. Pensez donc, il y a là une énorme quantité de baraques, des tas de planches, de bois, de charbon, d'essence peut-être, sans compter les obus de tous calibres, les grenades, les balles, les fusées et les feux de bengale. Tout cela brûle et brûlera encore longtemps, malgré la pluie presque continue qui a diminué peut-être la violence du feu, mais ne l'a pas éteint.... Il y a peu de tués, dit-on. Heureusement une petite colline nous sépare du dépôt. Vers deux heures de la nuit, les Boches jetèrent des bombes, sur le dépôt de Marcelcave, tout près de l'hôpital 13. Gare à l'hôpital ! Un train de permissionnaires, où se trouvait un infirmier de ma salle, resta trois quarts d'heure sous un pont, pendant que les bombes tombaient et que les obus de 75 tirés sur les boches pleuvaient. En ce moment, huit heures et demie du soir, tout est calme, il n'y a que quelques détonations de temps en temps, mais il reste encore un million de grenades, dit-on, des obus de 400 qui n'ont pas éclaté. Cela semble drôle de ne rien entendre après le tintamarre de cette nuit et de ce jour. »

Le pittoresque du silence et du calme maintenant frappe seul son esprit, et il ne songe pas aux explosions nouvelles et possibles qui seraient moins drôles. On le voit d'ici tout guilleret au milieu du danger. Il alla visiter le lieu du sinistre. « En route, j'ai rencontré la musique du ..... régiment qui jouait non loin du cimetière et du lieu de l'explosion. Quel spectacle ! Deux ou trois trains de munitions ont sauté. Il ne reste des wagons que l'ossature tordue et renversée. Que d'éclats !.... Obus éclatés et obus intacts, caisses d'obus de 75 renversées. Tout est pêle-mêle. J'ai trouvé des obus de 155 projetés à 800 mètres, debout,

couchés, enfoncés dans la terre, éclatés ou intacts. Quelle force terrible! Il y a par endroits des trous de 5 ou 6 mètres de profondeur. Ce soir des cartouches de fusil partaient toutes seules. On ne s'en approchait pas. Un grand tas de charbon brûlait encore. Des tas de pommes de terre étaient à moitié calcinées. Heureusement des tas de grenades et d'obus asphyxiants ont été épargnés. Des éclats ont été projetés à 1800 mètres. Le toit de presque toutes les maisons est abimé, les tuiles tombées, quelques murs éventrés, tous les vitraux de l'église totalement brisés. Il n'y a pas de victimes parmi les civils, ce qui est étonnant, vu l'heure : dix heures du matin. Il y a trois ou quatre morts parmi les soldats. La voie du chemin de fer a été réparée aussitôt. Aujourd'hui un train est devant l'hôpital, chargé de blessés. C'est ce qu'on appelle le progrès. »

Un mois plus tard, il partait en permission, arrivait sans être annoncé, ni attendu, le soir, au milieu de sa famille réunie, son frère et filleul Jules en permission lui aussi, sa sœur fondant en larmes à sa vue. La grâce de la petite Marie-Louise fut la consolation et le charme le plus touchant de cette visite. Il écrit le lendemain : « Nous sommes allés à l'hôpital voir les sœurs. Elles ont coiffé Marie-Louise en religieuse. Nous avons bien ri et elle était bien fière. Cette petite personne joue un rôle très important à la maison. Haute comme une botte, elle trottine dans les chambres; on dirait une toupie. Très gaie, bon caractère, elle ne pleure pas, s'endort facilement; quand elle se réveille, elle fait des discours toute seule, en attendant qu'on vienne la lever. « Quelle admirable créature qu'une âme d'enfant baptisé! » Nous n'achevons pas le portrait parce que la « petite personne » grandira et que sa modestie pourrait un jour s'offusquer de cette indiscrétion. L'oncle prêtre, deux mois plus tard, allait faire un pèlerinage à Corbie, patrie

de Sainte Colette. C'était la veille de sa fête. On ne lit pas sans émotion dans le récit qui termine le premier carnet de guerre de notre infirmier ce détail gracieux, qu'après avoir prié dans la chapelle de la sainte, il y avait fait inscrire Marie-Louise parmi « les *agneaux de Sainte-Colette.* » Agneau lui-même qui s'approchait du sacrifice. « Il me faut avoir, ajoute-t-il, une dévotion pour Sainte Colette. »

Au retour de cette permission, il traversa Paris. Cordialement et généreusement reçu par M. le chanoine Thiriet, directeur de la « Bonne Nouvelle », il se dirige le soir vers le Sacré-Cœur, à Montmartre, et se donne la joie intime de participer à l'adoration nocturne.

Changé de salle à son arrivée à l'ambulance, il y reprit le genre de vie que nous connaissons. « Cette vie est monotone, vue du dehors, écrit-il ; mais quelle variété quand on sait s'y prendre ! Il en est qui s'ennuient ; pas moi ! S'il y a du travail, on n'a pas le temps de s'ennuyer ; s'il n'y à rien à faire, je lis. Oh ! pas des ouvrages de philosophie ; on n'a pas la tête à cela. Je lis des livres de lecture reposante et instructive, des romans honnêtes d'écrivains contemporains célèbres qu'il faut connaître : René Bazin, Bordeaux, Barrès, Bourget, les ouvrages actuels de Léon Daudet le royaliste. Il faut des choses qui délassent tout en instruisant ». Il parle ici de ses distractions, mais nous avons rencontré sous sa plume des mentions plus graves, et des noms et des titres plus rébarbatifs, et un jour de loisir, il avait en main : *La science et l'hypothèse* d'Henri Poincaré. L'on voit ici aussi ses goûts et ses tendances.

Ses lectures, son travail, sa piété nourrissaient son optimisme et entretenaient sa belle et généreuse humeur. Il ne ressemblait guère à un de ses compagnons, quelque peu maladif. « Pauvre garçon, il me faisait parfois mettre

en colère. Il n'était jamais content. La cuisine n'était jamais bonne. Toujours trop de travail, trop de blessés ; même quand les nouvelles étaient excellentes, il était découragé. Ah ! la barbe ! (N'oublions pas que nous sommes entre militaires). Pour sûr qu'on n'est pas à la noce, mais quelle différence entre notre sort et celui de l'infanterie ! Sans doute on est malheureux ici ; où ne l'est-on pas ? Mais c'est être ingrat envers le sort de se plaindre perpétuellement alors que d'autres sont bien plus malheureux ».

Avant d'en venir aux détails du chapitre suivant nous résumerons cette vue d'ensemble par un mot écrit incidemment à un ami d'enfance. « Je te parlerais bien de moi et de mes blessés, mais tu as l'air d'être au courant de mon « héroïsme ». Ce qui gâte ton compliment, c'est ton : « qui l'aurait cru ? » Eh oui, je ne suis pas mécontent de la façon dont j'ai soigné mes blessés. Il en est que j'ai regretté presque comme des frères, et dont la mort m'a mis dans une tristesse noire pour quatre ou cinq jours. Pauvres martyrs ! — Je ne pense pas cependant avoir mérité une médaille de la patrie. Sans blague j'espère que je recevrai ma récompense » Il parlait de celle du ciel. Sa modestie croyait avoir accompli simplement son devoir. Le lecteur va juger lui-même, comme il jugera plus tard, et avant de lui jeter avec nous la palme des héros, sera ému sans doute des bénédictions et des pleurs de reconnaissance des pères et des mères dont notre soldat missionnaire assista les enfants. Nous sera-t-il permis de dire que nous avons déjà vu nous-même couler des larmes à ces récits ?

CHAPITRE VII

SA « PETITE FAMILLE DOULOUREUSE »

« Je m'en vais chez le bon Dieu ». — Pierre Pitiot. — Delsol. — « Vous pouvez me parler comme ça ; ça ne me fera pas de mal ». — Lucien Collin. — Emouvante amitié. — Lettre imprégnée de larmes. — Paul Emeric. — Il dit à Dieu : « Pardon mon Père ! » — « Si ton père et ta mère étaient ici ils t'embrasseraient ; je vais t'embrasser pour eux ». — « Tu es bien gentil. » — « Cela me fait une petite famille douloureuse ». — La tombe fleurie. — « Pauvres martyrs à qui j'ai fermé les yeux ! » — Troillard. — « Merci, Monsieur, des soins de mère que vous lui avez prodigués ! » — Fismes. — Un remède contre le « cafard ».

Lui-même donne ce nom aux « enfants de France », comme il les appelle encore, qui expirèrent dans ses bras. Ils furent alors vingt-six. Quelques-uns lui restèrent plus particulièrement chers ; du moins il nous a laissé plus de détails sur eux, suivant les occasions et les loisirs.

Par exemple l'un d'eux dont il ne cite pas le nom, l'appelle un soir : « Monsieur l'aumônier, je veux vous dire au revoir. — Mais je ne m'en vais pas ! — C'est moi qui m'en vais ! reprend le malade. — Où allez-vous ? — Chez le bon Dieu ! — Allons, répliqua l'infirmier, ne vous faites pas d'idée triste. Comment savez-vous que vous allez vers le bon Dieu ? — Je sens que je deviens froid. Souffrez-vous ? — Non... ». Je lui suggérai quelques invo-

cations, récitai le *Je vous salue Marie* qu'il redit avec moi ». Il avait 26 ou 27 ans. « Crois-tu », demande Aimé à sa sœur, « crois-tu que ce n'est pas une belle mort? »

Voici Pierre Pitiot, blessé au cou par un éclat tranchant qui avait sectionné une grosse veine. « Que je l'aimais ce pauvre enfant! Orphelin de père et de mère, il n'avait que sa marraine. L'obus l'avait rendu sourd, il ne pouvait que difficilement causer avec ses voisins. Enfin obligé de rester immobile, étendu sur le dos, il devait souffrir. Il avait six pinces qui serraient les veines du cou. Endormi trois fois pour des opérations, il était affaibli. Timide ou réservé, il ne me demanda guère grand'chose, si ce n'est à boire. Je le faisais boire avec un caoutchouc. Je l'avais confessé à la salle d'opération pendant qu'il attendait son tour. Il me pria d'écrire à sa marraine. Je lui lus ma lettre qui lui plut. Il dit avec un sourire : « Elle sera contente ». Un peu plus tard il me demanda à boire, puis me remercia : « Vous allez bien dire que je vous ennuie en vous demandant toujours ». Il fut l'un de ceux qu'opéra le docteur Tuffier. « Il peut s'en tirer », disait le praticien. Une dernière hémorragie l'emporta. « Malgré quelques infirmiers présents, je le baisai au front. Toute la journée je fus triste à en être malade. Pauvre petit, que je le plains! Je suis tout triste de sa mort. J'en ai eu le « cafard » tout hier. Toutes les fois que je passe devant son lit inoccupé, j'ai un serrement de cœur. Pauvre Pitiot, que Dieu ait son âme et lui ouvre le paradis! »

Un jeune homme de 20 ans, élève des jésuites, instruit, blessé au cou, était resté trois jours dans un trou d'obus, sans boire. « Très fatigué. Il a deviné que j'étais prêtre, je ne sais à quoi. Il m'a demandé » : « N'êtes-vous pas prêtre?... Parlez-moi franchement si je suis en danger ». « Et le soir je lui ai parlé franchement, il s'est confessé,

je lui ai donné le sacrement des malades ». Il fut évacué sur Amiens.

Un jour, on amène un jeune blessé de vingt ans, amputé de la cuisse gauche, un colosse, assez fatigué. « Craignant que son cas ne s'aggravât, je résolus de le confesser ». Avec sa délicatesse affectueuse, l'infirmier parle au malade de son pays, de son père, de sa mère, lui fait réciter un *Ave Maria*, puis s'interrompt pour ne pas le fatiguer : « Oh! fait le blessé, vous pouvez me parler comme ça, ça ne me fera pas de mal. — A la bonne heure, pensai-je. Et il propose une neuvaine et la confession : « C'est facile ! » — Je sentais que le pauvre enfant ressentait les sentiments que je lui inspirais. Maintenant je vais te pardonner au nom du bon Dieu. Tu verras comme tu seras content. Je lui donnai l'absolution. Quand je le quittai, j'étais léger comme une plume. Le soir, je revins revoir mon petit blessé. Le major n'était pas rassuré sur son compte, je voulus faire les derniers préparatifs. — « Es-tu content? — Oui — Veux-tu que nous fassions notre prière? — Oui. — Trois *Je vous salue* qu'il récita avec piété. Si ton papa et ta maman étaient ici, ils t'embrasseraient ; voici deux baisers en leur nom ! Maintenant que tu es l'ami du bon Dieu, veux-tu que je te donne sa bénédiction et le sacrement des malades pour effacer les petites taches qui restent sur ton âme et pour t'obtenir du courage ? Après l'extrême-onction, le malade s'unit aux actes de foi, d'espérance, de contrition. Je lui donnai l'indulgence plénière à l'heure de la mort, lui fis baiser le crucifix. Je lui fais accepter la volonté du bon Dieu, de guérir comme d'être malade, de souffrir et même de mourir. « Oh ! plus tard, comme moi ! »... C'était délicieux de voir comme il acceptait mes paroles. Enfin, lui dis-je, je vais te laisser dormir, je reviendrai te voir demain.

Il me dit : « Couchez-vous sur un lit à côté de moi ». Fatigué que j'étais, je ne crus pas devoir rester. D'ailleurs il était prêt. Après, j'eus du regret. J'aurais pu m'étendre sur un lit. Enfin c'est fait. Je l'embrassai encore et je partis. Le lendemain à 5 heures, j'appris qu'il était mort doucement à une heure du matin. Dans l'après-midi je ne pus résister au désir de le voir. J'allai à la morgue. Il y avait sept à huit cadavres posés sur des brancards, recouverts d'un drap. J'en découvris deux avec un peu d'émotion. Le troisième fut celui que je cherchais. Il était très beau, pâle, les yeux et la bouche bien fermés, pas défiguré, pas souriant, mais la figure grave. Je le contemplai en pensant à son père et à sa mère. Je touchai son front froid. Je me mis à genoux et récitai un *De Profundis*. Je le recouvris et je m'en retournai à mon travail. Je fus triste toute la soirée. Il s'appelait Delsol.

« Quelques jours plus tard arrive une lettre de ses parents. Le vaguemestre m'autorise à la décacheter. C'est le frère et les parents qui se plaignent de n'avoir pas de nouvelles ; ils lui conseillent de bien se faire soigner, d'écrire... Croyez-vous qu'il n'y a pas là de quoi crever le cœur ! »

Plus touchante encore est la fin de Lucien Collin, de Magnères, dans la Meurthe-et-Moselle.

« En 24 heures, nous sommes devenus de grands amis ; dans une circonstance tragique, il est vrai. Le lundi matin je pris sa température et lui dis un mot aimable comme à tous les autres. Jusque là il ne s'était pas plaint, endormi qu'il était par le chloroforme. Vers 10 h. 1/2 il commença à se plaindre tant et si bien que je lui fis une piqûre de morphine. La douleur persévérant, je m'assis sur son lit et pour lui faire oublier sa souffrance nous parlâmes de tout. Il est du côté de Nancy. Son village, Gerbeviller, a été occupé 21 jours, l'église « ma pauvre

église », dit-il, brûlée (1). Il est de la classe 16, 79e régiment, 9me bataillon de marche. Il a fait force tranchées. Il a été blessé à la cuisse. Il souffrait terriblement. Le voyant tant gémir, je crus qu'il fallait attribuer cela à la jeunesse. Il n'a jamais souffert, me dis-je.

« Après-midi quand j'eus dîné, on me dit qu'il ne voulait que moi pour le soigner. On devait lui refaire son pansement. Il redoutait de souffrir, et suppliait qu'on l'endormît. Les brancardiers vinrent le chercher pour le porter à l'une des salles d'opération. Contrairement à l'usage, je l'y accompagnai ; je lui avais promis de ne pas le quitter. Il supplia plusieurs fois qu'on l'endormît parce qu'il ne se sentait pas courageux. On rit de lui, pour le rassurer, mais il avait bien raison d'appréhender la souffrance. Ce qui l'attendait !

« On défait son pansement. Cuisse enflée et de mauvaise couleur. Le major l'examine pensif, le fait endormir à moitié, et après quelques préparatifs, saisit le bistouri et tranche assez profondément... Perplexité du major. Il fait appeler deux de ses amis, dont l'un est un très bon chirurgien. Ah ! ce conseil de trois minutes de ces trois hommes qui vont décider si, oui ou non, il faut couper la jambe pour sauver l'homme. Ils palpent, examinent, approfondissent l'entaille. Un enfant que ce jeune homme et ces opérations sont très dangereuses ! S'il en sort, le voilà estropié pour toute sa vie. Que faire ? Finalement geste décidé des trois savants : on ne peut conserver cette

(1) « Les Allemands y utilisèrent le tabernacle comme cible, dit le journal *La Croix* du 17 juillet 1919, en brisèrent la porte, et traversèrent à plusieurs reprises le ciboire rempli d'hosties consacrées. »

Gerbeviller était sans doute le pays natal de Collin, mais à la mobilisation il appartenait à la paroisse de Magnère, comme on verra par la lettre de son curé.

jambe et il est grand temps de la couper. Cela presse. » Si on le réveillait on ne pourrait lui en parler qu'au bout de trois ou quatre heures, et ce serait trop tard. « On fait les préparatifs... Je vais chercher ma boîte pour l'extrême-onction. Le petit soldat est bon catholique, il m'a dit qu'il aimait bien les prêtres.

« La gangrène est trop avancée. Il faut enlever toute la jambe. Voyant le moment critique, je trace une croix avec l'huile sainte sur le front du petit soldat... » L'opération est faite. « Le major sue à grosses gouttes. Il a quelques gouttes de sang sur la figure. J'en reçois une aussi. Cependant je supporte la vue sinistre sans broncher... Le pouls de l'opéré est faible, les ailes du nez se meuvent quand il respire. C'est mauvais signe. Vite une piqûre d'éther, une autre d'huile camphrée, une autre de sérum physiologique pour compenser le sang perdu. Voici la sueur. Cela prouve que le sang circule... Bon signe ! ! ! » C'est notre infirmier lui-même qui ponctue sa joie, pour ainsi dire, de ces trois points d'exclamation. « On tâte le pouls, et la tête plus basse que le reste du corps, car il le faut, on l'emporte endormi et je reste à le surveiller. Il y a une chance de le sauver. Il peut surmonter le coup. Quand il se réveille il ne sait pas, et il n'a jamais su qu'il lui manquait une jambe. Il délire, il s'agite ; je le suis et je réponds à ses paroles dépourvues de sens. Je vais souper.

« Pendant ce temps, l'aumônier arrive. C'étaient deux lorrains. Le blessé l'embrasse. Me revoici à mon poste. Je me charge de prendre la garde de nuit au lieu de la nuit suivante pour veiller mon nouveau petit ami, qui d'ailleurs réclame près de lui « son » infirmier. Je ne le laisse pas cinq minutes seul jusqu'à une heure du matin. Il comprenait ce que je lui disais. Je lui dis que je le

soigne comme je soignerais mon frère Jules avec tout mon dévouement. Je lui fais réciter sa prière. Il me dit de réciter lentement le : *Je vous salue Marie.* Il se confesse de nouveau. Je l'excite à la contrition et je l'absous.

« On amène un autre blessé que l'on vient de trépaner pour chercher dans le crâne un éclat d'obus. C'est un colosse. Une fois dans son lit, il se retourne en sursaut, tombe à terre, gesticule comme un forcené. Il faut l'attacher solidement jusqu'à ce qu'il soit bien réveillé ! Quelle nuit, où il faut courir de l'un à l'autre ! Deux infirmiers ne sont pas de trop.

« Mon petit ami ne peut pas rester sans me voir : je récite près de lui mon bréviaire interrompu cinquante fois par ses folles paroles. Je lui donne à boire. Je lui dis que je l'aime bien. Il m'en dit autant... qu'il ne m'oubliera pas. Je l'espère bien. S'il s'endort une demi-minute quand il se réveille il regarde si je suis là, il me cherche, il m'appelle. Il m'embrasse, me passe les bras autour du cou, comme pour s'accrocher à la vie, me dit que nous serons toujours amis. Il me sourit. S'il se découvre, s'il lève trop la tête, s'il se lève, je le raisonne, il m'écoute. Nous disons quelques *Ave Maria.* Il souffre beaucoup. Il gémit, il se débat. Il appelle son papa, sa sœur Marie, il leur parle. Je l'embrasse pour son Papa. Je lui dis mon petit, mon ami, mon petit agneau.

« Vers minuit et demi, il sent qu'une espèce de boule l'étouffe, il respire plus difficilement. La parole est de plus en plus embarrassée. Bientôt on ne le comprend plus. Il devient immobile. Quelques gestes. Puis le regard se fixe, s'éteint. Le souffle est de moins en moins perceptible. Mon ami d'un jour meurt vers une heure et demie du matin. L'autre infirmier, Deschamp, que j'ai appelé, en voyant expirer cet enfant de 20 ans, loin de son père

et de sa sœur, se détourne pour pleurer. J'ai les larmes aux yeux. Pauvre famille ! La mère est morte depuis longtemps. Un frère est mort à Verdun, il y a quatre mois. Le beau-frère est porté disparu, la sœur s'est blessée dans un accident de voiture, et le petit soldat, terrassier dans le civil, qui m'avait dit : « Je n'ai pas toujours été gâté », vient de mourir. Je lui ferme les yeux. Je dépose sur son front trois baisers : un au nom de son papa, l'autre au nom de sa sœur, le troisième en ma qualité d'ami. La veille quand je lui avais dit que j'étais prêtre il m'avait répondu : « C'est pour cela que vous êtes si gentil ! ». Je le pleure. Ce matin j'en suis tout triste, j'ai dit la messe pour le repos de son âme. Comment, en moins de douze heures, en suis-je arrivé à l'aimer si tendrement? Il n'était pas beau de visage, mais il souffrait tant, il était si affectueux ! »

La lettre qui contenait une partie de ses détails après avoir parlé de deux autres blessés, un jeune de la classe 16, un basque atteint moins gravement, et un autre plus âgé, marié depuis deux mois lors de la mobilisation, « doux de caractère, s'excusant de demander ce qu'il lui faut, souffrant beaucoup, et à qui on craint d'être obligé de couper la jambe », la lettre conclut : « Je n'ai pas voulu aller dormir sans vous écrire cette lettre qui me décharge le cœur. » Et il écrivait encore quelques jours plus tard : « Vous devez l'avoir reçue cette lettre, toute imprégnée de larmes. Je ne suis pas encore consolé de la mort de ce pauvre petit. Il n'était pas beau de visage, mais il avait un esprit si chrétien, il souffrait tant, il s'était si fortement attaché à moi « son » infirmier, que je ne pouvais pas ne pas l'aimer de tout mon cœur. Je ne l'oublierai jamais. »

Parmi tant de visions d'héroïsme et de gloire de la

guerre, ce groupe des deux infirmiers au chevet du petit soldat, cette fin du jeune blessé, les larmes de ces deux hommes, ses deux grands frères qui l'assistent, cette tendresse du prêtre-soldat pour l'humble terrassier, devenu héros et martyr, en attendant que le missionnaire le devienne à son tour, ce groupe, ce tableau dans cette ambulance, n'est-ce pas aussi une vision de l'âme même de la France et de son cœur ?

Un mois après, l'infirmier écrivit au père de son petit ami. C'est le curé de la paroisse, mobilisé lui aussi, qui fit la réponse, dans une de ses permissions militaires. « J'ai lu avec émotion la lettre que vous avez écrite au père de mon jeune paroissien et j'ai voulu la lire en chaire pour l'édification de tous. »

Et le zélé pasteur raconte l'histoire de cette âme. A 17 ans, le jeune homme n'avait pas encore fait sa première communion. Il vient au patronage, cause avec le curé, trouve de bons camarades, « bref, à la veille du départ pour le régiment il était prêt. Il me demanda la communion et je me rappelle encore avec quelle ferveur il fit à la veille du départ cette communion. Sa formation était humainement incomplète. La grâce y a suppléé, et vous avez été auprès de lui l'instrument divin qui a achevé sa préparation à son entrée dans l'autre vie. Votre lettre a été pour moi, pour son père, pour mes paroissiens, un sujet de réconfort et d'édification. Soyez, bien cher confrère, au nom de tous remercié, et daignez agréer l'assurance de ma reconnaissance chrétienne.

A. Gaudel, curé, infirmier.

Une autre correspondance nous montrera combien fut appréciée la délicatesse du Père Dalverny, et l'affectueuse reconnaissance qu'on lui en garda. Il y est question cette fois d'un jeune toulonnais, Paul Emeric, engagé volon-

taire de 18 ans. Ce qui faisait écrire à son infirmier : « Notre midi ne mérite pas la réputation qu'on lui a faite, puisqu'il a fourni des jeunes gens comme Paul, qui se sont offerts d'eux-mêmes pour le salut de la patrie ». Le père du jeune héros a bien voulu nous transmettre, et nous l'en remercions, la correspondance qui suivit ce deuil glorieux et douloureux.

« Vous y trouverez, sans nul doute, nous écrit-il, des renseignements utiles pour la biographie que vous vous êtes proposé de faire de ce digne et saint homme. Nous tenons beaucoup à ces lettres que nous conservons religieusement... Ce qu'il a fait pour mon cher enfant, il l'a fait également pour bien d'autres, hélas ! Je n'oublierai jamais les services qu'il m'a rendus et son souvenir restera gravé dans ma mémoire. Un homme comme lui qui s'est dévoué jour et nuit pour ses pauvres blessés, se prodiguant tout le temps et faisant abnégation de sa vie, ne méritait pas le sort qui lui a été réservé. Par sa vie de martyr, il a bien mérité une place parmi les saints du Paradis. Moi et ma femme nous l'aimons et le pleurons, sans l'avoir connu, comme s'il était de la famille, en souvenir des soins paternels qu'il a donnés à notre enfant. Son père peut être fier d'avoir eu un tel fils qui était la bonté même. C'est le cœur gros devant tous ces tristes événements que je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes civilités empressées. Emeric, Quartier Darboussèdes, Toulon ».

Le lecteur comprendra cette vénération et le prix qu'elle attache à une correspondance doublement chère et précieuse. Il pourra concevoir aussi le beau rayonnement d'apostolat qu'eût exercé après la guerre l'âme délicate de l'infirmier. Qu'il en reste du moins quelque flamme dans les extraits que nous sommes heureux de citer.

Voici comme il annonçait la douloureuse nouvelle :

« Monsieur et madame. — J'ai reçu hier votre lettre, je ne peux y répondre qu'aujourd'hui pendant ma garde de nuit. Le travail est trop absorbant pendant le jour, et puis la nuit avec son silence et son mystère est plus propice aux paroles de réconfort. Je veille mes pauvres blessés, comme il y a huit jours, je veillais votre cher, et j'ajoute mon cher Paul Émeric. Peut-être serai-je interrompu vingt fois. En tout cas pendant les moments de répit, je vais vous donner quelques-uns des renseignements que vous demandez. Je dis quelques-uns, parce qu'il m'est interdit de fournir aucun détail médical sur la nature des blessures. Je préfère vous dire tout de suite que je suis prêtre catholique et aborder une autre série de renseignements. Je voudrais ainsi apporter un peu de consolation à vos pauvres cœurs chrétiens de père et de mère. Oh ! que je voudrais trouver de douces paroles ! Croyez bien, monsieur et madame, que c'est la mort dans l'âme que je m'impose cette pénible tâche de vous inviter à tourner vos regards vers l'au-delà, et à y chercher celui dont le sacrifice à la patrie a été accepté. J'ai eu le triste devoir de lui fermer les yeux le 31 août, je crois.

« Dès qu'il arriva dans ma salle, votre fils me frappa par sa jeunesse et sa bonne éducation. Je le soignai comme j'aurais voulu soigner mon pauvre beau-frère, tué en juin 1916 ; comme je soignerais mon jeune frère de 20 ans, actuellement à Verdun. Je puis vous affirmer qu'il s'est montré très courageux, à tel point que je ne saurais dire s'il a beaucoup souffert. Tout de suite je l'affectionnai. Je ne l'ai pas connu jeune, mais selon qu'il s'est montré dans ses derniers jours, je l'ai jugé enfant au cœur très bon, délicat, reconnaissant, sensible au moindre service. Plusieurs fois il m'a parlé de son père et de sa mère. Il

souffrait d'être blessé à cause de la peine que cette nouvelle vous causerait, et il cherchait à vous cacher la gravité de sa blessure. Il me remercia avec effusion de vous avoir écrit en son nom.

« Prévoyant sa fin prochaine, je sondai ses sentiments au point de vue religieux. Je découvris qu'il devait avoir eu une éducation chrétienne ; il savait ses prières. Ce fut en toute liberté et sans aucune atteinte à sa conscience, qu'il accepta, sur mon avis, de se confesser et de recevoir le sacrement des malades. D'ailleurs je ne lui dis pas que le chirurgien n'avait aucun espoir de le sauver. Je lui proposai une neuvaine pour le succès de laquelle il serait bon qu'il resserrât ses liens d'amitié avec Dieu. Il montra alors des sentiments chrétiens. Parlant à Dieu, il dit avec un sentiment de piété que je n'oublierai jamais : « Pardon, mon père ! » Deux fois je lui fis faire une courte prière qu'il récita avec moi. Chaque fois je lui dis : « Si ton père et ta mère étaient ici, ils t'embrasseraient ; je vais t'embrasser pour eux ». Il me remercia de ce baiser.

« Sa dernière nuit, j'étais de garde comme aujourd'hui. J'allais le visiter toutes les dix minutes, il était assez agité. Mes visites et les quelques attentions que je trouvais naturel d'avoir pour lui nous rendirent amis. Dans sa délicatesse il me dit qu'il ne m'oublierait jamais. Quelquefois il demandait à boire, et il employait cette formule : « Donne moi à boire, si ça ne te dérange pas... Je ne te dérangerai plus ». Il souriait à chaque visite. Dans un moment de délire, il dit à son voisin de lit qu'il serait évacué le lendemain. Puis se ravisant, il dit en parlant de moi (j'étais absent en ce moment) : « Non ! le prêtre qui me soigne serait trop triste si je partais ». Pauvre enfant, oui je suis triste de ton départ, et je te pleure de

tout mon cœur de frère ! Le jour vint, j'étais de repos à partir de six heures du matin. Je restai presque tout le temps auprès de lui. On s'étonnait qu'il résistât encore. Mais le mal devait avoir raison de ses 18 ans. Un peu avant midi, entre dix heures et midi, il rendit son âme à Dieu, sans se voir mourir, me semble-t-il. J'étais là, je lui fermai les yeux, et je quittai la salle, tout affligé, pensant que vous ignoriez que votre fils n'était plus. Le même jour je fus appelé pour administrer un sous-lieutenant qui mourut quelques instants après. Le lendemain je célébrai le messe pour le repos de leurs deux âmes, et pour que Dieu console vos cœurs. — Voilà, monsieur et madame, quelques détails qu'il m'est tristement doux de vous donner. Je regrette Paul comme mon frère. Je prends part à votre deuil. Veuillez agréer mes sentiments de bien vive et bien respectueuse sympathie. — Aimé Dalverny ».

Dans une lettre à ses parents, le père Dalverny écrivait du chevet de Paul Emeric : « Je vais le voir toutes les dix minutes. Très gentil, ce petit gars. Nous sommes bien amis. Je l'ai soigné comme Collin. Il me dit : « Toi, tu es gentil, toi tu es un bon camarade ; je me souviendrai longtemps de toi ». Pauvre petit gosse qui en a pour 3 ou 4 heures de vie. Il me sourit. Très facile à soigner, pas exigeant, toujours content, disant merci : « Donne-moi à boire puis je te laisserai la paix ». Le major a ordonné du champagne. Hélas, il n'y en a plus à la pharmacie. On lui donne du bon vin »... — « Mon jeune agonisant Paul Emeric est toujours là, continue la lettre. Je lui ai demandé s'il avait soif : « Oui, donne moi à boire, si ça ne t'embète pas ». N'est-ce pas délicat ? ». La lettre témoigne aussi de la piété du jeune héros, et cite la belle parole adressée au bon Dieu : « Pardon, mon Père ! ».

A la lettre de remerciements du pauvre père, il répon-

dait entre autres choses : « Bien cher monsieur et ami... En mars 1916 j'ai été soigné par mon père, ma mère, ma sœur. J'ai constaté combien il est doux d'être soigné par une mère. J'ai donc compris quelle privation ce devait être pour Paul d'être loin de vous en ce moment pénible, et quelle peine vous éprouvez de n'avoir pu lui prodiguer votre tendresse à ses derniers moments. Je me suis efforcé de vous suppléer de mon mieux ; je dis de mon mieux, car un père et une mère ne se remplacent pas. Pauvre enfant, il ne savait comment vous annoncer qu'il était blessé. Il avait peur de vous faire souffrir. C'était son grand tourment de vous faire souffrir par cette pénible nouvelle... Je peux bien vous dire qu'il a souffert. On l'a porté trois fois à la salle de pansement : il en a souffert. Il a souffert de l'énervement. Quand il eût perdu l'usage de la parole, il soupira pendant un quart d'heure. Oh ! ces soupirs! soupirs doux et résignés, je les entends encore. Dieu les comptait et les recueillait précieusement. En ce moment-ci Paul est récompensé de ce qu'il a souffert pour Dieu et la Patrie. La patrie reconnaissante lui réserve la médaille militaire. Il a fait plus que de payer sa dette, puisqu'il était engagé volontaire. Mais, mon cher ami, ce que la Patrie peut faire pour vous consoler et pour récompenser Paul est bien peu en comparaison de votre douleur et de ses souffrances ; c'est de Dieu seul qu'il faut attendre une récompense suffisante. Paul l'a reçue, je l'espère, et bien grande. Vous la recevrez à votre tour. Du haut du ciel il veille sur sa famille, comme vous veilliez sur lui quand il était enfant. Vous me dites que le sacrement des malades a rendu sa mort plus douce. Je ne lui ai jamais dit qu'il allait mourir ; je me suis contenté de le disposer à mourir. Sûrement la grâce de Dieu a adouci ses dernières heures. Il est mort dans la paix de Dieu. Je partage

votre deuil : j'en fais mon deuil ». Il parle d'autre blessés qu'il a perdus. « Cela me fait une petite famille douloureuse à laquelle je me suis attaché, mais il en est deux surtout que j'affectionne particulièrement : votre fils et un lorrain mort le 8 août dans de grandes souffrances. Il y a trois jours, je suis allé visiter leurs tombes au cimetière de Cérisy situé à deux kilomètres de l'hôpital. En votre nom je me suis agenouillé sur la tombe de votre fils et j'y ai récité le De Profundis. Puisse-t-il être mon ange gardien, et m'assister quand mon heure sera venue ».

Il reste fidèle à sa petite famille douloureuse. Ils étaient 26. Le jour des morts il dit la messe pour eux, et il fait son pélerinage au cimetière. « J'ai été agréablement surpris de voir un bouquet de chrysanthèmes sur la tombe de votre cher fils Paul. Qui l'y a déposé? Je n'ai pu le savoir. Cette tombe était une des rares fleuries. Sur les 1.300 tombes qui se trouvent là, combien qui sont ignorées de tous! J'ai récité un de Profundis sur cette chère tombe. Vous ne sauriez croire quelle pénible impression, quand les regards tombent sur le nom de quelqu'un que vous avez soigné. Pauvres martyrs à qui j'ai fermé les yeux, et qui reposent dans le cimetière de Cérisy! J'étais bien triste au retour. La croix plantée sur la tombe mentionne les nom, prénom, âge, régiment, jour de la mort de Paul, avec cette mention : *Mort pour la France*! Une cocarde tricolore avec ces mêmes renseignements sur une plaque en métal est clouée à la croix ». La correspondance devient de plus en plus cordiale. On demande à l'infirmier sa photographie, afin de la placer à côté de celle de Paul. « Que j'aimerais avoir la sienne afin de lui parler! J'aime à penser à nos pauvres amis, surtout les décédés. Je n'écris à aucun de ceux qui sont guéris. Pourtant quelques-uns avaient vu la mort de près. Mais enfin

ils lui ont échappé. Je ne pense guère plus qu'aux morts ». Quand il eût reçu le portrait : « Je garderai et contemplerai souvent, écrit-il, l'image du pauvre martyr. Ces jours-ci (30 janvier 1917) j'ai pensé plus vivement à mes pauvres frères que j'ai vu mourir. Notre hôpital est vide ; les Anglais le prennent. Hier et ce matin je suis allé réciter mon bréviaire et mon chapelet dans ma salle 9, vide. Je priais à leur intention. Je revoyais la place de leur lit. En esprit je les revoyais dans ces lits d'agonie. Je les plaignais ; je pensais à ma propre agonie. Oh ! qu'ils sont à plaindre : qu'ils sont aussi à louer ! Ils sont morts pour la cause de la justice. Ces jours d'agonie que je n'oublierai jamais ; ces derniers gestes que je reverrai toujours : ces dernières paroles qui ne sortiront pas de ma mémoire, je les revoyais, je les entendais, et cela me rendait triste. Avant de partir de ce pays, ce qui ne tardera guère, j'irai en votre nom rendre une dernière visite à la tombe de notre cher Paul ».

Un an plus tard, moins de deux mois avant sa propre mort glorieuse, il écrit : « Me voici donc à mon tour menacé des mêmes dangers qui vous ont ravi votre cher Paul : je pense souvent à ces pauvres martyrs et tous les soirs, mon De Profundis est en partie pour eux, et j'ajoute une oraison pour eux. Puissent-ils nous protéger mon frère et moi ; ou si nous devons avoir leur sort, nous obtenir de mourir résignés comme eux. En ce moment je ne puis célébrer la messe, même pas le dimanche. Malgré cette privation, le moral est bon chez moi. Je le dois à ma religion, ajoute-t-il ingénument. Aussi quoique la vie ne soit pas bien rose, et malgré les obus, les gaz, les avions qui font planer la mort sur nos têtes, je suis heureux du bonheur intérieur de l'âme à qui sa conscience ne reproche pas grand chose ». Non point certes ajoute-

rons-nous, par une sorte d'orgueil pharisaïque, mais parce qu'il avait la conscience de sa bonne volonté et la confiance en la bonté divine, au milieu des épreuves qui l'entouraient et des périls qui le menaçaient. Nous avons déjà vu, dans ses notes intimes, l'humilité chrétienne qui alimentait le foyer de son sacrifice.

Le Père Dalverny fut très touché peu de temps encore avant sa mort de recevoir les témoignages délicats de la gratitude de M. Louis Emeric. « Cela prouve, écrit-il, que la reconnaissance n'est pas morte dans la patrie ! »

Et après cette reconnaissance d'un père, voici celle d'une pauvre mère, qu'il avait commencé à préparer à la grande épreuve. C'était Mme veuve Troillard Raymond, d'Etable, en Savoie. Il avait écrit à cette mère que son fils n'était plus à l'hôpital, sans lui dire qu'il était mort, et il proposait de donner de nouveaux détails « Voilà, dit-il à ses parents, une personne plus éprouvée que nous ». Elle écrivait : Je suis toujours dans une attente angoissante. Que de malheurs accumulés ! De mes trois fils, l'aîné est mort des fièvres à Salonique, le second blessé il y a environ un mois, et le plus jeune celui que vous avez soigné, dont je n'ai pas de nouvelles si ce n'est les lettres que vous avez eu la bonté de me faire. Je vous remercie de tout mon cœur des soins que vous avez prodigués à mon fils. La délicatesse et le courage dont vous faites preuve ne sont dignes que d'une âme véritablement chrétienne. Ah ! oui, mon fils était bon pour moi et avait des sentiments chrétiens ! Je suis consolée par la pensée de voir que les mains qui l'ont soigné ont tout fait pour me remplacer ».

L'infirmier s'était tenu dans la réserve pour ne pas devancer l'avis officiel du décès. Il lui laisse le temps de parvenir et donne ensuite à la pauvre mère de plus amples

détails. « Je comprends, lui dit-elle, vous ne pouvez pas me donner des détails sur la nature de la maladie ou de la blessure, vous ne pouvez pas enfreindre le règlement. Mais vous me faites connaître les derniers instants de mon cher Jean, vous me répétez les simples, et à jamais inoubliables pour moi, paroles qu'il a prononcées. Pauvre enfant, comme il a dû souffrir moralement! Quitter cette terre sans avoir ressenti une caresse maternelle. Merci, Monsieur, des soins de mère que vous lui avez prodigués. Quelle consolation de savoir qu'il a ressenti des caresses de mère, qu'il a été assisté par des mains pieuses, que ses derniers instants ont été consacrés à Dieu, à notre bonne Marie. Merci d'avoir été vous agenouiller sur sa tombe. Oh! Monsieur, vous êtes admirable! consacrer vos quelques instants de répit à des visites sur ces tombes où dorment des braves! Jamais je ne pourrai vous rendre tous les services que vous avez rendus à mon fils, à moi-même: mais Dieu, témoin de votre sublime dévouement, comprend votre mérite, or vous savez comme il est bon envers les bons. Nos bienfaits il les rend au centuple. Vous aussi, Monsieur, êtes éprouvé dans vos affections les plus chères; j'espère que votre frère de l'âge de mon fils, sera épargné. Mon fils du haut du ciel songera au brave infirmier qui l'a si vaillamment soigné, il songera à sa famille et priera pour nous ».

Une autre mère, mais dont le fils allait vers la guérison et qu'elle avait emmené à Paris, lui écrivait ses remerciements et donnait des nouvelles du blessé. « Il est admirablement soigné, mais il n'est point gâté sous le rapport religieux comme il l'a été par vous, Monsieur l'abbé. Aussi aime-t-il à se rappeler vos réconfortantes paroles et si doux encouragements dans sa souffrance. Puissiez-vous faire beaucoup de bien aux pauvres blessés qui passent par

vos mains, comme vous lui en avez fait. Dans votre si dur labeur, c'est la meilleure des consolations, et aussi celle des malheureux parents auxquels vous transmettez les dernières paroles de leurs chers enfants ». Au crayon, le blessé lui-même traçait quelques lignes.

Il continua, nous pouvons bien dire ce ministère de dévouement, à Cérisy-Gailly, jusqu'en février 1917. Lui-même résume les incidents des mois qui suivirent. « Ma dernière lettre, écrit-il à un ami, remonte au moyen âge de la guerre. Depuis *paouré dé ieou* (pauvre de moi !)... Le 8 février, nous levions l'ancre (malgré le gel), et mon ambulance se transportait au repos dans l'Aisne, à moitié chemin entre Reims et Soissons. Fin mars, elle allait dans la Marne, près de Fismes, se mêler à d'autres pour former un grand hôpital. Là j'ai vu quelque chose comme blessés! J'allais souvent voir au triage des blessés, s'il n'en était pas entré du régiment de Jules. Jamais aucun. Mais tu penses si ça me faisait quelque chose de penser que je pouvais le rencontrer sur un brancard, la tête sanglante, un bras ou une jambe brisés, la poitrine transpercée. Grâce à Dieu mes appréhensions furent vaines. Fin mai, je me transportai à Fismes où il n'y eut pas trop de travail. Je trouvai dans les galetas du collège transformé en ambulance, pas mal de livres classiques que je me proposais d'étudier. Je pars en permission le 24 juin, je cueille 80 à 90 kilos de cerises, agréable souvenir, et je rentre à mon ambulance, le 2 juillet, pour apprendre que je n'étais plus de l'ambulance, mais qu'on m'expédiait dans l'infanterie. La nuit qui précéda mon départ, les taubes vinrent selon leur coutume quotidienne par les temps de lune. Une torpille tombe à cinq mètres de notre dortoir, sis au rez-de-chaussée. Résultats : un gros trou, tous les objets de pansement envoyés sur un arbre voisin,

vrai arbre de Noël. Un blessé légèrement, un qui eût été tué net s'il n'eût été de garde, trois ou quatre blessés légèrement par des éclats de vitre... » Et il continuait à un autre point de vue : « Ma santé est excellente, et la santé morale va très bien. Depuis octobre 1915 j'ai pu réciter tout mon bréviaire, à part quelques rares fois. Ce n'a pas toujours été sans difficulté. J'ai parfois demandé à Dieu la grâce de pouvoir tous les jours célèbrer la sainte messe et dire mon bréviaire. Jusqu'ici j'ai été exaucé ». Il rappelle la préservation de son frère Jules. « Ce qui me confirme dans la confiance, ajoute-t-il. D'ailleurs, si je dois mourir à la guerre, cette idée m'effraie moins qu'auparavant. Pourvu qu'on soit prêt, c'est l'essentiel. Plaise à Dieu que ma vie soit pleine de mérites ! »

Citons encore ces lignes de sa dernière période d'infirmiers : « La vue de la souffrance vous donne parfois le « cafard ». On se dit qu'il faudra passer par le même chemin. C'était le cas aujourd'hui. L'après-midi j'ai trouvé un remède. J'ai fait ma confession de tous les huit jours. Le fait de s'humilier devant Dieu, d'avoir recours à sa miséricorde, et de recevoir encore une fois son pardon, vous met une paix dans l'âme. Rien de tel pour chasser le « cafard ». Ça vaut toutes les promenades, les lectures, les conversations. On se sent transformé. On se dit qu'il ne faut pas se frapper d'avance ; que quand la souffrance se présentera, la grâce de Dieu sera là. Alors avec le secours de Dieu on souffrira comme on travaille en ce moment. Laissons venir ».

Ce qui vient, c'est l'héroïsme et le martyre, et la pure et belle auréole de gloire qui se dessine.

CHAPITRE VIII

FUSILIER-MITRAILLEUR INSTRUCTEUR

EN RENFORT AU 76e DE LIGNE

Religion et union sacrée. — Relent de sectarisme. — « Sa croix d'honneur pour là-haut! » — Enchanté de l'accueil — « On s'y fera! » — La note *très bien*. — Il est nommé instructeur. — Episode de guerre. — L'oncle et la petite nièce. — La ruée allemande. — Au 76e de ligne. — « Je viens de toucher ma bidoche. » — « Je suis résigné à tout! »

Nous avons assez montré, nous semble-t-il, le dévouement de l'infirmier Dalverny pour ses malades, la tendresse d'âme qui l'attachait à leurs souffrances et à eur souvenir, la délicatesse plus que fraternelle dont l les entourait comme une sœur de charité, le zèle sacerlotal dont il les assistait et qui lui forma au ciel sa « petite famille douloureuse ». Sa compétence profes-ionnelle n'était pas en cause. Il exerçait les fonctions l'infirmier de visite. Nous avons entendu le témoinage que lui rendaient ses chefs, supérieurs ou subalernes. Les parents des blessés ne pouvaient avoir, sur es lignes du front, de meilleur remplaçant et de plus dèle interprête. Il était tellement désigné pour ce rôle, u'une fois versé dans l'infanterie, l'officier de santé de on régiment, celui qui l'enterra, écrivait qu'il allait le rendre pour infirmier, quand la mort fut plus prompte.

Pourquoi donc, le tira-t-on, lui, à 36 ans, d'une spécialité où il servait la patrie aussi bien que pas un?

Il est délicat de le préciser, mais nous n'y éprouvons pas d'autre gène qu'une douleur patriotique. L'armée française, du sommet de la hiérarchie de la victoire jusqu'à ses plus humbles unités, a donné assez de témoignages, et des plus éclatants, de religion et de piété; la France elle-même a fourni dans son ensemble un assez bel exemple d'union familiale dans le danger commun, pour qu'on puisse rappeler maintenant la sinistre politique importée du dehors, qui garde à l'épaule le stigmate de « forfaiture », et aboutit, en même temps qu'aux grèves et aux mutineries militaires du milieu de 1917, à un accès d'anticléricalisme.

Devant les vides que d'effroyables hécatombes creusaient ; devant la nécessité de maintenir les ouvriers dans les usines de munitions, les pouvoirs publics avaient décidé de ne laisser dans les services auxiliaires que les éléments indispensables. Un député qui écrivait lui-même : « Dans la mesure où je le puis, je *bouffe* du curé » profita de l'occasion pour demander que les ecclésiastiques affectés au service sanitaire, en vertu de la loi de 1889 fussent versés dans l'infanterie.

Si la passion n'eût aveuglé les sectaires, le moindre bon sens leur eût suffi pour comprendre qu'ils allaient contre tous les intérêts des blessés et des malades. Toutes choses égales, le prêtre et le religieux étaient mieux qualifiés que personne, par leur profession même et la pratique de leurs devoirs d'état, pour un rôle d'assistance et de dévouement. Leur pensée et leur cœur le concevaient comme un ministère sacré.

A tout prendre, et humainement parlant, le changement n'était pas pour leur déplaire. Leur nouvelle v

paraissait agréable autrement que l'existence de l'hôpital et ses peu reluisants emplois, au milieu d'ustensiles peu glorieux par eux-mêmes. La P. Dalverny y soulignera aussi l'avantage de n'être plus traité d'« embusqué ». Mais enfin les ecclésiastiques infirmiers acceptaient leur rôle obscur avec dévouement. Du reste bien des majors protestèrent contre la désorganisation de leurs services; plusieurs s'y opposèrent; des infirmiers revinrent à leurs anciennes formations.

Dans le rouage administratif, d'où dépendait le nôtre, l'un des personnages les plus considérables passait, à tort ou à raison, pour un « mangeur de curés ». Le P. Dalverny lui-même et, d'autres aussi, l'entendirent qui disait à deux infirmières : « J'ai vingt deux ecclésiastiques dans mon ambulance; il faudra bien que je me débarrasse des deux tiers ». C'était des territoriaux. Et le nôtre écrivait, non pas à ses parents, mais à un ami à qui sa conscience s'ouvrait : « Je crois qu'il y a du sectarisme dans mon cas ».

On l'avait inscrit à faux sur une liste d'ecclésiastiques régis par la loi de 1889, et atteints par le fameux amendement de S... Q... D'autre part, son âge ne lui semblait pas encore amener son tour de partir. Au nom de l'équité, et de ce qu'il croyait être son bon droit, il protesta. Il lui fut répondu que les majors avaient toute faculté de désigner à leur gré les « indispensables ». Le sien, dans ce nouvel hôpital, ne le connaissait même pas, et à deux reprises l'avait pris pour un autre...

Qu'importe, au surplus, les passions ou les caprices des hommes, ou leurs faiblesses? La Providence conduisait la victime à l'autel de son beau sacrifice. Nous n'avons rappelé cet ensemble de détails que pour souligner un caractère particulier de ce sacrifice, et constater sur

un point ou sur l'autre, parmi les causes qui l'entraînèrent, la haine de la foi qui fait les martyrs. Nous avons d'ailleurs l'assurance que les prières et les mérites de la noble victime et du généreux soldat s'étendront avec miséricorde sur ceux-là mêmes qui furent plus directement responsables de son immolation.

Il fut quelque peu désorienté, d'abord, dans une situation à laquelle ses campagnes précédentes ne l'avaient pas préparé, et où son tempérament le portait peu. Il n'avait pas peur d'être tué, il lui répugnait de tuer ; et après avoir soigné tant d'affreuses blessures, sa mansuétude, d'accord avec les règles ecclésiastiques et l'esprit sacerdotal, supportait mal l'idée d'en occasionner à son tour. Il sera soldat brave et courageux; mais nous ne croyons pas qu'il ait eu en effet à faire beaucoup usage de ses armes, si ce n'est à l'exercice, où il se forma d'abord, où ensuite il forma d'autres fusiliers-mitrailleurs. Au moment de l'attaque où il succomba il était agent de liaison.

C'est au retour d'une permission qu'il apprit sa destination nouvelle. C'était le cas de redire ce qu'il écrivait un jour : « Que sera-ce quand nous serons tous en permission au paradis ? D'ici là il s'agit de mériter sa croix d'honneur pour là-haut. et sa citation à l'ordre du jour. Beau jour que celui où Jésus-Christ, le général en chef, citera nos exploits peut-être bien obscurs de travail, de soumission, de prières, de souffrance acceptée, et nous remettra la pension perpétuelle du bonheur sans fin ! »

Il fut versé au 9e bataillon du 46e d'infanterie, 33e compagnie, à Coulommiers. « C'est la meilleure compagnie », écrit-il avec fierté. J'ai retrouvé ici des ecclésiastiques infirmiers comme moi, et plus âgés ». Plusieurs, il est vrai, allaient être rappelés dans leurs formations sani-

taires. En attendant, notre nouveau poilu dans cette société trouvait moins rude le changement. Il était d'ailleurs enchanté. « L'adjudant est excessivement gentil. Il n'y a pas de lieutenant ni de sous-lieutenant. Les sergents, dont un prêtre, les caporaux, les camarades sont très affables. Nous, les vieux, on nous traite gentiment. Ça pourra aller. Après trois mois on est supposé instruit, et on peut partir en renfort dans un régiment, en passant par le dépôt divisionnaire. Le moral est bon... Ça me parait drôle d'avoir un fusil... C'est plus lourd qu'une seringue d'infirmier, mais on s'y fera ».

Il s'y fit très bien. « Si je pouvais venir en permission, vous trouveriez sûrement que j'ai meilleure mine. Un des avantages de mon versement dans l'infanterie, c'est que je ne resterai plus à pàlir dans une salle de blessés, à passer pour un embusqué. On en fait de l'exercice! La nourriture est abondante et assez bien préparée. Nous entendons à peine le canon, tellement nous en sommes éloignés. Le pays est très beau, un peu accidenté, petites hauteurs, beaucoup d'arbres, routes ombragées, c'est délicieux. Nous nous amusons comme des enfants... Au total je ne suis pas trop mal tombé. Puisqu'il fallait tôt ou tard faire le saut dans la *biffe*, je ne me plains pas de mon sort. J'ai dû commencer par le *b a ba* du soldat. Nous sommes quatre non instruits. Nous commençons à savoir quelque chose. Ça viendra avec le temps... Il y a pas mal de choses à apprendre. L'esprit ne fatigue pas beaucoup. Je n'ai pas le temps de bailler sur les livres. »

On voit la bonne humeur du poilu et son entrain à la besogne. Ses progrès militaires furent rapides. Incorporé, en juillet 1917, il écrivait le 9 août : « Papa était étonné que j'aie déjà pris la garde. Voici qui le surprendra plus encore. Dimanche dernier j'ai été mis dans un avant-stage

de grenadiers. Le geste lasse beaucoup les premiers jours. Aujourd'hui nous avons dû lancer chacun une grenade véritable. Pour la lancer on est derrière un abri. Quand j'ai eu percuté la grenade, bien que sachant qu'elle n'éclaterait que cinq secondes après, j'ai lancé ma grenade en accélérant le geste. D'autres ont fait comme moi. Ça vous donne une petite émotion!... On s'y fera ».

Vingt jours plus tard, après une permission il écrit : « Le moral est bon. Je n'ai pas eu le cafard depuis mon retour. Je dis vrai. L'idée de partir en renfort ne me fait pas peur. Ce sera encore du nouveau. Je pourrai changer d'idée là-haut. En attendant ça va. »

En septembre il est à un stage de fusil-mitrailleur. Le sergent qui le prépare est un journaliste de Limoges « très gentil ». Après les quinze jours nécessaires, comme son instruction sera censée complète, il s'attend à partir pour le front. « Le moral est excellent. Je ne m'en fais pas; c'est la vérité. Comme le temps ne me manque pas pour penser, au cours de la journée, je rumine bien des vérités, quelques-unes lues dans mon Imitation. Un conseil à Louise. Avoir toujours sur un meuble une Imitation ou un Evangile, et en passant en lire 2, 3, 5 lignes. Ça demande vingt secondes... Un travail de réflexion se fait dans l'esprit, qui, la grâce de Dieu aidant, remonte fameusement le moral. Je m'en trouve bien. » Et voilà comme en passant il nous livre un des secrets de sa vie d'oraison, en maniant le fusil-mitrailleur.

Son examen de fusilier-mitrailleur lui mérita la note très bien. La note ajoutait : « Peut être utilisé comme instructeur » et le 4 octobre il écrit, toujours en style de troupier : « Y a bon! Du moins il y a des chances ». Le chef de bataillon l'appelle, lui demande s'il ne sera pas réintégré dans le service sanitaire : « Réfléchissez et choi-

sissez entre infirmier ou instructeur. » Il préfère choisir le « filon » qui se présente, comme il dit, et devient instructeur.

Peu après, le dépôt envoyait au front un renfort considérable. « Il ne reste guère que ceux dont l'instruction n'est pas suffisante, et les « embusqués » comme moi. Mes camarades me taquinent. Mais qu'y puis-je? Je n'ai rien fait pour me faire nommer instructeur, et puis je suis de la classe 1903, donc plus âgé que la plupart des camarades ». Et sans vouloir se grandir à un héroïsme hors de propos encore, il écrit une autre fois : « J'ai honte de le dire, mais la perspective de passer l'hiver relativement à l'abri du froid et du feu, ne me déplaît pas ». On ne peut lui en vouloir de ce répit suprême et de ce repos relatif que la Providence lui donne.

Dans son nouvel emploi il a pour lieutenant un quasi compatriote, M. Gindrier, professeur de philosophie au lycée de Nîmes. « Très gentil », lui aussi. Et une autre lettre ajoute : « Il fait bon vivre avec lui. Il va à la messe, et m'a dit de lui demander la permission de sortir pour aller aux offices toutes les fois que je le voudrais. J'en ai profité. Il était autrefois au 117e territorial avec le P. Allard. Du moins il m'a parlé d'un Allard, prêtre-aumônier sans galon, jésuite, un converti; de haute taille, très courageux, faisant des actes de bravoure que beaucoup n'auraient pas osé entreprendre. Ce ne peut être que le P. Allard ».

Il se met donc à faire l'instruction des fusiliers-mitrailleurs. « Mes élèves à moi sont des environs de Paris presque tous, intelligents et prompts à saisir. On peut tenir à ce travail, quoi qu'il y ait assez peu de temps libre. » Entre temps on entend la canonnade « qu'on soupçonne formidable. Cette canonnade me rend tout

triste. Elle me fait penser à celle que j'entendais l'an passé dans la Somme ; elle fait passer devant mes yeux tant de pauvres blessés que j'ai soignés : Colin, Emeric, Delsol, Pitiot, etc.... L'an passé, c'était la classe 1916 qui payait, cette année c'est la classe 1917 et les relevés ; dans quelques semaines ce sera la classe 18... et dans quelques mois... votre Aimé. » C'était la signature de la lettre et le pronostic était vrai. Le jour des morts il assiste à la grand' messe à la paroisse. « La grande église était pleine. J'ai vu plusieurs dames en grand deuil. »

Quelques jours plus tard il allait partir en perm..., comme disaient les poilus, quand l'angine l'arrête. Puis dans sa vie monotone, voici un épisode de guerre : « On soupait. Un caporal voisin de nous reçut une lettre. A peine eût-il lu les premiers mots, il ne put se retenir de nous apprendre les nouvelles qu'il recevait. Natif des pays envahis, il avait chez les Boches sa mère, sa sœur et son frère. Il n'avait pas de leurs nouvelles depuis le début de la guerre. Or, dans cette lettre, il apprenait que l'avance des Anglais avait délivré sa mère. Il lut un peu plus et apprit successivement que sa sœur, puis son frère étaient libérés. Nous le regardions lire. C'était impressionnant. Les Anglais ont tellement surpris les Boches que ceux-ci n'ont pas pu penser aux civils qu'ils détenaient. Il ajouta que ces nouvelles lui avaient ôté l'appétit. On devinait qu'il n'y tenait pas de joie. J'étais ému ».

D'autres nouvelles plus graves s'ajoutaient à ces détails : « La lecture des journaux, à propos de l'armistice russe, est plus impressionnante pour nous qui sommes témoins de quelques mesures de prudence. Il y a eu pas mal d'hommes désignés pour aller faire des travaux de campagne dans l'Aisne, à l'arrière. Aujourd'hui on a désigné les hommes de tel... pour s'équiper... Ils ont crié :

bravo ! Le caporal dont je parle plus haut disait. « Ils croient qu'ils vont se promener ! Ils changeront d'idée ! » Je le comprends. Donc, quand le journal nous dit que les Boches vont profiter de l'armistice russe pour nous jeter dessus un million de soldats, et que les cinq ou six mois qui viennent vont être critiques, vous n'aurez pas de peine à comprendre que c'est de nature à nous émouvoir... Oui, ça va être critique. Il va y avoir de durs moments. Je ne suis pas sûr de coucher ce soir dans mon lit. C'est maintenant qu'il faut s'attendre à de vraies « alertes »... Ma santé est bonne. Je n'ai pas eu le temps d'avoir le « cafard ». Ce qui arrive et les émotions par lesquelles on passe, m'empêchent d'avoir le « cafard ». Ce matin, il est arrivé, des dépôts de l'intérieur des jeunes de la classe 18 ; où allons-nous? »

En attendant il va en permission. Des lettres qu'il écrit alors à son filleul et jeune frère Jules, il laisse une part à la rédaction de la petite Marie-Louise, dont il dirige la main pour des lignes qui ne sont pas des tableaux de maître, mais dont le contraste touche singulièrement aujourd'hui : l'oncle, prêtre-soldat avec, à l'horizon, le champ de bataille lointain et l'obus qui éclate, et la petite nièce, caressante, et qui babille si gentiment : « Nos relations deviennent parfois tirées, il y a rupture de relations diplomatiques et explication par les armes. C'est toujours le plus fort qui a tort. Elle me traite de Guillaume, tout comme toi, et me donne des coups de bâton. Elle me fait peur avec le croquemitaine. Elle vient de dire : « al a dit le journal ? » Elle m'avertit de souffler sur la soupe pour ne pas me brûler, d'enlever la peau des châtaignes, de ne pas mettre mes doigts quand on ferme le tiroir. Ce soir je récitais mon bréviaire en me promenant ; elle a pris un livre et s'est mise à marcher comme moi en chuchotant. »

Quand il revient de permission, la ruée des masses allemandes, débarrassées du front russe, a déjà commencé. La ligne anglaise a été enfoncée. Une lettre du 28 mars dit : « C'est le moment de tenir son sac monté. Ce matin on entendait la canonnade et ça paraissait singulièrement plus rapproché qu'autrefois ».

Deux jours après, le samedi-saint, il apprend qu'il doit partir en renfort au 76e de ligne, 125e division. « On complète notre équipement en vue du départ, dit le carnet de guerre. J'ai fait mes pâques le jeudi-saint. Vendredi-saint, exercice le matin. Samedi-saint encore. A 11 heures j'apprends qu'il y a renfort. De fait au rapport on lit la liste. Je suis le premier, Gaillard le 2e, Cibot, Caillaud, etc., etc., en sont. On nous équipe. Partirons-nous le dimanche de Pâques? Oui... non... Je dis ma messe à 6/2 à la chapelle des sœurs, ma dernière à Coulommiers. A huit heures on dit que nous partons à 13 heures. Je fais mon sac; à 11 h. 45 réunion pour le départ. Arrêt à la gare. Vers 3 h. 1/2 départ avec Gaillard, Roux, caporal Hamon. J'ai dit ostensiblement mon bréviaire ».

Ils se rendent d'abord à Emeville (Oise), puis par étapes à Longueil-Sainte-Marie. Il écrit le samedi 6 : « Ce matin j'ai célébré ma première et unique messe à Longueil (aux intentions de Mme M.). Le sergent C. a fait ses pâques à ma messe. On va partir. Je vais au danger. Ce soir je serai à 7 kilomètres des Boches. Puis je monterai en ligne. Qu'est-ce qui m'attend? C'est le cas de dire sérieusement : In manus tuas Dne... O Marie, ma bonne mère, gardez-moi ! »

A un arrêt il note : « Visite à l'extérieur de l'église fermée ». La dernière étape fut aussi longue que l'autre : 25 kilomètres. A un moment il fallut au galop s'abriter sous un bois ; un avion boche venait sur la troupe. On

arrive enfin le samedi soir 7 avril à Marest, dans les environs de Ribécourt. C'est là qu'il rejoignit son régiment.

On répartit les nouveaux venus par compagnies et par sections. Le sergent-fourrier qui les reçoit et les conduit, prenant à son compte le mot célèbre de « chair à canon », le rajeunit dans une plaisanterie macabre, en les montrant à des camarades : « Je viens de toucher ma bidoche ». — « C'est bien vrai », ajoute simplement le récit. La nuit, canonnade formidable. « Nous sommes dans la région de la grosse artillerie ; jugez du raffut. Je me suis aperçu que la présence d'un taube au-dessus de moi et la chute des bombes m'impressionnaient moins qu'à Cérizy ou à Fismes ».

Le lendemain matin, dimanche in albis, il va dire sa messe à l'église du village. Il y rencontre d'autres prêtres et l'aumônier du régiment, M. l'abbé Gaillouste. Celui-ci se déclare tout heureux qu'il y ait enfin un prêtre au 1er bataillon, qui n'en avait pas. « Il me dit qu'il essaierait de me faire passer brancardier. Il essaya de me remonter le moral. Le moral était bon. Mais ça fait plaisir de trouver quelqu'un qui vous reçoit avec sympathie ».

Il rassurait ses parents. « Je pense que vous n'êtes pas en souci à mon sujet. Jusqu'ici il n'y a pas de quoi. Après, je ne dis pas... Pour combien de temps en ai-je encore ? En tout cas je suis résigné à tout. Les cinq mois que j'ai passés à Coulommiers et les lectures pieuses que j'y ai faites m'ont familiarisé avec la pensée des pires choses ».

C'est le 13 avril qu'il va partir pour les tranchées. La veille il voit descendre un « taube ». Venu pour abattre une « saucisse » française (un ballon captif), le boche pique droit en la mitraillant. Nos avions l'attaquent et le

forcent à tomber. En tombant il mitraille le personnel aérostier. Il atterrit sur un mur et sur deux chevaux qu'il tue, l'hélice plantée dans le corps de l'un d'eux. L'aviateur est un peu écorché à la tête. Les hommes de l'aérostation l'ont rossé de coups ».

« Ce matin, dit-il encore le 12 avril, nous devions aller au tir; contre-ordre. Les anciens concluent que ça va mal. Puis on annoncé qu'il y aura revue d'armes à 9 h. 30. Mauvais. Enfin que nous montons en ligne demain samedi pour aménager un secteur tranquille, s'il y en a pas ici. Je vais donc de plus près me mesurer avec « fritz ». Je n'en languis pourtant pas. Le sous-lieutenant m'a dit que nous aurions surtout à manier la pioche et la pelle ».

Dans tous les cas, il s'est préparé. Les trois ou quatre jours précédents, outre la messe, le bréviaire et les prières habituelles, il a fait son chemin de croix. « Il est de circonstance », écrit-il. Le vendredi, 12, au soir, il se confesse suivant sa fidèle habitude, et il nous dit le nom de son confesseur, M. l'abbé Loquin, brancardier du 2e bataillon. Celui-ci ne croyait sans doute pas si bien résumer toute la vie de son pénitent, en lui disant « qu'il faut aller à Dieu avec simplicité ».

CHAPITRE IX

« MOURIR POUR LA FRANCE ! »
SA HAUTEUR D'AME EN FACE DU SACRIFICE

« Cette fois ça y est ». — « Je vais là-haut avec confiance ». — « Je tiens à vous demander pardon. » — « Je suis très heureux d'être ce que je suis. » — « Si je ne reviens pas de là-haut, ne me plaignez pas. » — « Et alors je vais chez le bon Dieu. » — Son mois de Marie. — « Tâche de ne pas trop m'abîmer le portrait avec l'encensoir. » — Pur reflet d'un beau lac tranquille et profond. « Jésus sera avec moi ; je serai rédempteur avec lui. » — C'est mon rôle de rédempteur qui commence. » — « Ce sera pour ainsi dire le corps de Jésus-Christ qui sera blessé... » — Le sens chrétien de *mourir pour la France* !

Avant de suivre notre prêtre-soldat dans sa dernière étape, il nous paraît bon et beau d'en montrer l'âme, de grouper en un tableau d'ensemble les traits essentiels de sa vie intérieure de « poilu » chrétien, de redresser la taille que sa simplicité dissimule, et d'éclairer, d'après les documents eux-mêmes, sa physionomie de martyr sublime. On verra bien si le mot est trop fort.

En attendant que la nouvelle et redoutable offensive allemande se déchaîne, le secteur où il va sera relativement tranquille. Mais sa piété prudente a l'habitude, nous l'avons vu, de prévoir les pires éventualités et il écrit à ses parents, le 13 avril, avant son départ, deux mois jour pour jour avant sa mort :

« Cette fois, ça y est. Tout est prêt, les sacs sont faits. Le mien est aux trains de combat, c'est-à-dire aux voitures. Les fusiliers mitrailleurs ne portent pas leur sac individuel. Ils portent un sac plein de chargeurs. J'ai dans des musettes du linge de rechange, des vivres, bref, tout ce qu'il faudra pour les huit ou quinze jours que nous resterons là-haut. On nous a dit que ça ne « barderait » pas. Le régiment en a pris pour son rhume, il y a quinze jours ou trois semaines ; cette fois, il ne forcera pas. J'aime mieux ça ; ça m'habituera, j'irai en progressant... »

On voit qu'il est poilu jusqu'à l'argot inclusivement. Il est à son affaire. Et nous croyons bien que la désinvolture de son style est aussi une manière de rassurer ses parents. Il continue, sur le même ton dégagé qui cache l'émotion : « Je vais là-haut avec confiance. Mais comme il n'est pas sûr que j'en revienne (ah ! je ne vais pas faire mon testament !) je tiens à vous demander pardon de tout ce qui aurait pu vous causer quelque peine. Même au cours de mes permissions, j'ai pu manifester quelques brusqueries, quelques duretés, provoquées par la guerre, par la privation de lectures, par mon caractère. Quoiqu'il en soit, on est parfois un peu vif. Excusez-moi et n'en parlons plus.

« Je suis très heureux d'être ce que je suis. Je me souviens que maman m'a dit une fois qu'elle souhaitait que l'un de nous fût un père de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Par une disposition providentielle où je reconnais la main de Notre-Dame, je suis oblat de Marie Immaculée. Je me réjouis toujours de l'être, je médite sur ce privilège de l'exemption de la tache originelle et de toute faute, et je me propose d'imiter le plus possible l'Immaculée Conception. Dans ces moments-là il me semble qu'une balle ou un éclat d'obus seraient moins durs à

avaler. Si je ne reviens pas de là-haut ne me plaignez pas. Tout n'est pas fini à la mort. A qui meurt ami de Dieu, le bonheur est réservé là-haut. Et que faut-il pour être porté subitement là-haut? Une petite balle a ce pouvoir. Je m'abandonne entre les mains de Dieu-Providence et de Notre-Dame comme un enfant entre les bras de sa mère ».

Il écrit le même jour dans son carnet de route : « Il est 7 h. 45 du soir. Nous allons partir à 9 heures. Que va-t-il m'arriver? Ou *pas de blessure*, ou *blessure légère* (évacué) ou *blessure grave et mort*, et alors je vais chez le bon Dieu. *Hodie mecum eris in Paradiso* ». Et il retrace l'Ave Maria : « Ora pro nobis nunc et in hora mortis nostræ ». C'est bien la bravoure alerte du soldat français.

Ces pensées ne sont pas des effusions fugitives, mais, redisons-le, une habitude d'âme. Un mois plus tard, il écrivait à l'une de ses cousines en évoquant ses souvenirs d'enfance : « Quel mois de Marie pour moi! Je pense souvent à l'autel dressé dans la salle d'école, à Molières, quand j'étais enfant... bougies allumées, fleurs, lilas, roses, parfums des cierges et des fleurs, cantiques et chapelet... Mon mois de Marie consiste à réciter mon rosaire pendant mes heures de garde, et parfois le sommeil nuit bien à la méditation des mystères. Ma visite que je fais devant l'image de N. D. de Lourdes que tu m'as donnée, et l'image de N. D. du Sacré-Cœur que je tiens de tante Marie, est un des doux moments de la journée. En ce moment la piété m'est douce. Les quelques efforts que je fais pour m'appliquer à la prière me sont largement rétribués. Une pensée qui m'est fréquente, c'est la joie d'appartenir à la Sainte Vierge, et d'avoir été appelé par elle au grand honneur d'être chargé, par vocation, d'honorer son Immaculée Conception. Pendant ma visite je médite

un peu la doctrine du péché originel et de l'Immaculée Conception... Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu; don d'intelligence, lumière de la foi... bien des choses qui se réunissent ensemble comme en un faisceau et mettent de l'unité dans une vie... » Le voilà élevé ainsi de la profondeur du sentiment, et par l'instinct même de la piété, aux belles synthèses de la doctrine du salut. Tout cela au milieu des tranchées et des corvées, des pioches et des musettes, sous les obus et les taubes.

A la fin de ce mois de mai, il était nommé agent de liaison ou coureur. « Je cours, disait saint Paul, de manière que j'arrive au but ». Et le Père Dalverny s'écriait « Plaise à Dieu que je coure dans les voies de la perfection ! » Il avait fait la trouvaille, parmi les ruines, d'un volume de Rodriguez sur la Perfection chrétienne, et ce volume contenait précisément le traité de la « Conformité à la volonté de Dieu ». Ce fut le sujet habituel et suprême de notre « coureur ».

Ses nouvelles fonctions ne l'empêchaient pas d'accomplir ses exercices de piété. Et au contraire. « Je n'y ai aucun mérite, écrivait-il, puisque j'en ai le temps ». C'est le cas de dire ici que le temps ne fait rien à l'affaire. Si ce n'est qu'en un temps d'épreuve et de péril, sa ferveur croissait de plus en plus.

Il ne voulait s'en faire accroire ni à lui-même, ni aux autres, et voici encore un joli petit coin de son âme. Il écrivait à sa cousine-germaine dont nous avons parlé : « Si notre correspondance t'a fait du bien, elle m'en a fait à moi aussi. Que de fois n'ai-je pas reçu comme un coup de fouet en lisant la trop grande estime que tu avais de moi ! Je me disais : « Tout de même, il ne faudrait pas être trop indigne de cet idéal ». C'est ainsi que la Providence divine a disposé les choses. Nous sommes les uns pour les autres

des moyens de sanctification ou de perdition. Tâche de ne pas trop m'abîmer le portrait avec l'encensoir. C'est assez des « busots ». » Les « busots », comme il dit, allaient au contraire donner au « portrait » la consécration suprême et l'auréole définitive. C'est huit jours avant sa mort qu'il écrivait ces lignes, et ce témoignage d'amitié fraternelle était à son insu comme son testament.

Au milieu des obus, il trouvait le loisir d'écrire même de longues lettres, remplies de consultations théologiques, nourries et solides comme s'il avait eu sous la main une véritable bibliothèque. Preuve de la solidité de ses études et de la sûreté de sa doctrine.

Un détail nous laisse apercevoir incidemment toute la limpidité de son âme. Il parle d'une correspondance absolument irréprochable et uniquement occupée de questions de piété. « Comme je remarquai, écrit-il, que les lettres et les petits cadeaux se multipliaient, j'ai réfléchi, j'ai répondu que peut-être vaudrait-il mieux s'abstenir. Je n'écris plus, et c'est réciproque ». On ne lui sut du reste aucun mauvais gré de cette délicatesse et de cette réserve, et c'est l'éloge des deux correspondants. « Cependant, ajoute-t-il, si je savais que cette âme fût dans le chagrin, et qu'une lettre de moi lui donnerait du courage, je n'hésiterais pas à lui écrire de temps en temps, et discrètement... Il vaut mieux être plutôt trop prudent que pas assez ».

Nous n'avons pas à insister là-dessus, et la sérénité de son cœur se prouve assez par le petit geste qui en éloigne même l'ombre d'une nuée lointaine. C'est un pur reflet d'un beau lac tranquille et profond. Rien ne le ternit, pas plus que rien ne le troublera, pas même les gros obus, ou la fumée des gaz, ni l'image sanglante de la mort. Certes il n'est pas batailleur, et devant les préparatifs qu'il cons-

-tate de part et d'autre, devant la mêlée qu'il devine, il ne ressemble pas au cheval de Job qui trépigne à l'odeur de la poudre, et qui dit : Allons! Il aimerait mieux ne pas y aller, ne pas y être, ne pas le voir ; mais il est prêt. Les bulletins tout frémissants qu'il enverra au sortir de la « fournaise », comme il dira, ne sentent en rien l'effarement, et sa plume gardera la même allure simple et calme dans l'émotion, le même sang-froid, comme son âme et comme toujours. Il est tout dominé et pénétré par le : *Fiat voluntas tua!*

C'est ici qu'il nous faut placer d'admirables pages, datées du seuil même de cette année 1918, si tragique et si glorieuse. Nous les avons réservées pour les placer comme de belles lueurs de cierges tout près de l'autel, autour et au-dessus.

Il écrivait le 1er janvier à ses parents : « Ce matin j'ai fait ma méditation sur ce que me réserve 1918. J'ai conclu, simplement, qu'il n'y avait pas lieu de s'épouvanter, même s'il arrivait les pires choses. Rien de tel que la foi pour donner du calme et du courage en face de ces gros problèmes ». Et dans une lettre de quatre pages écrite en espagnol à son frère Jules : « J'éprouve une grande émotion à te souhaiter bonheur, sainteté, prospérité et bonne année 1918. Qui sait ce qui nous attend cette année? Beaucoup de voyages sûrement, peut-être des maladies, des blessures... je ne veux pas dire plus... Mon très cher, nous sommes dans les mains de Dieu. Il ne nous est pas arrivé malheur jusqu'ici ; ce n'est pas une raison pour que cela n'arrive pas. Au reste Dieu ne permettra pas l'épreuve au-dessus de nos forces ». Et continuant à développer ce thème qui lui est familier, il conclut en français : « Si grande que soit l'épreuve, la souffrance, le martyre, suffisante sera la grâce qui fera contrepoids. La grâce nous

sera donnée au moment précis où il le faudra. Ce qui nous semble aujourd'hui horrible, épouvantable, nous sera en ce moment supportable, si nous prions, parce qu'alors une énergie divine sera en nous, qui nous soutiendra et nous rendra de taille à la difficulté ».

Son carnet de guerre va plus au fond de ses dispositions : « 31 décembre. Dernier jour de cette année 1917... année de grâces pour moi... Il fait presque nuit. Je vais dans le réfectoire faire un peu de méditation et dire à Dieu : Peccavi, Miserere mei Deus, Deo gratias... et prier déjà pour que 1918 fasse de moi un saint ». Et voici d'un seul mot très simple, le lendemain, et comme conclusion de sa méditation, à quelle hauteur s'élève son âme comme naturellement. Il avait senti dans la nuit une pointe d'angine. « Je me suis éveillé la première fois en 1918 avec la douleur et l'appréhension ». Il a pris pour texte de sa méditation une parole de sainte Thérèse, commentée, dit-il, par f. Imier de Jésus (des Ecoles chrétiennes) : *prier*, *agir*, *souffrir*, *sourire*. Ce doit être mon programme pour 1918. — J'ai envisagé les souffrances, maladies, blessures, mort que me réserve peut-être 1918. *Mais Jésus sera avec moi; je serai rédempteur avec lui* ».

Et ce n'est pas une pensée en l'air, jetée au hasard de la plume. Nous en avons déjà trouvé l'idée dès l'ouverture de la guerre et dans sa méditation de retraite à Lemnos. Retraite dont l'action fut profonde en lui, et demeura vivante au point qu'il en avait fait la confidence à sa cousine, religieuse sécularisée, et que celle-ci d'elle-même nous en a rendu témoignage. Maintenant, deux mois après sa méditation du 1er janvier, le 9 mars, au moment de partir pour sa dernière permission, avant son entrée dans la bataille, quand tout revêt pour lui cette tristesse et cette mélancolie que remarquèrent bien ses amis de Lyon,

il écrit sous cette impression : « C'est mon rôle de rédempteur qui commence ».

Ces lignes émouvantes, le sont bien davantage à les lire sur le carnet de guerre qu'il portait sur la poitrine, et qu'ont lacéré les éclats d'obus, et dont les feuillets ne se détachent, pour s'ouvrir, qu'avec le froissement de la déchirure, comme une plaie.

Voici enfin à son frère et filleul exposé comme lui, et à qui sans doute il s'ouvre davantage pour l'entraîner mieux sur ses traces, le préparer en se préparant lui-même, une lettre où il développe la même pensée et ce qu'il entend par : « Mourir pour la France ! »

« Ce matin, j'ai médité ce que peut bien me réserver de pire l'année qui commence aujourd'hui. Au plus, elle me réserve une blessure, une asphyxie, et la mort. Mais si tout cela est terrible, si tout cela est une punition, c'est encore autre chose pour celui qui a la foi. Je me suis dit que Jésus-Christ ne pouvant plus souffrir puisqu'il est au ciel, et voulant cependant continuer à racheter les âmes, me demande de lui prêter ma pauvre personne pour qu'il souffre avec moi. Souffrances de tous les jours : froid, faim, soif, cafard, corvées, exercices, que sais-je ? Mais si je dois faire plus, si je dois être blessé, perdre mon sang, souffrir, agoniser et mourir, si je consens à cela, si je me donne à Jésus-Christ, si je lui prête mon corps, avec mes veines, mon sang, mes nerfs, mon âme toute entière, mémoire, imagination et sensibilité, ce sera pour ainsi dire le corps de Jésus-Christ qui sera blessé, privé d'un membre, son sang qui recoulera, ses nerfs qui souffriront... D'avance j'unis mes souffrances aux siennes, mon agonie à la sienne, et je me trouverai être un rédempteur des autres ; peut-être mériterai-je par là une mort chrétienne à des soldats, à des civils, qui, sinon, seraient peut-être

morts sans se réconcilier avec Dieu. C'est là le sens chrétien de « Mourir pour la France ! » Sans compter que si Dieu me demande le grand sacrifice de ma vie, il me donnera une grâce aussi forte qu'il le faudra pour que je puisse supporter les souffrances de mon agonie, les angoisses, les horribles transes. Il me semblera, quand le souffle me manquera que je tombe dans un abîme sans fond, que la terre se dérobe sous mes pieds, mais je sais qu'au fond de cet abîme, il y a la main de Dieu qui me recueillera et m'introduira dans son ciel, où j'aurai des bonheurs infiniment supérieurs à ceux dont j'aurai fait le sacrifice. Donc, ô mon Dieu, j'accepte dès à présent la mort, telle que vous l'avez décidée pour moi, avec ses angoisses et ses peines. Voilà à peu près, conclut-il, ma méditation de ce matin ». Et il se tourne vers son jeune frère : « Que fais-tu ?.. » Nous savons que sa lettre allait à bonne adresse.

Que cet ensemble de pensées fût l'habituelle nourriture de son âme, et comme l'âme de sa vie, nous en avons encore un témoignage dans une lettre intime à un ami. Elle date de quatre mois plus tôt, et montre comment la piété avait fait l'éducation militaire, oui vraiment, du poilu alors improvisé. « Cette vie d'instruction, disait-il le 3 septembre 1917, sensiblement plus sévère et plus minutieuse que celle des infirmiers, offre tout le long de la journée des occasions d'expier, de réparer et de se sanctifier. S'il est difficile de trouver sa demi-heure ininterrompue d'oraison, les moments décousus où l'âme peut méditer ne manquent pas ».

Il faisait ainsi de l'oraison comme une habitude et un état. Et voici comment il en tirait la direction de ses nouveaux devoirs. « Peu à peu je m'explique pourquoi ces minuties, ces exigences du règlement ; je trouve le pourquoi de ces duretés, de ces sévérités de l'autorité... et, la

grâce aidant, cela facilite la soumission ». C'était un religieux soldat; il se faisait l'âme des anciens chevaliers.

Voilà dans leur simplicité rayonnante les dispositions qu'il porte en première ligne et que nous avons appelées sublimes. Il est clair qu'il y va comme à un sacrifice surnaturel, avec une âme de prêtre et de victime, avec la générosité chrétienne d'un patriotisme qui sait à fond tout ce que veut dire cette parole : *Mourir pour la France !*

CHAPITRE X

DANS LES TRANCHÉES DE L'OISE

(AVRIL-JUIN 1918)

Le lieu et la date de sa dernière campagne. — « Nous sommes sous un dôme d'obus ». — Méthode cryptographique. — La vie de tranchées. — Etait-ce des espions? — Bonne humeur de ses lettres. — Courage tranquille. — Les gaz asphyxiants. — Au milieu des sifflements et des explosions. — Le « goût de moutarde ». — Le chien fidèle. — « Un trou d'obus au milieu du sentier ». — Le pain boche; couleur de riz au chocolat.

En commençant à retracer les événements de guerre qui eurent, pour théâtre, les régions précisément où nous conduisent les dernières semaines de notre prêtre-soldat, M. Henri Bordeaux écrit : « Ainsi la guerre se condense-t-elle sur un coin de notre sol, comme le bruit de la mer dans un coquillage, ou dans les agrès celui du vent ».

Ainsi, ajouterons-nous, ces opérations mêmes, ou du moins les mille menus détails qui constituaient la trame de la vie du poilu dans ces quartiers, d'avril à juin 1918, se condensent-ils dans les notes du Père Dalverny. Elles prennent, à ce point de vue, la portée d'un témoignage historique, et sous la plume d'un homme véridique et intelligent, la valeur du document vécu, comme on dit aujourd'hui.

C'est aux approches de Compiègne, sur le flanc nord-

ouest de ce qu'on appelle le massif de la Petite-Suisse, aux environs de Lassigny, dans l'étroite vallée de la Matz, qu'il allait vivre des heures tragiques, et succomber à l'un des instants critiques de la guerre, ou du moins à la minute même où cet effort de l'ennemi sera brisé.

Il s'agit de défendre ce massif de la Petite-Suisse, « dernier rempart de l'Ile-de-France, devant les forêts. La vague des divisions allemandes, dit l'historien de ces combats, ne cesse pas de déferler, cherchant à s'ouvrir un passage qu'elle croira trouver successivement à Noyon, à Lassigny, puis à Montdidier ».

C'est entre leur dernier échec à Lassigny, fin mars 1918, et leur nouvel assaut de Montdidier à l'Oise, deux mois plus tard, que le Père Dalverny arrive sur le front. Il monte en ligne le 13 avril. Il écrit :

« Depuis trois ans, je suis en guerre, et sans connaître la vie des tranchées. J'y suis ». Ils étaient partis le soir pour faire dans la nuit douze kilomètres au moins. « Ça alla encore tant que nous suivîmes les routes ; mais quand nous traversâmes les bois et les terrains ravagés par les trous d'obus ou traversés par de vieux boyaux, alors ce fut plus dur. Et ça dura deux kilomètres. Nous passâmes près des pièces de gros calibre, quels éclairs et quel bruit! Puis ce fut le tour des 75 qui s'en payaient. Plus loin les fusées éclairantes qui nous rendaient service, tout en nous faisant craindre d'être repérés. Enfin nous arrivons. Nos tranchées sont longues et peu profondes. Pas de cagnas. Tout est à organiser... Nous sommes parfois sous un dôme d'obus. Obus français et obus boches se croisent sur nos têtes en sifflant. Pourvu que ça ne barde pas davantage ça ira... Santé excellente, moral pas mauvais »...

Il était alors près de Lassigny. Une lettre même nous l'apprend. Il est vrai que la censure militaire ne permet-

tait pas de donner ces détails. Et à juste raison. D'autre part les parents tenaient à se renseigner. Le troupier est ingénieux. Le nôtre, sûr de la discrétion des siens, avait convenu que lorsqu'il aurait à écrire du confidentiel, il parapherait largement sa signature et qu'il faudrait alors lire, à la suite l'une de l'autre, la première lettre du second mot de chaque ligne, pour en composer les mots confidentiels. La conception est simple, mais il y a un petit travail de combinaison assez complexe, tout en ne disant que des phrases dont la suite et le contenu semblent tout naturels. Il y faut bien une certaine souplesse d'esprit, et l'aisance à manier la plume. Nous soulignons ici les mots qui portent. Il écrit donc le 15 avril :

« A *présent* les correspondances sont moins faciles et [moins *rapides*. Le facteur ne passe pas devant notre [porte. *Evidemment* il y a quelque chose de changé. [Je *suis* en tranchées. Tout s'est bien passé jusqu'ici. [Mais *la* chose semble se gâter. Premiers jours tranquilles, rien. [Hier, *à* trois heures du soir quelques obus tombèrent à quelques centaines de mètres. [Ce *sera* mieux demain, pensions-nous. De fait quelques [obus *sont* tombés pas loin ce matin, de ceux qui vous *y* arrivent sans siffler ou presque. Pas de blessés, mais [quelques *grosses* émotions. Le secteur était [calme, *nous* disait-on. La nuit, quatre ou cinq heures de [garde... *y* a pas bon ». Il fait froid. Le jour on travaille, on « gratte » pour se creuser des abris... On ne fait rien. Les uns dorment. D'autres font des réflexions, et ces réflexions pour le moment portent sur l'artillerie... »

Quelques jours plus tard, il donne des détails plus complets et nous fait connaître la vie de nos soldats dans les tranchées :

« Contrairement à ce que je pensais, je suis encore en

vie. Jusqu'ici la vie de tranchée n'a pas été mauvaise. Voulez-vous en avoir une description? Je commence ma journée le soir quand le jour faiblit : on nous fait faire des travaux parce qu'on peut en ce moment aller assez librement entre les tranchées. Ces travaux sont : faire des chemins de ronde, nous creuser des abris, et autres choses dans ce genre. A huit heures on commence la garde. Ça consiste à se tenir à deux, trois ou quatre (selon le nombre qu'on est) à un endroit d'où l'on peut le mieux voir, et à surveiller les fils barbelés pour voir si quelques boches ne vont pas venir par là. Et la nuit on voit des boches partout, quand il n'y a parfois qu'une tige de plante, un arbre éloigné, ou un poteau.

« Nous avons quatre ou cinq heures de garde. A 4 ou 5 heures, c'est l'alerte. C'est-à-dire que tous doivent veiller. Est-ce l'heure où les boches ont coutume de faire leurs coups? Pendant ce temps, quelques-uns ont l'ordre de continuer les travaux, car on n'y voit pas encore beaucoup. On distribue aussi la « gnole » (eau-de-vie), un quart à quatre, le café froid, le vin et le pain, la viande et les légumes pour toute la journée. Des ravitailleurs sont allés chercher tout cela de nuit à la cuisine roulante, éloignée, et ont emporté les lettres que nous avons écrites.

« Quand le jour est assez grand pour qu'on ne puisse plus se montrer, chacun rentre dans la tranchée. Une boîte de conserve vide, éventrée en trois endroits, et voilà un réchaud. On nous donne de l'alcool solidifié, et je me paie le luxe d'un café bien chaud. On casse la croûte en même temps.

« A ce moment, on peut dire que la journée est finie, puisqu'on ne peut se montrer. On ne peut qu'aménager son abri ou la tranchée, et lorsque les avions circulent, il n'y a qu'à rentrer dans son abri. On lit, on dort, on cause,

on fait ce qu'on veut. Mon deuxième abri, car on nous a fait changer de tranchée est réussi. C'est un réduit de 1 m. 50 de côté, creusé à ciel ouvert, de 1 mètre de haut (hauteur de la tranchée), couvert avec de la tôle que j'ai trouvée, et « camouflé », c'est-à-dire recouvert de terre et d'herbe, pour que l'aviateur ne remarque pas la terre fraîchement remuée. Un obus tomberait dessus, l'habitant aurait des chances d'avoir part au colis, mais faute de mieux, il faut s'en contenter. Du moins on est à l'abri la nuit, et à l'abri contre les regards des aviateurs.

« Mon mobilier ! J'ai d'abord étendu des branches par terre, je les ai recouvertes de beaucoup d'herbe sèche, et voilà mon lit. A côté, mes musettes, mon sac plein de chargeurs de fusil-mitrailleur, mes deux boîtes à masque, dont l'une supporte ma montre et mon réchaud modèle ; des paquets de cartouches, ma pelle-pioche, ma couverture, et au-dessus mon assiette avec viande et haricots en vinaigrette pour ce soir. Pour porte, ma toile de tente. Et voilà. Si la loi ne m'autorisait à ne pas payer mon loyer, ce loyer ne m'appauvrirait pas beaucoup.

« Hier et cette nuit, bombardement intense des deux côtés. Je suis dans la zone tranquille. Les troupes de réserve en arrière sont largement arrosées d'obus, pour rien. Les obus se croisent sur nos têtes, et c'est tout. Ça fait de la jolie musique, mais jusqu'ici je n'ai rien reçu pas plus que les camarades de la compagnie. Pourvu que ça dure, ça ne sera pas trop dur. Je commence à reconnaître le son des sifflements d'obus. Ça fait moins d'effet. »

« Jeudi 18 avril. — Avant de souper, un mot. Comme je soupe quand je veux, je ne retarde personne. Hier nous avons entendu des cris chez les Boches. C'est quelque obus français qui avait dû y faire du ravage, et les blessés criaient. Les français envoient quelque chose comme

obus de tous calibres ! Quelle chose que la guerre ! .. »

Il craint qu'on ne les fasse encore changer de cantonnement : « Ce serait la troisième fois que nous déménagerions et que nous devrions nous creuser des abris, en 5 jours. Quand on est installé dans un abri il faut aller ailleurs. » — 19 avril. — « Bien que je sois de ceux qui font le *communiqué*, j'ignore totalement ce qui se passe dans le reste du monde. En ce moment je ne connais du monde qu'un espace grand comme de la maison à la gare (3 à 400 mètres), et encore ! Le jour on ne peut pas circuler, et la nuit non plus, sous peine de recevoir peut-être un coup de fusil. Hier soir, à la nuit, une de nos patrouilles a fait un prisonnier boche et s'est emparée d'une mitrailleuse boche. On nous a mis en garde contre un ou des espions habillés en officiers français, et déjà je me voyais cité à l'ordre pour l'avoir arrêté et conduit aux autorités. »

Il crut bien un jour avoir cette fortune. Il était de garde la nuit dans son « morceau » de tranchée. Derrière cette tranchée il y a un petit chemin. Il y avait passé toute la nuit des travailleurs. « Vers 4 heures j'y vois trois hommes qui ont l'air de se concerter. L'un d'eux descend dans la tranchée et me demande des renseignements. Je lui dis : « D'abord qui êtes-vous ? — Nous sommes trois officiers français d'artillerie... » Silence de ma part... Il me dit au bout d'un moment : « C'est très bien ! » et remonte. Je préviens aussitôt le caporal qui était à quatre mètres et j'arme mon revolver. Le caporal fait prévenir deux sergents... Finalement le sous-lieutenant s'amène. Les trois officiers montrent des papiers, mais ça ne suffit pas, et le sous-lieutenant fait connaître l'un d'eux capitaine au commandant de compagnie pendant que deux hommes avec fusil gardent les deux autres officiers. On a dû constater que c'étaient bien trois officiers français (ce dont je

ne suis pas sûr) puisqu'on leur a remis un laissez-passer. Nos quatre jours de permission tombèrent à l'eau. » Toute capture de prisonnier y donnait droit, et nos poilus voyaient aussi cet avantage dans l'affaire.

Le nôtre continuait : « Je ne m'ennuie pas. Je lis quelques brochures : je lis le « Prêtre aux armées. Sans le froid, ce serait délicieux. Mais s'il faisait beau, les avions seraient toujours au-dessus de nous. A quelque chose mauvais temps est bon... » Certes il aimera toujours mieux la tranquillité que le « grabuge », et lorsqu'il notera les indices des grands coups qui se préparent, il avouera simplement qu'il aimerait mieux ne pas y être. Mais puisqu'il faut y être, sans d'ailleurs se faire illusion, il y sera tout simplement, sans pose ni crânerie même d'emballement, mais avec l'aisance naturelle qu'il mettrait dans l'accomplissement d'un devoir ordinaire et d'une tâche quelconque. Celle-ci ne l'était pas; et la simplicité d'un héroïsme surhumain fut assurément le caractère le plus admirable de nos soldats de la grande guerre. Il est intéressant de voir comment l'âme délicate et tendre, et l'infirmier maternel que nous connaissons se met tout de suite à ce niveau. Il n'a pas l'exubérance bruyante ni la « blague » babillarde ; mais il en reste comme un reflet et un sourire dans ses récits. Il écrit le 20 avril :

« Je vous écris en humant le bon soleil comme un vieux de 80 ans. C'est qu'il fait froid. Hier, journée de mars, giboulée le matin ; giboulée, le soir... nuit claire... avions... givre... froid; à 2 heures, je me suis couché.

« Vers 4 heures le veilleur qui m'avait remplacé vint me dire de mettre mon « tampon » à mon cou. A demi éveillé, je me demandais ce que cela signifiait. Je compris bientôt. Les Fritz procédaient à un bombardement inconnu pour moi. On entendait le bruit des canons boches cra-

chant nombreux, et le sifflement des obus sur nous; mais je n'entendais pas l'éclatement. C'étaient des obus à gaz asphyxiants qu'ils envoyaient en arrière. Nous sentîmes légèrement un goût de moutarde. Ils ne nous bombardaient pas nous, mais il fallait se méfier. Je mis mon masque et j'essayai de m'endormir. En vain. Le tir cessa, et je pus m'endormir débarrassé du masque. Hier nos grosses pièces ont bombardé ferme une petite ville voisine, qu'elles ont rendue inhabitable aux Boches. Les détonations faisaient trembler le sol. »

Il termina ce premier stage aux tranchées de première ligne, le 20 avril, dans la nuit, et fut dirigé sur Mareuil-Lamothe. Ses camarades et lui partirent au clair de lune. « La région à traverser avait été bombardée demi-heure avant. Sur notre tête un avion boche circulait. Nous voyait-il? Enfin tant mieux ! il ne nous a rien lancé. Traversé les bas-fonds qui avaient le matin même été inondés de gaz; il en restait des odeurs. Rencontré deux artilleurs, tués par un obus, une heure auparavant. A deux heures du matin nous arrivons. Village démoli, encore bombardé. Nous tenons le pays boche sous nos canons à vingt kilomètres de profondeur; il nous tient lui aussi. Nous habitons dans des caves.... »

Bien qu'en réserve et en repos, ils vont faire des travaux tout près du front, élargir une tranchée où il y avait de l'eau. A l'arrivée sur le lieu du travail, trois obus boches tombent. Un homme est blessé au doigt... Ça commençait mal. Les Fritz nous laissèrent travailler une heure, ou une heure et demie. Au retour canonnade. Un obus tombe à 100 mètres de l'équipe, près d'un croisement de route. C'est là que Fritz envoie ces « *busots* », comme nous disons. On se met à courir pour dépasser le croisement. Ça vous donne des jambes. »

« Même travail la nuit suivante. Douze à quatorze kilomètres aller et retour. On nous dit que les Boches bombardent à gaz l'endroit par où nous devons retourner. Passer par là, c'est s'exposer à être asphyxié ; passer par la route, c'est s'exposer à être bombardé. On hésite. Des groupes se forment. Le nôtre part. S'il y a des gaz on le sentira bien, et on retournera. En avant ! On flaire à chaque respiration. De temps en en temps quelques bouffées de moutarde (c'est le gaz asphyxiant qui a nom l'*ypérite*, et qui est très mauvais). Quelques bouffées, puis plus rien. Ces obus tombaient en bas de la colline dont nous parcourions le sommet, et le vent nous en apportait quelques relents. Nous avons fait ainsi 7 à 8 kilomètres ».

Une autre nuit, « travaux aux premières maisons d'un « patelin » que je crois être Roye-sur-Matz. Je dis, je crois, car la nuit on ne sait pas trop. Pour commencer on y voyait encore un peu. Mais le ciel se couvrit ; nuit noire. Tu dois savoir, dit-il à son frère, comme c'est commode de travailler dans un boyau de 1^{m}70 de profondeur, la nuit. Tu pioches et pellettes dans le vide. Puis orage, éclairs et pluie. Les éclairs, les fusées nous éclairaient quelque peu, puis nuit noire. Il fallut renoncer au travail. Et pour retourner ! J'avais deux pelles, je m'en servais de cannes comme un aveugle. Pendant la durée des fusées on courait. Puis on marchait lentement. Nous devions retourner, la pluie nous en a empêchés ». Comme il disait une autre fois : « Il pleut, c'est le repos du militaire ». Pas toujours cependant, mais enfin !

Le village n'était pas non plus très sûr. « Vers midi, j'étais à l'église en train de faire mon chemin de croix ; un obus arrive et ne dut pas tomber bien loin. Quand je sortis, je vis un demi-pin sur une allée du cimetière qui entoure l'église. C'est l'obus qui avait dû le faucher. La

nuit précédente, un obus est tombé à 20 mètres de notre « cagna ». Hier, je disais mon bréviaire non loin de ma « cagna ». Voici un sifflement. Je me couche dans un fossé. Explosion. Une pluie de terre tombe à côté de moi. Un obus tombé chez des copains en tue un sur le coup, en lui défonçant le crâne, en blesse trois autres, dont un gravement. Un prêtre de mes amis vit un obus éclater à trois mètres de lui; ça le coucha. En deux autres endroits du « patelin », des obus ont blessé des soldats. Des civils, il n'y en a pas. Beaucoup de maisons sont à moitié démolies. On sent que les habitants ont évacué « en vitesse ». Nous couchons dans une cave sur des matelas et des draps de lit. On monte là-dessus avec ses souliers. Quelle misère! » Un superbe chien, fidèle au foyer de ses maîtres, en gardait seul la maison et refusait de la quitter.

Puis l'*ypérite* a des effets comme qui dirait rétroactifs. Un cantonnement avait été bombardé à gaz avant l'arrivée de la relève. « Cette saleté de gaz s'incruste dans les murs. Il en reste quelque chose. Nos camarades ont mis 5 à 6 jours à avaler de ce gaz, et les voilà qui ont les yeux rouges et gonflés, qui sont pris des poumons, toussant, gênés dans la respiration. On les a évacués. Mon cantonnement n'a rien eu. Il y a trois jours, j'étais allé à l'église. Rien. Hier j'y suis retourné, qu'ai-je vu? Amas de tuiles devant la porte. Un trou dans la toiture, débris de tuiles et de pierres dans la petite église. Heureusement je n'étais pas là. Avant-hier dans un sentier que je parcours tous les jours en disant mon bréviaire, qu'ai-je vu? Un trou d'obus bien au milieu du sentier. La nuit passée, au retour des travaux, un obus, sifflement, tous se couchent; il tombe à 150 mètres de nous... Parlez-moi de l'arrière! »

Dans la nuit du 27 avril, il repart pour les premières lignes, « ou plutôt en réserve de régiment » à La Berlière près Lassigny. On y loge dans des sapes ou des caves où l'on est à peu près à l'abri : « à peu près, car un obus de gros calibre, comme les Fritz en envoient, pourrait bien nous ensevelir vivants ou morts, comme cela est arrivé à des camarades ».

Le spectacle du village est aussi triste que celui de Lamothe. « Les toits des maisons sont presque tous abimés. Les charpentes et les poutres pendent parfois lamentablement ».

« Rien de nouveau, écrit-il le 1er mai. Toujours même temps et même travail. Je serai bientôt terrassier et fossoyeur de profession. Hier un mort parmi mes camarades et un blessé. Notre artillerie ne se repose guère ; celle des « fritz » non plus. Quelque jour, ça finira bien par s'allumer pour de bon... »

Le 3 mai, nouveau cantonnement, séparé de La Berlière par une longue passerelle « busotée », dit-il en style technique, et qu'il a fallu réparer en deux endroits. Elle traverse un étang, et sous la menace des obus la promenade y est peu agréable.

« Je meurs de fatigue » dit-il en arrivant. Puis il s'aperçoit qu'il a oublié sa deuxième paire de souliers. Avec la permission du sergent, il retourne au risque de se faire blesser ou tuer par un obus. « Je me souviendrai de La Berlière », dit-il dans un autre endroit. En visitant « la pauvre église martyre » il trouve intacte la statue de la Vierge ; « j'ai dit trois ave ». Le cimetière alentour était criblé de trous d'obus, et plusieurs caveaux étaient défoncés.

Le nouveau secteur est tranquille. « Entre les tranchées française et boche, il y a un boyau ancien rempli de

« barbelés ». Il y a quelques jours ceux que nous avons remplacés virent venir un « fritz » par ce boyau. C'est un artilleur. Il se rendait. On le conduisit chez le colonel. Avant d'arriver il avait jeté ou perdu sa boîte à masque et sa musette. Ce matin un de nos sergents et un homme sont allés dans ce boyau et ont trouvé boîte et musette. Le masque est comme le nôtre, la musette contenait du pain boche, couleur riz au chocolat. Il faut avoir faim pour manger ça. Quelle différence avec le nôtre qui est « très bon, délicieux », comme dit Marie-Louise ».

CHAPITRE XI

DE L'ASCENSION A LA TRINITÉ (12-26 MAI)

DERNIÈRES MESSES

« Je désire vivement la sainte communion et j'en suis privé » ! — Comment leur faire du bien ! — « Fritz allume ses bougies ». — Au poste de fusilier-mitrailleur. — « Et puis je ne *m'en fais pas* pour *demain* ». — Lettre à M. le curé de Meyzieux. — Tableau d'ensemble. — Lectures et piété. — « Que de belles choses dans notre liturgie ! ». — Les consolations ne manquent pas, je puis même dire que jamais elles n'ont été si abondantes ». — « Mon morceau de tranchée me suffit comme au trappiste sa cellule ». — Les rafales de Fritz. — Pour dire la messe. — Deux aviateurs blessés et administrés. — Messe de la Pentecôte. — Dates précieuses et symboliques.

C'est le jour de l'Ascension qu'il fit jadis sa première communion. Il y songe, mais les temps sont changés : « Quelle triste fête ! écrit-il dans son carnet, si l'on peut appeler triste ce que Dieu permet. *Omnia cooperantur in bonum*... Oui, même la privation de la sainte messe. Je désire vivement la sainte communion et j'en suis privé. Il me semble que je ferais mieux mon action de grâce ! Ah ! si j'ai le bonheur de revenir, il me semble que j'apprécierai mieux mon oraison du matin, la Sainte messe, mon oraison du soir. *Quam dilecta taberuacula tua... Passer invenit sibi domum... Altaria tua Domine.* Hélas !

je suis loin du saint-autel. Puisse la privation de Jésus-Hostie creuser en moi une faim intense de lui ! » C'est le fond de tendre piété qu'il porte au milieu des incidents pénibles, ou des menaces tragiques et constantes, et parmi des camarades dont quelques-uns sont loin de pareils sentiments, des hommes avec lequels il discute amicalement. On lui avait dit que son milieu serait un peu spécial, qu'il vaudrait mieux ne pas révéler sa qualité de prêtre. Hommage de plus dans le respect et la sympathie dont on finit par l'entourer, mais exemple tangible des raisons pour lesquelles Dieu lui demanderait de s'unir au sacrifice rédempteur de Jésus-Christ. « Je me demande, écrira-t-il. comment leur faire du bien ». Dieu le lui montrera.

En attendant il continue tout bonnement son métier de poilu. La nuit même de l'Ascension, une compagnie voisine devait faire un « coup de main ». « A partir de deux heures du matin, le 10 mai, tout le monde devait être sur pied. Je me couche à neuf heures du soir. Reveillé à dix heures et demie en vitesse. On a cru entendre les Fritz. Peu à peu je m'équipe, mets mes souliers, mes bandes, mes musettes, prêt à être évacué. On ne peut savoir... Rien. Je veille de 11 heures à une heure. Je me couche. Réveillé à 2 heures et demie. Je prie quelque peu. A un moment il me semble entendre quelque chose, des clapotements dans l'eau du Matz. Le caporal Lefèvre allait distribuer la « gnole » chez Bertho quand il a entendu les Fritz à 30 mètres causer et marcher sur des branches. Revenu, il avait envoyé quelques rafales de fusil-mitrailleur...

« Pendant qu'on veillait, voici, à 3 heures un quart, quatre coups de nos 75. En une seconde, toute l'artillerie du petit secteur déclanche un tir de barrage. Des coups de

canon derrière nous, sifflements au-dessus, éclatements chez les « fritz ». Fritz répond, mais comme il ignore notre emplacement exact, il ne peut que tirer au hasard. Quelques obus tombent près de notre poste. Les « fritz » envoient pas mal de fusées éclairantes contre leur habitude. Le caporal P. qui est de l'Ouest, dit : « Tiens, fritz allume ses bougies, *i n' n'en avait* plus, i n' n'a acheté ». Le barrage dure une demi-heure. Quelle fumée ! Je prie abrité derrière le parapet, pour ne pas être blessé par les mitrailleuses boches. Pendant ce temps les 50 hommes désignés font le coup de main. Cinq à six avec le sous-lieutenant Menu arrivent jusqu'aux Boches. « Sales français ! » ont dit les fritz, et ils se sont repliés en lançant des pétards dont l'un atteint légèrement le sous-lieutenant (il est de la classe 1917). Donc coup de main raté. Ils n'ont pas ramené de prisonniers, et l'état-major en voulait. C'est à recommencer. Pas de mort chez nous ni d'autre blessé ».

Deux jours plus tard, c'est son tour d'aller au-devant de Fritz. Il se trouvait alors en première ligne à Roye-sur-Matz... « Nous partons à neuf heures, un sergent, deux caporaux et quatre hommes. Nous franchissons les barbelés à un endroit où l'on peut passer. Nous avançons un par un, courbés, sans bruit, car s'il est neuf heures du soir, on peut à la rigueur être vu. Les boches ont fait comme nous, et se sont avancés vers nous, car un caporal parti en éclaireur en a vu deux ou trois. Je m'installe dans un trou d'obus avec mon fusil-mitrailleur, mon pourvoyeur et un caporal.

« Nous étions là pour protéger une équipe de travailleurs qui posaient des barbelés en travers de la rivière du Matz, qui, en cet endroit, est un marais. Donc pour éviter que les fritz ne viennent sauter sur les travailleurs,

nous étions là, un fusilier-mitrailleur et quelques grenadiers.

« Et nous attendons tout en observant. Il fait nuit noire maintenant. On ne voit pas un homme à deux pas. Nous surveillons le coin du bois. De temps en temps une fusée éclairante nous permet de voir qu'il n'y a pas d'ennemi. Pourtant nos travailleurs font pas mal de bruit. Je dis mon chapelet et ma prière du soir, car il ne faut pas perdre de temps. A onze heures je suis surpris d'entendre des hommes qui viennent nous relever. Nous retournons à travers les barbelés qu'il faut toucher avec la main, à notre petit poste où je continue la garde.

« Ce matin, à 11 heures, en me levant, j'ai été presque aussitôt de bonne humeur ». Pourtant « les motifs naturels de se réjouir ne sont pas abondants. Mais j'ai fait un brin de méditation, j'ai récité mon bréviaire où il y a de si belles choses, j'ai fait ma visite devant deux images de la Sainte-Vierge, et rien que cela vous remonte le moral. Je me répète que pas un cheveu ne tombera de ma tête sans la permission de Dieu, et que si Dieu permet cela et des choses pires même, en réalité cela même est pour mon bonheur. Et puis je « ne m'en fais pas » pour demain. A chaque jour suffit son mal, dit l'Evangile. Vivons d'abord aujourd'hui. Et la grâce de Dieu aidant, je ne me trouve pas malheureux. J'estime au dessus de tout d'avoir la foi, l'espérance et la charité, dont je récite fréquemment les actes, et le bon Dieu me rend au centuple le peu de bonne volonté que je déploie à vouloir ce qu'il veut, à trouver bon ce qu'il a décidé de moi. C'est là le vrai bonheur. Je plains mes camarades qui sont malheureux d'être privés de la vie civile... Non pas que j'en sois heureux, moi, mais la religion rend, entre autres services, celui de rendre supportable n'importe quel genre de vie. J'ai

pris mon parti d'être mobilisé, soldat d'infanterie, loin de ceux que j'aime... Eh bien soit, que votre volonté soit faite » !

Une lettre qu'il adresse à cette époque, le 12 mai, de Roye-sur-Matz à son ancien curé de Meyzieux, M. l'archiprêtre Guillermard, nous fournit un tableau d'ensemble de son genre de vie et une peinture de ses dispositions intimes.

« Vénéré monsieur l'archiprêtre. — Vous avez bien voulu m'écrire une si affectueuse lettre que je m'accuserais d'ingratitude si je ne vous donnais signe de vie. Je vous écris, assis sur le lit de fortune que mes compagnons m'envient, et qu'ils m'ont laissé, peut-être par déférence. C'est une vieille porte couchée sur deux caisses de grenades et une paillasse de trois doigts d'épaisseur. La nuit où nous arrivâmes dans cette tranchée, j'eus à retourner à l'arrière pour une corvée. A mon retour, je trouvai occupées toutes les mauvaises places; il ne restait que la meilleure. Mes camarades, gens polis, car il en est dans notre corporation, s'étaient servis les premiers. Ils couchent sur la terre. Comme pupître, j'ai ma deuxième boite à masque, car nous avons deux masques de différents modèles. Jugez si je puis m'envoler quand j'ai sur moi, avec cela, mon fusil-mitrailleur de 8 k. 750, mes huit chargeurs, ma trousse de nettoyage, ma couverture, mes objets personnels, mes vivres de réserve (biscuits, chocolat, sucre, café, deux boites de « singe »), casque, bidon, deuxième paire de souliers, *et alia hujusmodi*. Je suis vraiment de l'infanterie lourde. Vous avouerez que les déménagements sont plutôt pénibles. Or on déménage plus souvent qu'on n'aménage. Depuis le 30 mars, j'en suis à mon huitième déplacement.

« Nous restons 7 à 8 jours en place, pas davantage : séjour en première ligne ; puis nous descendons en réserve

de division; puis nous remontons en première ligne par étapes; en réserve de régiment, puis de bataillon, puis de compagnie, et de nouveau nous revoilà en première ligne. La première fois je n'y étais pas monté sans quelques émotions. C'était bien à tort, car le secteur était tranquille, et nous reçûmes juste deux obus boches, et un de nos 75 trop court, qui d'ailleurs ne firent du mal à personne.

« Quand je dis en première ligne ce n'est plus exact, car ce n'est ni une ligne, ni une première ligne. Imaginez des groupes de 2, 4, 5, 6 poilus; groupes placés à 100, 200 mètres les uns des autres, dans un rudiment de tranchées..., c'est vraiment une ligne pointillée.

« La nuit, nous veillons attentivement plusieurs à la fois, d'où sommeil interrompu et peu... « nombreux ». Le jour, un seul veilleur par groupe. Les autres se terrent pour n'être pas vus des avions qui circulent tout le jour. Grâce à cette vie de taupes, grâce au système de plusieurs tranchées, l'ennemi ignore celle que nous occupons. C'est d'ailleurs l'ennemi qui a inventé cette nouvelle disposition. Si bien que sans se voir on se regarde comme des chiens de faïence. L'artillerie boche nous ignore, elle envoie ses « busots » un peu au hasard, d'où plus grande chance de salut. Elle affectionne les routes, les gares de ravitaillement, les batteries, les villages. Il fait meilleur en première ligne qu'à dix kilomètres en arrière. Je parle de mon secteur. Pendant nos séjours en arrière, nous vivons dans des caves, plus ou moins solides; dans des sapes. Nous y sommes entassés dans la demi-obscurité, et on n'y est pas en sécurité absolue, si bien que nous avons eu des tués par obus, des blessés, des ensevelis, des intoxiqués. Les nouveaux gaz boches intoxiquent longtemps et beaucoup de mes camarades ont été évacués pour bron-

chites, laryngites, provoquées par leur séjour dans des caves intoxiquées. Ce n'est que quatre ou cinq jours après, qu'ils ont éprouvé les premiers malaises.

« En arrière, nous allons chaque nuit creuser ou élargir des tranchées, poser des fils de fer barbelés, réparer des passerelles, creuser des sapes. Nous allons quelquefois loin pour cela. Nous y allons de nuit, en évitant les routes bombardées, par chemins tels que ceux dont Saint-Jean-Baptiste exigeait l'aplanissement, et pires encore, car de son temps le progrès n'avait pas encore inventé les trous d'obus, où l'on choit à la douce, ni les boyaux qu'il faut franchir. Dans ce siècle de lumières, il faut marcher dans la nuit noire, éviter même de fumer, car l'observateur boche nous aurait vite repérés. Les brancardiers viennent à ces travaux, car il peut y avoir des blessés. Une fois un tir d'obus asphyxiants nous empêche de rentrer. Il fallut attendre et prendre le masque pour traverser la zone *hypéritée*.

« Le jour, par contre, c'est « le filon ». Il faut éviter de se montrer, on dort, on joue, on lit, on écrit... Et les journées passent. Le temps ne me dure pas. J'ai avec moi quelques légers volumes. D'ailleurs dans les villages évacués en vitesse, on trouve des livres. Quand j'ai fait un somme, récité mon bréviaire intégral, médité, lu, écrit, accompli quelques exercices de piété, pris mes repas, il ne reste plus grand temps. Il faut aussi songer à s'approvisionner aux coopératives, qui d'ailleurs sont fort dépourvues. Je fais, à l'arrière, quelques promenades, mais il ne faut pas s'aventurer loin, car les maisons toutes défoncées, les trous d'obus et les sifflements fréquents avertissent que la mort n'est pas loin... Quel spectacle que celui de ces ruines, de ces toits pendus aux poutres, ajourés comme un filet, de ces cimetières aux caveaux défoncés !

« En première ligne nous avons d'autres divertissements. C'est tantôt une patrouille, tantôt un coup de main exécuté par telle ou telle compagnie, et alors on a le plaisir d'assister à un tir de barrage, déclenché subitement....

« Dans trois jours nous serons relevés et nous irons au repos nous réfugier dans des caves. Quelle existence, quelle perte de temps ! Et surtout je suis privé de la sainte messe, même le dimanche, depuis quatre semaines ! C'est dur. J'expie mon manque de ferveur du passé... Pourtant les consolations ne me manquent pas. Je puis même dire qu'elles n'ont jamais été si abondantes. J'attribue cet heureux résultat aux prières de ceux et celles qui veulent bien penser à moi, et vous me dites que vous et Mlle votre sœur priez pour moi. La lecture méditée de l'admirable « Prêtre aux armées », l'étude du psautier de l'abbé Lesêtre, de quelques livres de piété, tantôt les « Elévations de Bossuet », tantôt Saint-Thomas médité, trouvés dans les ruines, etc..., n'y sont pas étrangères. Ma visite à la Sainte-Vierge devant deux images que j'affectionne m'est très douce. J'ai même le temps de réciter quelques fragments de la Recommandation de l'âme pour les agonisants et l' « Itinéraire » des clercs qui a des pensées si suggestives et qui est si bien de circonstance quand il faut partir la nuit... Ça, c'est trouvé, c'est vécu, c'est bien ça. Que de richesses dans notre liturgie ! J'ai aussi l'habitude de faire mon chemin de croix devant une petite croix indulgenciée. La nuit, pendant ma garde, le temps ne me manque pas. Tout cela met pas mal de paix dans l'âme... Je tache de déguster ou d'avaler la vie par tranches. Portion par portion, les jours, les semaines passent, sans que je souffre à l'avance des maux de l'avenir... Mon morceau de tranchée me suffit comme suffit au trappiste sa cellule, sa

bêche, son rosaire et son bréviaire. Je ne me trouve pas malheureux... Mes camarades souffrent d'être loin de leur vie normale ; il est vrai qu'ils ont des motifs, même légitimes, pour cela.., mais il y a tant d'ignorance, d'absence de tout surnaturel, que je les plains et que je leur souhaite la foi. J'ai pris mon parti d'être mobilisé, soldat dans l'infanterie. On n'en meurt pas forcément ; et si l'on en meurt, on ne perd pas au change. On ne perd pas son temps non plus, si on sait sanctifier sa journée ».

Et son humilité de conclure : « Une prière, s'il vous plait, pour que le programme que je me suis tracé ne reste pas sur le papier ». Nous savons bien que ce ne fut pas seulement un programme.

Aux travaux militaires dont il a donné le détail s'ajoutait la confection des chevaux de frise. On fabriquait d'abord des chevalets, qu'on entourait ensuite de fils de fer barbelés, et il fallait aller les porter près du front. L'ensemble de ces occupations était peu reposant, et le sommeil n'y suppléait pas. « Ce n'est pas le canon qui nous gêne » dit-il, « mais on dort par bribes, par morceaux de une, deux, trois, quatre heures ». Vous êtes réveillé pour la garde, pour une corvée, par une conversation, parfois par le canon... que sais-je? »

Malgré tout il ne se sentait donc pas malheureux, et il trouvait, dans sa piété et sa résignation chrétienne à la volonté de Dieu, un bon adjuvant de la gaieté et de l'insouciance de nos poilus.

« Hier, dit-il, quelques obus tombèrent non loin de chez nous. C'est qu'il passe par notre chemin pas mal de poilus. Le français est ainsi fait. Aujourd'hui « fritz » ne tire pas ; le français se figure que c'est fini, qu'il n'y a plus de danger, et dès lors il marche ostensiblement, il siffle, il chante, jusqu'au moment où le « fritz » d'en face, ou

l'avion ou la saucisse, nous repèrent et renseignent l'artillerie qui nous envoie des pruneaux. Enfin pas de mal jusqu'ici ». Mais le lendemain, 14 mai, « Fritz envoie une rafale ; il y avait des 77 fusants et des « gros noirs ». Un camarade dormait dans un petit poste voisin ; un shrapnell lui tomba sur le côté de l'œil assez légèrement. Mais je ne sais pas si son œil n'est pas en danger ». De fait on l'évacue.

Le 17 mai, il va porter des chevaux de frise presque en première ligne, puis creuser ou approfondir une tranchée vieille et inutilisée, avec de l'eau et de la boue. « On a trois ou quatre mètres à faire à deux, et on ne part que quand c'est fini. Les avions circulaient. On marche par un, sur le bord de la route, du côté opposé à la lune pour que l'ombre se projette sur l'herbe, et que l'avion « fritz » nous voie plus difficilement.

« Nous étions à travailler quand un avion passant sur nous laisse tomber une fusée, presque au-dessus de nous, puis coupe l'allumage. Ça y est, se dit chacun, il descend pour mitrailler de près, nous ou d'autres équipes. Puis le bruit étrange de quelque chose qui descend en vitesse. Chacun se plaque au fond de la tranchée. Est-ce une bombe? Ça ne paraît pas, car une bombe met moins de temps à descendre et fait moins de bruit... Puis le moteur se remet à marcher, mais avec un bruit spécial, on entend l'avion qui descend vite, puis une grande lueur. C'est l'avion qui est à terre et qui est en feu. On s'attend à l'éclatement des bombes. Rien. On en conclut que c'est un « fritz ». Puisque l'avion allait vers les lignes boches, un français aurait eu encore ses bombes. Le « fritz » avait dû les lancer à l'arrière, et il rentrait. Les aviateurs avaient dû être tués par la chute ou carbonisés. Le malheur c'est que trois poilus se trouvaient à l'endroit où tomba l'aéro et furent tués ».

Nous avons vu la peine qu'il avait d'être privé de la sainte messe. Il fit, dit-il, une neuvaine à saint Pascal Baylon, très dévot à la Sainte Eucharistie. La fête de la Pentecôte approchait. On lui avait dit qu'il pourrait trouver d'autres prêtres avec l'installation nécessaire. « Mal renseigné par un camarade, ou parce que j'avais mal compris, je me rendis aux batteries de 75 du . . régiment d'artillerie. Il y a longtemps que je n'osais, par peur des « busots » qui pleuvent parfois sur ces parages. Enfin hier je me hasardai. A force d'aller 200 mètres plus loin, puis 100 mètres, je fis deux bons kilomètres. Les « busots » avaient criblé les champs à l'entour des batteries. Je ne perdis pas mon temps à contempler la nature. Les prêtres que je demandais n'y étaient pas, mais il y avait un autre prêtre, ou plutôt il n'y était pas. Il est brancardier, il était parti aux travaux. Ça ne « busota » pas, heureusement. Je songeai y retourner aujourd'hui pour m'entendre et demain dire la messe ».

Or voici :

« Vers 11 heures ce matin (17 mai) nous avions fini de dîner quand . . . coup de mitrailleuse en l'air. Puis on voit et entend un aéro qui vole très bas et veut atterrir. De fait, malgré les arbres, il atterrit à 50 mètres de nous. Nous y courons sans trop nous faire voir des saucisses boches, et nous trouvons un avion français, un mitrailleur tombé dans le fuselage, inondé de sang ; on le retire. Le pilote était blessé dans le dos. Le mitrailleur a reçu plusieurs balles dans la tête ; il est dans le coma, il râle, les yeux sont vitreux. Je lui donne l'absolution, l'extrême-onction, l'indulgence plénière. Il est mort un quart d'heure après. Le pilote, lui, peut s'en tirer. Ce sont, dit-il, les avions boches qui les ont attaqués. Je suis allé le voir au poste de secours. Il souffre. Je lui demande s'il veut voir

l'aumônier. — « Je suis donc en danger? » dit-il. « Je ne crois pas, mais c'est plus sûr ». Il me sourit et répond que oui. Vite une absolution et l'extrême-onction, et on le met dans l'auto qui l'emmène à l'arrière. Il est mort le lendemain. Le major m'a vu faire. Il me prend à l'écart, me demande si je suis prêtre, si je puis dire la messe, et me dit que chez les G. B. D. (groupe des brancardiers divisionnaires) il y a un sergent prêtre, celui que je cherchais. Il y a quelques jours qu'il était là, mais on ne peut circuler librement à cause des « busots », des avions, des saucisses, des postes de police qui interdisent la circulation ».

« J'y vais, et je trouve le sergent Le Hiague, un basque. Quelle joie ! » s'écrie-t-il dans son carnet. « J'y retourne le soir pour me confesser ». Et il peut dire la messe dont il était privé depuis Marest, depuis quatre semaines. La nuit d'avant, travaux habituels comme toujours, puis une heure de garde. « Couché à 3 h. 1/2. Heureusement l'homme « au jus » est venu nous réveiller à 7 h. 20. Je viens de dire la sainte messe. Une bonne messe dite ou entendue, avec une bonne communion, c'est le meilleur remède contre le cafard, le meilleur réconfortant moral. Si on le savait ! » écrit-il à ses parents, et le carnet ajoute : « Bonne action de grâces... Merci à Dieu pour les grâces qu'il m'a accordées à La Berlière ».

Il se retrouvait dans ce village. On ne peut douter de la ferveur de cette messe. Il était pieux certes, et il n'avait pas besoin du voisinage de la mort pour prier Dieu de tout son cœur. Mais elle était là et l'entourait de toutes parts. L'avant dernière nuit qui précéda, l'équipe de travailleurs dont il faisait partie, était commandée par un jeune aspirant de la classe 17, nommé de Bressy. Le valeureux jeune homme partait en permission la nuit sui-

vante. Une bombe d'aéro tombe en plein sur le camion où il se trouvait. On ne retrouva que 12 cadavres et demi. Le jeune aspirant en était. Le Père Dalverny célébra la messe pour lui, à la demande des officiers. Lui, il ajoute, après avoir dit sa confiance : « D'ailleurs je suis prêt à toutes éventualités ».

Il faillit bien être pris au mot, à deux reprises, la nuit suivante. On avait envoyé son équipe aider les « dépanneurs » à sauver l'avion français dont il parlait tout à l'heure. « Les dépanneurs ne font qu'aller chercher les aéros démolis. C'était le troisième qu'ils ramassaient dans la journée. Ils arrivent. Dans la demi-obscurité, l'un d'eux travaillant à défaire le mécanisme, met la main sur le détonateur, destiné à faire sauter l'appareil quand l'aviateur est tombé dans les lignes ennemies. Une étincelle jaillit. Il crie : « Sauvez-vous ! » Aussitôt chacun décampe. Mais un autre mécanicien a mis la main et étouffé la flamme. Ce n'est rien. Heureusement ce système n'est pas aussi rapide que d'autres employés chez les Boches. C'est un mécanisme d'horlogerie.

« Donc nous transportons les ailes, puis le moteur sur des plateformes exprès. C'est lourd. Tout ceci aux yeux des aéros « fritz » qui passaient sur nous et qui allaient probablement bombarder l'arrière. Ailes blanches, toile brillante qui recouvre le corps de l'avion, casques, pensez si tout cela devait bien se voir au clair de lune. Le moteur et le corps de l'appareil pèsent de 6 à 700 kilos, et plus peut-être. On les fait glisser sur un petit chariot que l'on roule jusqu'à la route. Une grande plateforme sur un seul axe y est déjà. Nous faisons rouler le petit chariot sur la plateforme. Mais le plancher ne me paraît pas résistant sous ce poids. J'ai un pressentiment. De fait une planche cède et le moteur qui, monté sur le chariot, avait bien deux

mètres et demi se renverse de mon côté. On décampe en vitesse. Je me sentis touché dans le dos. J'eus l'impression que j'allais être écrasé sous cette masse. Je me retourne. Le moteur était à terre. Le coup que j'avais reçu dans le dos, c'était un voisin qui se sauvait comme moi. On se regarde. On demande : « Y a-t-il quelqu'un sous le moteur? » Heureusement les trois qui étions de ce côté avions pu nous échapper à temps. Nous l'avions échappé belle. J'ai tremblé pendant quelques minutes à la pensée que je pourrais être à cette heure dans un cercueil, ou à l'ambulance avec une jambe cassée. J'ai remercié Dieu. Nous remontâmes le moteur sur la plateforme, et les tracteurs l'emmenèrent. Nous allâmes nous coucher. Et me voilà. Votre... »

Le 23 mai, il descendait plus à l'arrière, à 2 ou 3 kilomètres, à Ricquebourg. Dès le lendemain, il va « faire un tour » après souper. Je fus surpris de voir un clocher. Je suis habitué à ne voir que des églises sans clocher et en ruines. J'entendis des chants... J'entrai. C'étaient des soldats qui répétaient la grand'messe du lendemain. J'y trouvai un prêtre de Lyon. Grâce à lui j'ai pu dire la messe ce matin, et je la dirai les jours suivants... J'ai vu le major. Je l'ai prié de me faire avertir quand il y aurait un blessé. Il m'a dit qu'il y avait un infirmier absent, et s'il ne rentrait pas qu'on tacherait de me faire mettre infirmier. C'est ce qu'il me faut. Je pourrais remplir les fonctions d'aumônier du bataillon, comme fait le prêtre que j'ai rencontré ».

Il put ainsi célébrer la sainte messe durant plusieurs jours, et notamment le dimanche 26 mai, fête de la Trinité, anniversaire liturgique de la première messe qu'il avait dite, dix ans plus tôt, le 14 juin. Lui-même relève ces détails avec soin, et note les sentiments qui l'animaient

à ces « grandes dates ». Il put célébrer encore le jeudi de la Fête-Dieu, et le lendemain, dernier jour du mois de Marie ; ces deux jours « avec le ciboire et son couvercle », faute de calice et de patène. Nous croyons bien que ce furent ses dernières messes. Dates précieuses, non moins que symboliques.

Au milieu des travaux et des dangers, Ricquebourg lui offrait quelques compensations avec son château, son beau parc, ses ombrages, ses étangs. Il est vrai que parfois les « busots » tombent dans les eaux, projetant les poissons sur la pelouse ; et aussi que l'on rencontre de nombreux trous d'obus, et de gros troncs de vieux arbres décimés par la mitraille. Mais où le péril n'est-il pas? Du moins le feuillage épais des longues allées l'abrite contre l'indiscrétion des avions ennemis.

CHAPITRE XII

AGENT DE LIAISON, OU COUREUR

Pourvoyeur V. B. — Roye-sur-Matz. — « Un Ave Maria et en avant au pas gymnastique ». — « Je me confesse dans une cour, debout ». — « Je ne sens pas du tout la solitude de l'exilé ». — « Quand Dieu est avec nous, on n'est jamais seul. » — Fonction du coureur. — « Il faut s'attendre à tout et surtout se fier à la Providence ». — « Nous sommes en alerte. » — « Pendant que je faisais mon chemin de croix. » — « La fantaisie m'a pris d'aller voir de près ». — Un obus par la cheminée. — Menaces croissantes. — Hommage aux chefs. — Le poilu et le commandant.

Les chefs du P. Dalverny, animés de sentiments chrétiens, songeaient à le mettre mieux à même d'exercer son ministère et, en attendant un poste de brancardier ou d'infirmier, son sergent, un corse, le nomme d'abord pourvoyeur de l'obus V. B. Cet obus est une grenade lancée par un tromblon qui s'adapte au fusil Lebel. Le pourvoyeur alimente le tromblon. L'emploi laissait des loisirs pour visiter les blessés.

De son côté l'adjudant de bataillon, bon chrétien, disait de lui à un étudiant bénédictin, secrétaire du commandant : « Il est trop mal à sa section ; il faut que je le mette ailleurs. »

Le Père Dalverny, cependant, s'il avouait qu'au point de vue des sentiments religieux, ses camarades n'étaient

pas « l'élite », proclamait que personnellement il n'avait pas à se plaindre de leurs procédés. « Ils se sont montrés respectueux de ma religion ». On avait même des égards. Nous les avons vus en son absence lui réserver la meilleure place. Dès qu'on avait peu à peu deviné qu'il était prêtre, plusieurs de ses camarades avaient cessé de le tutoyer. Il discutait avec eux amicalement, et avec tact, et il se demandait, nous l'avons vu, comment il pourrait leur faire du bien. Ni son carnet ni ses lettres ne contiennent aucune plainte, et seulement dans une correspondance tout à fait intime, sa délicatesse laisse percer devant une âme délicate aussi, la peine qu'il avait de certains mots, de certaines conversations. Il se montre, habituellement et simplement, bon camarade de ses camarades, partageant en camarade leurs travaux et leurs dangers, et leur esprit militaire, sans être grognard.

On était alors au dur moment où l'ennemi venait d'enlever le chemin des Dames, et avançait en Champagne. Ces nouvelles arrivaient dans l'Oise; on ne « s'en faisait pas » pour cela, et une lettre nous dit seulement que l'on fixait pour rire le nouveau front : un petit poste à Limoges, une tranchée à Bordeaux, une autre à Marseille. Mais on ne parlait pas de se rendre pour si peu.

La nuit du 26 au 27 mai, on travaillait à creuser des tranchées. « Il y avait des pierres. Chaque coup de pioche faisait jaillir des étincelles. D'où danger d'être repérés. Un avion boche passa sur nous si bas que je le vis à l'œil nu. Il dut nous voir; nous étions en manche de chemise; beau clair de lune. Quand il passa juste sur nous, nous nous demandions s'il laisserait tomber quelque chose. Il repassa ensuite en retournant, lui ou un autre. Puis, vers 1 h. 1/2 du matin il y eut pas mal de fusées chez les Boches et chez nous. Voici un tir de barrage boche. Les « busols »

tombaient pas trop loin de nous. Les « Fritz » n'allongeraient-ils pas? Dans ce cas nous étions frits. Nos signaleurs envoient des fusées à six feux, le poste du commandant en envoie d'autres, le poste du colonel en envoie aussi, et alors notre artillerie commence son tir de barrage qui valait celui des Boches. Les fusées du colonel venaient tomber à 50 mètres. Nous nous couchions pour ne pas nous faire voir des « karl ». Le barrage dura 20 minutes. Puis silence complet des deux côtés. Nous reprimes le travail. La fumée noire des obus monta et cacha un moment la lune. Nous cessâmes vers 3 heures; nous avions commencé à 11 heures et nous revinmes, moi disant mon chapelet pour ne pas perdre de temps. Pendant ce retour un autre coup de main se produisit plus à droite. Tirs de barrage des deux côtés. »

Le lendemain soir, « on nous dit de prendre avec nous, nos fusils et 120 cartouches. Ce qu'on doit toujours faire, mais ce qu'on ne fait pas toujours. On disait qu'il devait y avoir quatre coups de main, et que nous pourrions être appelés à faire le coup de feu! Ce ne sont pas de ces nouvelles qui vous laissent de glace. Donc je préparai mes musettes en prévision d'une blessure. Nous partons. Quel calme! Pas un avion, pas un coup de canon; on n'aurait pas dit la guerre. Je me disais : « Ce silence précède un grand tapage. Gare à nous! » Nous arrivons. Et l'on se met à « bosser » (travailler). Il y a des pierres. On sue... Enfin c'est fini. Un moment je vois une fusée à six feux. Je me dis : le tir de barrage va commencer. Heureusement nous sommes près des sapes du colonel, du poste de secours, etc... La première a, paraît-il, 35 mètres de terre au-dessus d'elle. Les obus fouilleurs peuvent venir. Puis nous repartons par équipes au fur et à mesure que le travail finit. Nous marchons sur un côté de la route

pour ne pas faire de l'ombre sur la ligne blanche. Juste un avion « fritz » passe là-haut. Nous avions marché cinq minutes, lorsque je m'aperçois que je n'ai pas mon tampon ou boîte à masque à gaz ! Ça, c'est la vie, c'est plus précieux que le fusil. Vite je retourne, le retrouve et m'en reviens tout seul, et sans incident, en disant mon chapelet et ma prière du soir, puis aussitôt ma prière du matin. Il était deux heures du matin. A 2 h. 1/2 je dors, et bien, sur la paille. A 6 heures, je me lève, vais à l'église, passe chez le prêtre brancardier pour y prendre son autel portatif. Stupéfaction. Leur cave-abri est vide. Les cuisiniers voisins me disent qu'ils sont remontés en ligne, tout le bataillon, à 11 heures de la nuit. Ils ont eu 21 heures de repos. Aujourd'hui, on nous a avertis de rester au cantonnement. Nous sommes en alerte, c'est-à-dire qu'on peut nous faire partir d'un moment à l'autre. Il y a longtemps qu'on s'attend à quelque chose. On dit que les Boches sont à Fismes, que ça va mal à Paris ; là-dessus je reçois une lettre m'annonçant des grèves, ça confirme les bruits, et ça fait penser que la situation est grave... Aujourd'hui le canon se tait des deux côtés (28 mai). Ce silence pourrait bien ne pas durer... »

Trois jours plus tard, au moment où il allait partir de Ricquebourg, pour Roye-sur-Matz : « Ce soir nous montons en lignes et encore nous n'occuperons pas un petit poste. Ma section sera en réserve tout près des petits postes. Ça ne m'effraie pas. Hier après souper, j'allais à l'église en passant par le grand parc. J'y allais très lentement, en lisant une brochure d'apologétique que j'avais trouvée à la cure. Je m'assis même sur un banc de pierre. A l'improviste, voici un sifflement aigu, et un busot qui dégringole pas loin de moi, car j'entends tout à côté une pluie d'éclats et de terre. Je me réfugie dans une cave très voisine. Puis

je vais voir s'il n'y a pas de blessés. Personne. Puis j'allai à l'église. Pendant que je faisais mon chemin de croix, j'entendis des coups de canon contre avion. C'était un « fritz » et je vous assure qu'on lui fit bon accueil. On lui envoya bien 150 obus, soit des 75, soit des 105. Toute la journée il y a des boches en l'air, et on tire des salves en leur honneur. On en a tiré toute la nuit. A 3 heures je me suis réveillé. Notre artillerie crachait avec fureur. On dit qu'il y avait deux coups de main à la fois. La canonnade a continué avec moins d'intensité jusqu'à une heure du soir. Jamais on n'avait entendu notre artillerie tirer si longtemps (ici). Après dîner, fantaisie m'a pris d'aller voir les pièces de près. Il y avait bien d'énormes trous d'obus aux alentours, mais ce n'était pas loin. J'ai vu tirer une pièce de tout près, à deux mètres. Les artilleurs ont du coton dans les oreilles, et j'ai dû me boucher les miennes. Pendant que j'y étais, on leur a donné l'ordre de cesser. Pourquoi tiraient-ils tant ? Les artilleurs n'en savaient rien. On leur dit de tirer, ils tirent. On dit au bataillon que les Boches ont pris Fère-en-Tardenois, qu'ils se dirigent sur Ville-en-Tardenois. Ça va mal. Pourquoi nos pièces tiraient-elles? Les avions et les saucisses françaises auraient-ils remarqué des arrivées de réserves boches. Si c'est le motif, cela nous préparerait des surprises. On dit que nous resterons en ligne 15 jours, mais il est possible que nous ne restions pas 6 jours au même endroit. Il est possible qu'on ait à reculer. Nous arrivons à une deuxième bataille de la Marne. Que nous réserve l'avenir?. . »

Il connaissait très bien les endroits de l'avance allemande en Champagne et dans la Somme. Il en refait l'itinéraire à sa cousine et lui marque aussi les endroits où son frère Jules était passé... « Puis, ajoute-t-il, il se battit au fort de Malmaison, le 16 juillet, y fut protégé par

N.-D. du Mont-Carmel, et y gagna sa croix de guerre... Et maintenant le boche est là. Pourvu qu'il ne nous enveloppe pas!... » Et il conclut pour son compte : « Je n'éprouve pas du tout la solitude de l'exilé. Quand Dieu est avec nous, on n'est jamais seul, Or, Jésus est avec nous tant que nous sommes en état de grâce. On peut avoir à souffrir de la société, mais on peut par l'exemple prêcher et avoir une influence lente mais salutaire. »

« Des deux côtés on se prépare. Il y a des coups de main fréquemment avec préparation d'artillerie. On nous a dit au rapport que nous avions en face de nous la 75e division de réserve boche. Il y a de fortes primes avec 4 ou 8 jours de permission, pour ceux qui font un prisonnier. Ça montre qu'on a besoin de renseignements ou qu'on veut remonter le cran des poilus. »

C'est dans ces conditions que le pourvoyeur V. B., grâce à l'adjudant du bataillon, fut nommé, après 24 ou 48 heures, agent de liaison ou coureur. « Ce mot ne veut pas dire que nous courons. Je marche bien posément ; la nuit, par les chemins ; le jour par les boyaux en zigzag. Ils ont des noms pittoresques. Il y a les boyaux (et les tranchées sont du reste baptisées à l'avenant), « du chien, du chat, du dogue, du chameau, du dromadaire, du dragon, etc., etc. » Pour aller à ma compagnie, il n'y a pas de boyau, et il faut passer par l'un des plus mauvais endroits du village, près de l'église. Pauvre église, elle n'a plus que les quatre murs. »

Il n'était plus à Riquebourg, mais à Roye-sur-Matz. « Justement, ce matin à 4 h. 1/2 j'étais allé cherché le repas de la journée pour les quatre hommes que nous sommes : pain, vin, café, légumes, viande, salade, sardines, fromage. Quand j'étais à la cuisine les « fritz » se mirent à répondre à l'artillerie française, très active la nuit, et qui

tire encore en ce moment. Quelques « busots » assez nombreux, tombèrent non loin de la cuisine, installée dans une cave. Force fut de s'y réfugier et d'attendre la fin de la rafale. Les éclats pleuvaient sur les tuiles. Je me décide à partir. Juste ça recommence. Busots à droite, busots à gauche. J'avais à traverser la route. J'hésite un peu. Un gros busot tombe du côté du chemin que je dois prendre. Comme il y a des abris de temps en temps le long de mon chemin, je récite un *Ave Maria*, et en avant au pas gymnastique ! Première halte au poste de ma compagnie. Je repars. Puis plus de cave jusque chez moi. Les « busots » tombent par ci par là. J'arrive chez moi sans incident et me sens plus à l'aise dans ma cave. »

Voici comme il racontait sa « promotion » de coureur et la manœuvre à accomplir. Le 31 mai, après souper, « on me dit de faire mon sac en vitesse et de me rendre au bureau du bataillon, que j'allais être agent de liaison. Mon sac était déjà fait. Je me figurais qu'il s'agissait d'aller reconnaître les tranchées que nous allions occuper et de revenir pour servir de guide à la compagnie. Il s'agissait de mieux que cela.

« En attendant que l'adjudant du bataillon eût soupé, je vois un prêtre de la compagnie de mitrailleuses ; je me confesse dans une cour, debout, en ayant l'air de causer de n'importe quoi... On ne sait jamais ce qui vous attend en ligne, surtout par le temps qui court, et puis, il ne faut pas en perdre la bonne habitude. Ça fait tant de bien à l'âme !

« L'adjudant du bataillon est très brave. C'est un clérical. Il va à la messe, même la semaine quand il y a une messe. Hier matin, il est venu à la mienne avec un séminariste et il y a communié. Je ne doute pas qu'il est pour quelque chose dans ma nouvelle nomination. Il cherche à

me faire passer brancardier, mais comme il n'y a pas de place vacante, il m'a trouvé autre chose. Donc quand il eut soupé, il nous donna les instructions. Nous partîmes quatre, à sept heures du soir. Nous passâmes par un village où j'avais déjà séjourné. »

C'est La Berlière, sur le chemin de Ricquebourg à Roye-sur-Matz. « Là je vis un sergent du 3e bataillon, même régiment, relevé comme moi de la même ambulance, et très bon chrétien. La nuit précédente, bien qu'ils fussent en réserve, ils étaient montés en ligne faire un coup de main. Ils ont eu quelques morts et quelques blessés. Il m'apprit que l'ambulance était dissoute.

« Puis nous reprenons le chemin ou plutôt le boyau du *chat*, car il faut éviter les routes. De fait les obus rappliquaient. Arrivés au poste du colonel il faut traverser la route. Comme elle est mauvaise, parce que bombardée, on a creusé un tunnel au-dessous. Parfois les boyaux ne sont pas larges. On n'y court pas, à cause du sac et des musettes. Nous arrivons au château de Roye-sur-Matz. Pauvre château moderne, en moins bon état que celui de Montalet (ruines au-dessus de Molières). Nous découvrons le P. C. (poste de commandement) situé à dix mètres sous terre. Il y a là des bureaux, des dortoirs, des corridors. Il y fait chaud. Là, l'adjudant du bataillon que nous relevons nous dit ce qu'il y a à faire. Un planton nous conduit par des boyaux. Nous arrivons à un premier relai de coureurs où deux de nous restent. Les deux autres, j'en suis, vont plus loin à un deuxième relai.

« Voici notre fonction. Nous devons porter les papiers des compagnies au bataillon, et vice-versa. Comme il y a loin par les boyaux en zigzag, et qu'on ne veut pas fatiguer et exposer un seul homme à terrains découverts, on décompose le chemin. Un planton de chacune des deux

compagnies qui sont en ligne nous porte les papiers au 2e relai, l'un de nous les porte au 1er relai, l'un des deux coureurs du 1er relai les porte au bureau du bataillon. Et vice-versa. Mes deux courses sont donc d'aller ou au 1er relai, ou aux deux postes de commandement des deux compagnies. Il y a dans les 6 à 700 mètres, et on fait ce chemin plusieurs fois de jour et de nuit, mais ce n'est pas la mer à boire. Le reste du temps nous appartient. »

Et voici le grand avantage que relevait et qu'appréciait surtout son âme sacerdotale : « J'ai constaté l'action de la Providence dans ce choix. Je suis au relai le plus rapproché des deux postes de secours où je pourrai plus facilement être averti et aller voir les blessés. Nous sommes deux, seuls, isolés, dans la cave d'une maison démolie. Quand ça ne « busote » pas trop, je me promène dans un couloir de la maison dont le toit me cache aux avions. Quand ça busote, un pas et me voilà dans la cave. Une pompe avec de l'eau potable ; on ne mourra pas de soif. En cas de gros bombardement, dans notre cave s'ouvre un deuxième abri qui doit bien avoir dix mètres de terre comme voûte. On se sent tout de même plus à l'abri là-dessous, que sous un plafond de planches ou sous une toile de tente. Il n'y a que si les « fritz » avancent comme à Fismes, et qu'ils viennent nous cueillir à l'improviste... Il y a bien à notre disposition des cartouches et quelques grenades, mais si les « fritz » s'avancent en nombre, à nous deux on n'aurait guère qu'à faire « kamarade », et à se laisser expédier à Baden-Baden, comme nous disons.

« Pas de corvée, pas de garde la nuit, sauf la garde contre les gaz si nous ne voulons pas nous exposer à être asphyxiés. S'il y a des coups de mains ou des attaques, nous pouvons être appelés à porter des ordres, et pour cela à devoir passer sous des tirs de barrage, et sur des

routes balayées par les mitrailleuses... mais j'espère que ça n'arrivera pas. » Et il le dit évidemment pour rassurer ses parents, car la lettre ajoute : « Nos canons arrosent les « fritz » ; on voit les 75 éclater au-dessus des tranchées de « Karl » - « Karl » ou « Fritz », dit-il, c'est la même chose. Il est probable que les « Karls » doivent se tenir dans leurs abris. Qui sait où en sont les « Fritz » dans leur marche foudroyante sur Château-Thierry? Pourvu qu'ils ne nous débordent pas sur les ailes et que nous ne soyons pas enveloppés! Il faut s'attendre à tout, et surtout se fier à la Providence. »

Il écrit le 5 juin, à 6 heures du matin. « A cette heure matinale j'ai déjà fait bien de l'ouvrage. Levé à 3 h. 45, je suis allé chercher notre repas pour le jour. J'ai porté des pièces à mon bureau, j'ai fait ma prière, récité mes petites heures et dégusté le psaume 118, qui en constitue la grande partie pendant cette octave du Saint-Sacrement. J'ai renvoyé ma méditation à tout-à-l'heure pour que mes lettres partent ce matin... Je ne suis encore ni mort, ni blessé, ni prisonnier. C'est déjà quelque chose. » Il avait cependant connu le danger d'assez près.

« Hier, vers 7 h. 1/2, nous partions pour porter aux deux compagnies la *décision* (le rapport), et l'indication des travaux à exécuter la nuit par les compagnies. Mon camarade, parti le premier, avait déjà fait une trentaine de mètres dans le boyau, lorsqu'un busot boche tombe aux alentours. Pressentant que ce busot ne serait pas le seul et unique, il fait demi-tour et revient. Il eut bon nez. De fait, « fritz » était de mauvaise humeur. Il nous a envoyé une de ces dégelées pas ordinaire. Les « busots s'amenaient par 2 ou 3 à la fois, et vous n'auriez pas fait six ou sept pas rapides entre chaque envoi gratuit. Le camarade avait été bien inspiré. Il n'y a pas un seul abri pour

aller à la 3e compagnie, et c'est ce boyau qui a été mauvais en ce moment... Moi aussi j'aurais été frais si j'étais parti deux minutes plus tôt. Mais il y a des caves le long de mon chemin. « Fritz » avait des munitions. Il nous a envoyé une bonne soixantaine de busots de 105 ou de 155; des busots « *maous* » comme on dit (ça doit venir du latin « *majus* » plus grand). Et je vous prie de croire que ça fait du chahut et de l'effet ! Et les jolis trous pour planter des poiriers ! Faites-vous envoyer quelques-uns de ces obus défricheurs, si vous ne trouvez pas d'ouvriers ! Mon camarade, quand il put partir, trouva un gros trou d'obus dans le boyau; et d'autres à côté. Les éclats dégoulinaient à côté de notre cave et sur ce qui reste de tuiles. Je dis ce qui reste. Oh ! les jolis toits ! Quand ils ne font pas du plat ventre à terre et qu'ils sont restés au haut des murs, on dirait des filets de pêche avec quelques poissons que représentent quelques tuiles. La fumée des obus venait jusque dans notre cave. Non, ce n'était pas le moment de se trouver dehors. Pas de blessé. Y a bon. Toute la nuit et ce matin nos artilleurs sont d'humeur guerrière. Ils ont peur que leurs pièces se rouillent. Ils balancent quelque chose en fait de busots. Les obus miaulent au-dessus de nous.

« Il y a une couche de brouillard dans la vallée au-dessous de nous. Une saucisse à « Fritz » est montée au-dessus du brouillard et surveille. Elle peut très bien voir ma maison et l'entrée de ma cave. Il ne faudra pas trop circuler et se faire voir, si on ne veut pas se faire « sonner » par « Karl ». La lettre ajoute pour le cas où l'on serait enterré. « Nous avons deux « piémontaises » dans notre cave. Au cas où un busot en crèverait la voûte, ou boucherait l'entrée, nous pourrions nous déterrer. La journée s'annonce très belle. Le caporal-fourrier s'appelle Labroue. Il est d'Alais. Il est assez jeune. »

Le 6 juin, même grande activité de l'artillerie. « Pas de messe ce matin, dimanche. Pourtant je ne suis pas loin de l'église. Mais la pauvre église ! Il y en a pour un moment avant qu'on y dise la messe. D'ailleurs ce ne serait pas prudent pour l'instant. Un « busot » pourrait venir troubler la cérémonie. »

Le 7 juin, une première lettre à sept heures du matin dit : « Il a manqué y avoir du nouveau. Hier matin à peine ma lettre partie, les boches se mirent à bombarder l'ancien poste du colonel, lequel est parti un peu à l'arrière depuis deux jours. Vers 10 h. 1/2, un éclat vint frapper à la nuque un de nos caporaux. Je ne sus cela qu'à midi. J'allai au poste de secours. Il avait été évacué. On dit qu'il est mort hier. Après leur soupe, les camarades de la section d'où je suis détaché eurent une grosse émotion. Ils logeaient dans la grande sape occupée jusqu'ici par le colonel. Un obus vint passer par la cheminée d'aération, large d'au moins un mètre carré, et vint éclater dans la sape. Jugez ! Résultats : un enterré un peu, et légèrement blessé, les autres commotionnés, pas de mort, pas d'autre blessé. Je les vis peu après à la visite médicale. L'un d'eux était pâle comme un drap. C'est que ça vous secoue.

« Le soir, ordre nous est donné à nous quatre de quitter nos postes et d'aller juste dans cette sape où l'obus était tombé. Il y a du joli travail. Le commandant s'est porté un peu à l'arrière. Il faut donc que les porteurs de papiers soient aussi un peu plus à l'arrière. Donc hier soir, nous y allons. On s'attendait à quelque chose. Nos canons tonnaient sans cesse, et tous. Et même ils y allaient de trop bon cœur. Pendant que nous nous rendions à notre nouveau poste, suivant la route, puisque la nuit tombait et que Fritz ne pouvait plus voir, nous entendons un bruit d'obus français ! C'est un 75 qui tombe de 20 à 30 mètres

de nous. On se couche vite, et on passe dans le boyau assez peu large, avec les sacs au dos. D'autres busots de 75 rappliquent. C'est une pièce usée probablement qui tire trop court. Les signaleurs lancent des fusées pour faire allonger le tir, mais les obus arrivent pendant quelque temps encore.

« Arrivés à notre nouveau poste, les mitrailleurs nous disent qu'ils sont alertés, qu'on s'attend à quelque chose, qu'à minuit ils ont l'ordre d'être tous à leurs pièces et d'avoir leur masque sorti de la boîte, pendu au cou, et prêt à être mis. Ça vous donne un frisson. Peu après on me fait porter un papier. Il faut y aller avec l'idée que peut être les « fritz » vont répondre à notre artillerie. Hier toute la matinée, il n'avait pas fait bon dans ce coin, à preuve le busot du matin. J'avais à porter ce papier à peu près à trois kilomètres. J'y vais, j'en reviens sans incident et me couche à 1 heure du matin. Il n'y a pas eu du nouveau dans la nuit. Fritz n'est pas venu jusqu'ici. Ce n'est que partie remise. J'avais choisi les objets à emporter, ceux à laisser, au cas où il faudrait décamper en vitesse. Dans ces moments il vous passe des émotions par l'esprit... le gaz, un busot crève la sape, vous tue, vous enterre... les boches arrivent, etc. Aujourd'hui très-belle journée... ».

Une autre lettre, à 11 heures du soir, précise les menaces et confirme les impressions de notre poilu. « Aujourd'hui, le canon à « Fritz » a fait reposer sa gueule ; peut-être a-t-il fait marcher ses jambes. Sur la « décision » il y avait : « Un prisonnier boche a déclaré que les Allemands feraient un bombardement à gaz cette nuit. Prenez disposition ! » — Selon des prisonniers boches, on s'attend parmi leurs hommes à une attaque boche sur un front de 40 kilomètres. Ils ont des troupes spéciales de choc.

Leur artillerie a reçu l'ordre de ne pas tirer pour ne pas faire démasquer leurs pièces. De fait ils n'ont pas tiré aujourd'hui. D'après moi, ils ont dû déplacer quelque peu leurs pièces. Nos avions n'ont pas dû pouvoir les repérer puisqu'elles ne tiraient pas. Dès lors, notre artillerie ne pourra que tirer au hasard cette nuit, et les boches sans être inquiétés pourront nous bombarder à gaz. On verra ça, on vous le dira demain, s'il y a du nouveau. Bonsoir ».

Et le lendemain, à sept heures, la lettre ajoutait ironiquement. « Fritz » a été bien sage cette nuit. Et on le disait si méchant ! Quelle mauvaise réputation on lui fait! Ce matin à peine quelques obus qui avaient l'air de tomber loin de nous. Donc je ne suis encore ni blessé, ni prisonnie, ni intoxiqué, ni mort. La santé est très bonne. Tout à l'heure je vais aller au bataillon, trois kilomètres. Je suis bon pour la marche. Je ferais ce métier jusqu'à la fin de la guerre si on le voulait... ».

Nous laissons à ses lettres la saveur de leur style qui sent le voisinage du poilu. On voit qu'il l'est devenu lui-même dans la simplicité de sa résolution, et de son âme prête à toutes les éventualités. Le 2 juin, il écrivait encore à un ami : « Le moral est très bon chez moi. La foi et un peu de piété m'adoucissent bien des fatigues ». Et le même jour il notait dans son carnet de guerre : « Tout à l'heure je suis allé visiter le château de Roye-sur-Matz. C'était imprudent peut-être. Il y avait un avion boche en l'air. Que de trous d'obus! Château dévasté. J'ai trouvé une collection des auteurs latins, l'édition Panckouke... ». Ce sont les dernières lignes de son carnet de guerre, comme un souvenir suprême des études classiques du professeur et de l'humaniste qu'il était.

La lettre du 8 juin dont nous avons cité la première partie, ne sera suivie que de billets brefs. C'est donc sa

dernière lettre. Elle se termine par un hommage aux chefs militaires, et nous sommes heureux de le reproduire.

« Hier dans le boyau j'ai voulu consolider un cheval de frise qui penchait... patatras !... en voilà deux qui tombent dedans. J'ai essayé de les remonter sur le parapet. Juste arrivent le commandant et l'adjudant de bataillon qui revenaient de parcourir les premières lignes. (Le commandant fait ce tour tous les jours, et on dit qu'ils ne paraissent jamais en ligne !) Je m'étonnai qu'il ne m'ait pas appelé « poilu », comme il dit à ceux qu'il rencontre : « poilu... que fais-tu ?... poilu... qu'as-tu à signaler... ». Il me dit : « Qu'est-ce qu'il fait là ? — Mon commandant, je cherche à sortir ces chevaux de frise qui sont tombés ». Et alors l'adjudant et lui m'ont aidé avec leurs cannes. Le boyau étant élevé, je n'ai pas pu pousser les chevaux de frise jusqu'en haut, ils ont achevé... A un moment, le cheval menaçant de me tomber dessus (c'est du fil de fer barbelé), j'ai mis la main sur l'épaule du commandant, sans y faire attention... ». Et il nous est agréable à nous, avant les journées tragiques et terribles qui allaient suivre, de relever ce dernier geste symbolique du poilu, du prêtre-soldat, uni avec ses chefs pour une besogne modeste, mais qui avait pourtant la grandeur de sa signification : l'aide fraternelle, l'unanimité des cœurs pour la défense de la même mère. L'épaule du commandant soutenait une main du soldat, qui travaillait de l'autre. Cette main sur cette épaule y passait aussi bien quelque chose du mérite surnaturel de cette œuvre ; c'était comme un autre geste sacramentel de bénédiction et de force. Touchant tableau, avant la grande vision du sacrifice suprême qui sera l'une de ces immolations saintes, par où le commandement donnera la victoire à la France.

CHAPITRE XIII

L'ATTAQUE ALLEMANDE DU 9 JUIN 1918
LE SUPRÊME SACRIFICE
13 JUIN

« Les troupes défendent le cœur de la France ». — « Comment suis-je sorti de cet enfer ? » — « Que N.-D. de Bon-Secours nous protège ! » — « Qui me donnera de l'eau de la minette ? » — Pour le moment, ça va ». — « Sois sans souci pour moi ! » — « Le soir du dixième anniversaire de son ordination. — « Prêtre brave et dévoué ». — « Il a fait son devoir ». — Il a eu la plus belle mort du soldat chrétien; il est tombé face à l'ennemi ». — Pure victime de rédemption.

Après l'échec de leur offensive de mars 1918, les Allemands avaient massé plus d'un million d'hommes pour frapper un nouveau coup. Ce fut la surprise du 27 mai en Champagne, au Chemin-des-Dames, et l'avance ennemie jusqu'à Château-Thierry. Arrêtés là, ils se retournèrent vers le front Montdidier-Noyon, pour cette attaque de 40 kilomètres, dont le Père Dalverny nous a déjà dit que les prisonniers boches l'avaient annoncée.

La troisième armée, au centre de ce front, et de laquelle faisait partie le 76e de ligne, s'était déjà couverte de gloire à la fin de mars. Elle était digne d'entendre le mot d'ordre que lui donnait son chef, le général Humbert, le 25 mars au soir : « Les troupes défendent le cœur de la France. Le sentiment de la grandeur de cette tâche leur montrera leur devoir ».

Le 7 mai, notre fusilier-mitrailleur écrivait : « A propos de la retraite d'il y a un mois et demi, les anciens racontent que les Boches s'étaient avancés jusqu'à Mareuil-Lamothe. Ils arrivaient successivement en camions, d'où ils descendaient au moment voulu, baïonnette au canon. Mais nos 75 en ont fauché des quantités... Les 75 n'ont pas reculé, et ont tenu bon. A un moment on débouchait les obus à 0... ils éclataient à 7 ou 800 mètres du canon. Quelle bouillabaisse ! Les obus ont anéanti des colonnes entières et ont fait reculer les Boches de Mareuil à Lassigny. C'est ce qu'on raconte ».

Le 30 mars, la troisième armée barrait la route de Paris. C'est elle qui allait de nouveau recevoir le choc furieux de la ruée allemande, et de ses troupes spéciales d'assaut, entre Montdidier et l'Oise, en juin 1918.

Préparée par une formidable lutte d'artillerie, dont nous avons entendu les échos sous la plume de notre soldat, l'attaque se déchaîna le dimanche 9 juin. Contenue sur la droite et la gauche, elle bouscula le centre, et descendit comme une trombe par la vallée du Matz. C'est à Roye-sur-Matz, à la tête de pont, pour ainsi dire, que se trouvait le Père Dalverny.

Une feuille écrite au crayon donne les détails suivants : « Dimanche 9 juin 1918 — 8 h. 1/2 soir. — Bien, bien, bien chers. — Je suis en vie, sans blessure, ni asphyxié, non brûlé, et pas prisonnier ! C'est un miracle. Comment suis-je sorti de cet enfer ? Jamais journée ne fut si longue ni si terrible. Ce fut horrible de 2 heures du matin à 9 heures. Avons été sous tir de barrage inouï pendant deux heures dont trois quarts d'heure sans abri ! Et cette course de 3 kilomètres avec le masque qui vous étouffe. J'en ai pleuré dans mon masque.

« Lundi soir 9 h. 1/2 soir. — Hier je me suis cru

sauvé... Il a fallu revenir jusqu'à Pins (?); recul progressif. — Été trois fois sous l'éclatement des fusants. Je ne suis encore ni blessé ni malade. Je ne puis écrire plus long. — Quand partira ma lettre? Vous devez être en souci. Que Notre-Dame de Bon-Secours nous protège Jules et moi. — Je ne pense pas tarder à descendre pour reformer la division.

« Mardi 9 h. Toujours là attendant. Busotés une fois aujourd'hui. Le ravitaillement se fait bien. J'ai eu à manger et à boire largement aujourd'hui. On parle que nous serions relevés bientôt. J'en languis. Nous avons eu assez d'émotions. Je cherche à faire partir ma lettre. Y réussirai-je?

« Mercredi 12 juin — 9 h. soir. — Quelle journée longue aujourd'hui! On nous a mis hier soir à 11 h. en petit poste dans un fossé vu par avions. Pas de busots. — Rien de sensationnel. On n'y est que pour 24 h. La relève pour cette nuit peut-être. Colonel prisonnier, commandant de bataillon et commandant de compagnie blessés. S'ils étaient là peut-être serions-nous relevés. — Soif. — Un litre de vin chacun par jour. Mais qui me donnera de l'eau de la *minette*? Bonne santé. — Je vous embrasse ». David s'écriait dans une autre bataille : « Qui me donnera de l'eau de la citerne de Bethléem? »

Ne pouvant sans doute pas expédier sa lettre, il écrit en carte postale, le soir du même mercredi : « Bien chers. — Je suis en bonne santé malgré quelques émotions. Mais il est des moments qu'on n'oubliera pas. — J'aurais bien voulu lire les journaux ces jours-ci, mais où s'en procurer? Soyez sans souci. Pour le moment ça va ».

En effet « ça va ». Le 9 juin, l'armée de Von Hutier, avec ses trois divisions d'assaut, son tir violent d'artillerie et ses tanks avait dépassé notre seconde ligne et gagné

Ressons-sur-Matz; et, le 10, elle avait pu prendre pied dans Antheuil; « en apparence, écrit M. Louis Madelin, la violence de l'attaque avait eu raison de nos procédés de parade, en réalité notre front, s'il s'était incurvé ne s'était nulle part rompu. Notre ligne se reformait sans désordre. La bataille continuait à garder le caractère d'une lutte pied à pied ». L'avance allemande avait formé une poche de neuf ou dix kilomètres. L'ennemi prêtait le flanc. Sur sa droite, le 11 au matin, le général Mangin attaquait brusquement, prenait mille prisonniers et seize canons. Le 12, le général Humbert contre-attaquait à son tour et dans la journée du 13 refoulait dans le Matz l'ennemi qui « du coup sembla décidément arrêté ».

Au milieu de cette gloire, voici l'obscur petit soldat dans son petit poste. Il envoie une dernière carte à ses parents, le soir de ce 13 juin à 9 heures: « Bien chers. — Toujours en bonne santé! On trouve le temps long. A quand la relève, qu'on puisse boire de l'eau, et ne pas entendre de si près ce bruit d'obus, de balles de mitrailleuses que j'ai dans les oreilles depuis deux mois juste sans un moment de vrai repos! On dit que c'est pour cette nuit, mais voici trois nuits qu'on le dit. Ravitaillement bien fait. Hier et aujourd'hui nous avions un poulet pour deux ou trois, sardines, haricots en boîte, confiture, un litre de vin chacun. Mais pas d'eau et on est altéré. Dire qu'il y a du cidre dans les villages voisins. — J'ai laissé mon encrier en route. Au repos j'écrirai plus longuement. Je vous embrasse. — Où est Jules? »

Ce fut son dernier mot. Il ne devait plus avoir de repos qu'au ciel. Sa dernière pensée fut spécialement pour son frère et filleul. A sa cousine il écrivit une carte le même jour. Il donne les mêmes détails. « Que je voudrais de l'eau! Il y a du cidre dans les villages voisins, mais on

n'y peut aller; défendu». A elle il parle aussi de son frère : « J'ai peur que Jules ne soit ici ». Et il conclut: « Sois sans souci pour moi, et que tes élèves veuillent bien prier pour nous toujours. Leurs prières nous sauveront. Aimé ».

Cette carte datée aussi du 13 juin ne porte pas l'indication de l'heure, mais fut rédigée sans doute en même temps que la précédente, de neuf à dix heures du soir. C'est donc peu après avoir écrit aux siens, et quand il se livrait à ses prières ordinaires suivant son habitude fidèle, que le R. P. Aimé Dalverny fut frappé par un éclat d'obus, et qu'il mourut pour la France. La date officielle de son décès et les données diverses que nous en avons fixent en effet sa mort au 13 juin et aux environs d'Antheuil, sinon à Antheuil même.

C'était, jour par jour, le dixième anniversaire de son ordination sacerdotale. Signe sensible que Dieu l'avait voulu prêtre surtout pour être victime avec Jésus-Christ, et qui donne au sacrifice empourpré de son sang les clartés radieuses du sacrifice de l'autel. Avec le Prêtre Eternel, et par sa grâce, il était rédempteur, et pour sa part nous obtenait la victoire.

Le même soir, 13 juin, le général Humbert disait à ses troupes, en résumant la bataille : « Si nous avons perdu du terrain comme il arrive fatalement dans la défensive, l'ennemi a perdu la bataille. Il voulait aller à Paris. Il n'ira pas ». « L'Allemand avait essuyé un échec, dit M. Louis Madelin, (1) et ce n'était rien à côté de l'effet moral qu'avaient eu et la résistance même relative et partielle de l'armée Humbert, et l'attaque heureuse du groupement Mangin. Notre pays, chacun s'en souvient, en avait tressailli ». Un mois plus tard, c'est le 18 juillet.

(1) La bataille de France. *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1919.

Un camarade du Père Dalverny écrivait, le 17 juin, une lettre expédiée le 18, en même temps que les deux dernières cartes trouvées sur lui après sa mort. « Il y a quelques jours, avant que se déclanche la terrible offensive boche du 9 qui a supprimé malheureusement bon nombre de nos combattants, M. l'abbé Dalverny m'avait donné votre adresse pour vous prévenir au cas où il lui arriverait malheur. Je me fais un devoir, M. l'abbé, de vous apprendre sans ménagement, comme il m'est prescrit de le faire, la mort de M. Dalverny, prêtre brave et dévoué qui sacrifiait bien des fois ses heures de liberté, de sommeil même, pour donner à ceux qui le lui demandaient toutes les consolations spirituelles dont nous avons tous tant besoin.

« Il est encore estimé de tous ceux qui l'ont vu et connu, particulièrement en première ligne, ou dans son service de liaison où il était si exposé.

« Il a fait son devoir, et Dieu a reçu cette belle âme généreuse agréablement dans son beau ciel !

« Qu'il repose en paix, c'est ma plus simple mais bien fervente prière pour ce ministre de Dieu qui avait bien compris et accompli son devoir de chaque jour avec désintéressement, par amour pour Notre-Seigneur, en qui je suis, M. l'abbé, votre tout dévoué. — Louis Vessière. — 75e Rég. d'inf., 1er bataillon ».

Il ajoutait dans une seconde lettre : « Dans la hâte de vous écrire, j'ai en effet omis dans ma lettre les quelques renseignements que j'avais pu recueillir. M. l'abbé Dalverny était agent de liaison. Il est mort le 13 juin d'un éclat d'obus à la tête. Il est inhumé dans le cimetière militaire du village de Monchy-Humières (Oise), tombe n° 19, par les bons soins du personnel de l'infirmerie dirigée par M. l'aide-major Denoyelle ».

Ce dernier écrivit lui-même, un mois et demi plus tard, à la sœur du Père Dalverny, Mme Meynier : « Excusez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à votre lettre du 11 juillet, mais nous étions en pleine bataille, dans des conditions où il n'est pas facile d'écrire.

« C'est en effet moi qui ai fait inhumer votre frère Aimé Dalverny. Lorsqu'on me l'a amené, il était mort et on m'a dit qu'il avait été tué par un éclat d'obus au côté gauche de la tête. Il n'a pas dû se voir mourir, et il a eu la plus belle mort du soldat chrétien ; il est tombé face à l'ennemi.

« Je le regrette, car c'était un brave homme et un bon soldat ; il m'avait été recommandé et je devais le prendre comme infirmier.

« Nous avons pu lui trouver un cercueil et il a été inhumé chrétiennement par un prêtre au cimetière de Monchy-Humière, tombe 19, où il sera facile de retrouver son corps.

« J'ai fait moi-même l'inventaire de ses affaires personnelles qui ont été remises à l'officier des détails du régiment. Elles vous parviendront, je pense, rapidement, par la voie hiérarchique.

« Je vous prie d'agréer, Madame, pour vous et votre famille, l'assurance de ma sympathie attristée et mes sincères salutations. — Denoyelle ».

Nous n'avons pas d'autres détails, mais nous savons qu'il fut frappé aussi à la poitrine et qu'il est mort debout. L'on peut du moins le conclure des taches de sang de son bréviaire et des déchirures que les éclats d'obus firent à son carnet de guerre, l'un et l'autre portés sur sa poitrine.

« Sois sans souci pour moi » disait-il quelques instants avant d'être frappé, à sa cousine religieuse sécularisée, institutrice libre ; et nous savons toute la portée de ce mot

adressé à ce moment à celle qui fut souvent la confidente de son âme; et cette parole est à ce moment comme une consécration et une signature suprême des déclarations que nous avons déjà lues. « Si je ne reviens pas de là-haut, ne me plaignez pas », écrivait-il à ses parents, à son entrée en ligne. Et nous avons vu sa piété s'élever jusqu'à la conception sublime du sacrifice rédempteur avec Jésus-Christ pour le salut des âmes et de la France. La pleine conscience qu'il avait d'ailleurs de son devoir : devoir de la charité parfaite qui donne sa vie, devoir d'obéissance aux commandements de Dieu et spécialement au quatrième d'où relève le patriotisme, devoir de soldat du droit et de la justice, de la civilisation chrétienne, de la mission providentielle de la France, de l'idéal catholique après tout; ce triple devoir devenu un triple martyre, souligné encore par le geste même de sectarisme qui pousse le prêtre-infirmier de l'ambulance sur le champ de bataille parmi les combattants ; le dévouement quasi maternel et purement chrétien, qui le fait ressembler dans sa délicatesse tendre et attentive au chevet des blessés et des agonisants, à une sœur de charité ; l'esprit de foi constant, la soumission totale, la patience résignée et alerte de bonne humeur du soldat de tranchée et de l'agent de liaison, sans emballement fougueux, pas chercheur de plaies et bosses, mais sans peur non plus et doucement tranquille en face des « pires éventualités » ; la pureté surnaturelle de ses intentions, la piété de toute une vie vraiment sacerdotale et apostolique, la limpidité de sa belle âme, la sensibilité même qui l'immolait davantage : tout cela ne nous permet pas de douter que, destiné à devenir une victime de rédemption, la Providence, après l'avoir tiré par miracle de la « fournaise » du 9 juin, comme il écrivait à un ami, la fournaise du

premier choc de l'assaut, la Providence le reconduisit le jour décisif du 13 juin, en cet anniversaire même de son sacerdoce, à l'autel où, pour sa part, le sang de cet autre agneau arrêterait le barbare exterminateur. La mitraille le coucha là face à l'invasion, sur la ligne qu'elle ne franchirait pas, au pied de la France qui derrière lui commençait à sortir de son deuil, le front déjà dans l'aube de la victoire ; la mitraille, disons-nous, le coucha là comme on jette une palme au pied d'une croix ou d'un autel de Fête-Dieu.

Nous donc, de qui la vie, la liberté, le bien-être, l'avenir national ont bénéficié et bénéficient de sa mort, et de celle des centaines de mille de ses camarades, ne le plaignons pas, puisqu'il le veut ainsi, mais jetons à notre tour, sur ces tombes glorieuses, les palmes et l'hosanna du patriotisme et de la vieille foi de nos pères !

APPENDICE

TROIS AUTRES M DAILLONS

Durant les premières années de la guerre, après la Marne, et surtout après Verdun, l'étonnement qui se mêlait à l'admiration du monde provenait d'une connaissance trop superficielle de notre pays. D'une méconnaissance plutôt ; et de l'injuste renommée que nous avaient faite soit des apparences frivoles sans profondeur, soit les méfaits d'une politique artificieusement plaquée, contre les sentiments généreux et généraux de la nation.

Pour mieux comprendre, il n'est que d'en venir à l'analyse intime des existences obscures et des âmes inconnues qui furent le cœur sublime de la France.

Les récits qui précèdent nous en ont fourni des exemples, un peu dans tous les milieux. En voici d'autres dans la vie très simple et la mort glorieuse et pieuse de trois fils de nos montagnes du Velay ou du Vivarais, trois jeunes aspirants missionnaires, trois amis du reste du R. P. Dalverny, et ses confrères. Il en eut d'autres venus d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie, et qui payèrent largement leur tribut sur les champs de bataille. Le point de contact de ceux dont nous présentons ici le souvenir, c'est, à des titres divers, Lyon. Le premier y fut soldat, le deuxième y fut mobilisé, le troisième y fut élève, quand le R. P. Dalverny lui-même y était professeur.

FÉLIX JUGE

I

Rejeton d'une généreuse et vieille souche chrétienne et paysanne, l'un des humbles ouvriers de la première victoire de la Marne, Félix Juge naquit, sous les auspices de Notre-Dame, durant le mois de Marie, le 16 mai 1886, au hameau de La Brosse. Ancienne baronnie diocésaine, qui dresse les ruines de son château féodal sur un gracieux plateau fermé à l'horizon, à une vingtaine de kilomètres, par la chaîne et les pics des Cévennes, c'est aujourd'hui une section de la commune de Tence, petite ville de la Haute-Loire, aux confins de l'Ardèche, sur la route d'Annonay à Yssingeaux.

La famille Juge était enracinée là depuis des siècles. Lorsque, en 1885, on reconstruisit l'antique maison paternelle, on retrouva, sur une pierre de l'ancienne bâtisse, une inscription ainsi gravée IVIE IIII. Le nom de ce Juge nous ramènerait-il en 1400? Dans tous les cas, les archives de la région mentionnent les Juge dès le commencement du XVIe siècle. Un livre « terrier » conservé dans la famille prouve qu'ils furent receveurs de la dîme pour toutes les dépendances de la seigneurie de La Brosse.

La prétendue réforme protestante, qui a laissé des partisans dans la contrée, n'entama point la foi de cette catho-

lique famille. Au XVIIe siècle, entre 1636 et 1640, elle eut l'honneur de recevoir Saint Jean-François-Régis. L'apôtre du Vivarais et du Velay laissa comme souvenir à ses hôtes, un des grands crucifix qui lui servaient d'armes salutaires dans ces prédications. Cette relique insigne, pieusement conservée, était transmise aux aînés qui continuaient la souche dans le pays. Elle fut authentiquée matériellement, moins de cent ans plus tard, par une plaque de cuivre qui porte dans le patois de l'époque : « Le B. Jean-Régis a leygua a quella crou à la famille IVIE en 16... ». Le bienheureux Jean-Régis a légué cette croix à la famille Juge en 16... (1).

C'est sans doute la bénédiction du saint missionnaire qui donna aux mœurs chrétiennes et à la fidélité catholique de cette patriarcale famille la fécondité des vocations sacerdotales. Elles y furent nombreuses et ininterrompues, pour s'épanouir finalement en vocations apostoliques. Dès le XVIe siècle, presque toutes les générations avaient eu des prêtres. Durant tout le XVIIIe, trois Juge furent successivement curés de la même paroisse de Chaspignac, dans la Haute-Loire; ce bénéfice curial passai d'oncle à neveu. Au moment de la Révolution, deux autres Juge, prêtres, furent déportés dans l'île de Ré. Ils s'y consacrèrent au Sacré-Cœur de Jésus, et on en a retrouvé le document authentique parmi leurs manuscrits. A la même époque, durant la Terreur, la maison paternelle devenait l'asile des prêtres fidèles qui conti-

(1) Le titre de bienheureux que l'on donne au saint nous fixe entre 1716, époque de sa béatification, et 1737, époque de sa canonisation. Il est vraisemblable que l'inscription fut gravée à l'occasion des fêtes de la béatification. La visite du saint à La Brosse eut lieu entre 1636 et 1640, période de son séjour au Puy, et temps de son apostolat dans le Velay et le haut Vivarais.

nuaient leur ministère malgré tous les dangers. Il y avait au moins quatre cachettes, dissimulées soit dans l'épaisseur des murs, soit dans les greniers et retrouvées plus tard. Le sol gardait encore des coquilles d'œufs, restes de frugaux repas. La religion de la famille la désignait sans doute aux soupçons des révolutionnaires. L'on garde encore des couvertures et des rideaux de lit qui portent les traces des coups de baïonnettes de diverses perquisitions. Venu au monde dans ces mauvais jours, le grand-père maternel de Félix reçut le baptême dans une cave. Il devint plus tard soldat de Napoléon Ier, et ainsi le futur sous-diacre, le futur et modeste héros de la Marne, devait avoir dans les veines, par le cœur de sa mère, avec la bénédiction des saints, du sang des grands soldats de l'Empire.

Au XIXe siècle, deux autres Juge, ses oncles, furent prêtres à leur tour, et l'un d'eux continue de consacrer sa vieillesse à un ministère laborieux. Enfin l'un des frères de Félix et son parrain, missionnaire oblat de Marie, lui montrera par l'exemple et la parole la route du noviciat. Et d'autre part de jeunes espérances, venues des autres membres de la famille, commencent d'amorcer déjà l'avenir au passé : véritable tribu de Lévi au service des autels.

II

Son enfance. — Sa vocation.

La vieille église de Tence, où Félix fut baptisé, avait jadis, au temps des Camisards, été saccagée et en partie brûlée par les protestants. Ils étaient nombreux alors. Il en reste un millier dans une population de quatre mille

âmes. Voisinage qui ne nuit pas à la ferveur des catholiques, tous pratiquants, à part quelques fonctionnaires. La famille Juge était loin de faire exception, et malgré les quatre kilomètres qui séparent le hameau natal du centre paroissial, on savait, tous les dimanches, prendre les mesures nécessaires pour que nul ne manquât aux offices.

Fidèles à la dignité de vie et à la noblesse d'âme d'une race si profondément chrétienne, les parents mirent leur saint orgueil dans leurs enfants. Ils en eurent onze, dont huit grandirent. Une des trois filles s'en alla vers Dieu dans sa dix-huitième année. Une photographie nous montre Madame Juge, née Virginie Chouvenc, au milieu des survivants. Assise entre ses deux filles, l'une portant sur les genoux un bébé grave; les cinq grands et solides garçons debout en arrière, le missionnaire oblat au centre; la grand'mère, un sourire de fierté maternelle discret, contenu, rayonnant de l'âme sur des traits réguliers, qui n'ont pas vieilli et gardent leur fraîcheur; la finesse et la bonté dans un regard qui perce sous les rides vénérables du front, sous le double bandeau de la chevelure qui se partage simplement, sous la coiffe noire à bordure de tulle blanc des veuves; la grand'mère, les deux mains laborieuses croisées au repos, mais visiblement héritière de la mâle autorité du père disparu, semble vraiment la reine de sa belle famille, et porte avec aisance et une grâce douce le prestige et l'autorité de la femme forte non moins que du dévouement maternel.

Félix était son dernier né, le onzième. Dans le portrait, il a dix-sept ou dix-huit ans, et sa taille dépasse la haute taille de ses frères. Enfant, il était tout mignon. Blondin aux yeux bleus, doux et caressant comme un petit agneau, il était le benjamin, le chéri de tous, mais

surtout de son parrain qui lui consacrait avec joie ses vacances de séminariste. La familiarité et l'affection de ce grand frère créaient en lui, à elles seules, l'habituelle vision de la vocation sacerdotale. Sa mère secondait ces premiers instincts, et en lui faisant réciter sa petite prière, elle lui disait en confidence et avec l'ardeur de la foi... « Demande à Jésus qu'il fasse de toi un saint prêtre! »

Ses premières années se passèrent au milieu de ses frères et sœurs. Devenu grandet, il apprit les rudiments scolaires et le catéchisme à l'école d'une « béate ». Antique institution du diocèse du Puy, ces « béates », ainsi nommées par le peuple, soit à cause de leur piété, soit à cause du genre de vie qui les tenait uniquement occupées de Dieu comme les bienheureux du Paradis, ces « béates » étaient des religieuses de l'Enfant-Jésus, détachées une à une dans les hameaux, et vivant de dons et d'aumônes plutôt que de rétributions scolaires, y secondant et suppléant l'œuvre du prêtre. Parfaites catéchistes, on leur doit, pour une très bonne part, la conservation de la foi et des pratiques religieuses dans ces groupements éloignés. Félix bénéficia de ce beau dévouement, se prépara très-bien, et fit une sainte première communion. C'était au mois de mai 1897.

A partir de ce moment, les germes de vocation déposés en lui dès l'enfance, se précisèrent avec netteté et décision. Son parrain séminariste était devenu novice, puis scolastique oblat. Il allait recevoir le sacerdoce : « Moi aussi, déclara Félix, je veux être prêtre! » Et il demanda de commencer ses études de latin.

La voix de Dieu lui parlait avec force. Il y sera fidèle. Les épreuves ne manqueront pas. L'appel divin semblera même, après le service militaire, retomber dans des échos vagues et confus. Le doute le troublera. Mais la droiture

de l'âme, le sérieux de la conscience, l'élévation des sentiments, la réflexion et la logique d'un esprit positif et pondéré trouveront finalement, sous l'action de la grâce et de bons conseils fraternels, la route à suivre. L'énergie aisée du caractère et de la vertu triomphera des obstacles. En définitive cette vocation, si précoce aura le mérite, en réclamant les efforts, des vocations tardives. Exemple de nature à édifier, et au milieu des perturbations de la guerre, capable d'encourager d'autres bonnes volontés indécises.

III

Ses études classiques.

Des contretemps douloureux troublèrent les débuts classiques de Félix. Ce fut d'abord le grand deuil de la famille, la mort du chef. Tombé malade à la suite d'un accident de voiture, M. Juge s'éteignit au milieu de ses enfants, le 25 août 1898. Son fils, oblat, prêtre depuis seulement sept semaines, accourut de Liège pour donner sa première absolution à son père, et dans la piété filiale de ces prémices d'apostolat, offrir, à ce chrétien mourant, la plus belle couronne et la plus douce récompense sur terre, d'une vie de labeur et de foi.

La mort était entrée dans la maison. Deux ans plus tard, cette jeune sœur de dix-huit ans, Joséphine, suivait son père dans la tombe. Une autre sœur, Marie, ne survivra que de six ans. Félix lui-même semble avoir alors contracté un état de santé délicate, une disposition maladive, que ses traits amaigris révèleront en grandissant, qui réclamera des soins, et qui gênera ses études.

Il les commença chez un excellent vicaire de Tence. Il

y prit des leçons durant plusieurs années, et en 1902, à seize ans, se présenta au Petit-Séminaire de la Chartreuse, près le Puy. Il y fut reçu en cinquième. C'était peu pour son âge. La lenteur de ses progrès ne contribua pas à l'encourager, et accrut sans doute un fond de timidité qui se prêtait mal aux récitations, aux questions et aux réponses, paralysant en partie l'œuvre du maître et les efforts de l'élève. Peut-être d'ailleurs était-ce de ces intelligences qui se développent tardivement. L'avenir le ferait croire, et les notes de ses examens théologiques atteindront une très bonne moyenne, et parfois la dépasseront. Ses cahiers de notes, très nourris, auront de la précision et de la méthode. Nous citerons enfin quelques lignes de lui, et on pourra l'apprécier.

Tant bien que mal il tint bon en cinquième et en quatrième. Il arrivait en troisième lorsqu'en décembre 1904, il eut la grande douleur de perdre sa mère. La tristesse qui lui resta au cœur, la difficulté croissante des cours qu'il suivait avec peine, le découragèrent alors. Ses directeurs perdirent espoir, et le supérieur de la maison, M. le chanoine Bringer, crut devoir en conscience aviser la famille. Il fit appeler le R. P. Juge et lui déclara nettement : « Jamais Félix n'arrivera jusqu'à la prêtrise. Vous feriez mieux d'éviter des frais inutiles et de lui faire prendre une autre direction. » Malgré les déceptions et les difficultés, l'élève cependant se sentait appelé par Dieu. Il persévéra.

Une double épreuve l'attendait en rhétorique. D'abord un nouveau deuil extrêmement sensible, la mort de sa sœur Marie, sa marraine, sa petite maman. La place de Marie dans la hiérarchie des frères et des sœurs avait fait d'elle l'auxiliaire utile et dévouée de sa mère, et elle s'était vouée de tout son cœur à cette mission fraternelle

et filiale. Elle avait pour cela renoncé soit à des désirs de vocation religieuse qu'elle avait au cœur depuis son éducation au pensionnat des sœurs de Saint-Joseph du Puy, soit à des propositions très avantageuses d'établissement dans le monde. Vraie petite sainte, d'une nature très douce, très bonne pour tous et surtout pour les pauvres, modèle des Enfants de Marie par sa piété, elle était la seconde mère de la nombreuse famille, et tous l'aimaient ainsi. Après la mort du papa et de la maman, elle était devenue le cœur même du foyer orphelin. Plus que personne, et par son âge même, Félix, le dernier né, avait été l'objet des soins affectueux de sa marraine. Très aimant lui-même et attaché par tous les liens de son enfance, ses souvenirs devenus encore plus vivants et plus forts, et comme un refuge plus doux au milieu des peines de ses études ingrates, il lui sembla que sa mère mourait de nouveau, et cette fois pour toujours, lorsque sa sœur Marie quitta ce monde. Il n'en pouvait parler sans que les larmes lui vinssent aux yeux. Elle s'endormit dans la paix du Seigneur, à l'âge de 31 ans, au mois de décembre 1906.

Ce coup douloureux coincidait avec la fermeture du Petit-Séminaire de la Chartreuse, usurpé par le gouvernement comme faisant partie de la mense épiscopale du Puy. Félix, abattu par son deuil, fut un instant désarçonné. Enfin, après un mois ou deux d'incertitude, il s'adressa, sur le conseil de ses directeurs, au Petit-Séminaire de Courpierre, dans le diocèse de Clermont, où il acheva tranquillement un cycle d'études classiques si tourmenté. Il eut la bonne fortune de rencontrer, dans cette nouvelle maison, et comme professeur de langues, un ancien condisciple de son frère, M. l'abbé Garry. Celui-ci nous a dit lui-même la bonne impression que

laissa Félix parmi les élèves et les professeurs, et que nous allons retrouver d'ailleurs à la caserne. Avec sa rhétorique il achevait ses vingt et un ans, et, reconnu bon pour le service, il fut incorporé au 158e de ligne, à Lyon, en octobre 1907.

IV

Service militaire et vocation religieuse.

Ce fut un beau soldat. Le signalement du livret militaire lui donne 1 m. 78, des cheveux et des sourcils blonds, des yeux gris-bleu, un front haut, un menton à fossette, sans parler du visage ovale, du nez fort et de la bouche moyenne. Il fut vite apprécié. Caporal après six mois de caserne, on le nomma caporal-fourrier, et la confiance de ses chefs et de la compagnie lui garda ce titre et cet emploi jusqu'à la fin de son service. Ses qualités se manifestèrent au dehors. Enchantés de son caractère, de son sérieux, de sa bonté, des parents jetèrent les yeux sur lui, et le demandèrent en mariage pour leur fille, riche héritière. « Pour qui me prend-on ? répliqua-t-il. Je ne suis pas de ceux qu'on attache avec une chaîne d'or ! » Il avait une légitime fierté d'âme.

Ses idées cléricales cependant étaient ébranlées, non point par l'attrait du monde, mais par d'autres difficultés. De ses faibles études classiques, ses deux ans de caserne lui avaient fait encore oublier bien des choses : « Je ne serai pas capable, se disait-il, de suivre un cours latin de philosophie. A quoi bon rentrer au Grand-Séminaire, engager moralement un avenir impossible, prendre la soutane pour la quitter ensuite ? » Il ne voulait pourtant pas mentir à la voix qui lui parlait du sacerdoce depuis l'enfance.

et il s'en ouvrit à son frère l'oblat : « Puisque tu hésites, lui répond ce dernier, prie, réfléchis, étudie ta vocation. Et puisque tu ne veux pas entrer au Grand-Séminaire sans avoir la certitude morale d'y pouvoir rester, pourquoi n'irais-tu pas frapper à la porte d'un noviciat de religieux prêtres? Un noviciat est un lieu et un temps d'épreuves et d'essai. Tu verras ensuite si tes forces te permettront la philosophie et la théologie. »

Le raisonnement parut péremptoire au jeune soldat. La présence de son frère, la grande diversité d'œuvres où il pourrait plus tard consacrer son activité soit en France, soit dans les missions étrangères, au delà de l'Equateur ou au Pôle-Nord, l'attirèrent au noviciat des Oblats de Marie. Il y entra, son service fini, en octobre 1909.

C'est en Italie, dans la vallée d'Aoste, à quelques kilomètres de la cité immortalisée par Xavier de Maistre, au vieux prieuré Saint-Pierre, que notre postulant missionnaire abrita sa bonne volonté. Ses incertitudes durèrent peu. Les nuages se dissipèrent. L'étoile reparut dans cette retraite. Il se retrouva lui-même chez lui, dans son milieu, dans l'air natal de sa vocation. Il fut à l'aise, et l'ineffable paix de son âme dans la joie, l'enthousiasme, la reconnaissance, en lui donnant la certitude de l'appel divin, récompensa la droiture et le courage de sa résolution. Il sera donc religieux, prêtre, missionnaire. En effet il sera tout cela d'une certaine manière, et d'un seul coup. Il l'ignore, mais la Providence sait et prépare. Elle sait le sacrifice et la victime qu'il doit offrir, l'apostolat qu'il doit exercer à la façon des martyrs, et elle le prépare afin que l'acte suprême de sa vie et de son dévouement soit, en pleine lumière de foi et en pleine ferveur de piété, vraiment un acte de religion et la consommation de cette

charité parfaite qui donne sa vie pour ses amis, sa patrie, son devoir et son Dieu.

Le noviciat offre à sa générosité un double objectif immédiat : la pratique de la régularité et des vertus intérieures, le mérite de la vie commune. Sans rien d'extraordinaire, il n'est inférieur à aucune de ces tâches. Le seul côté qui tranche, en lui, c'est son énergie d'âme pour se plier à des détails minutieux et multipliés, où son âge et ses habitudes prises lui laissent moins de souplesse. C'est aussi l'affabilité, la condescendance, la bonne humeur liante et serviable pour ses jeunes compagnons de ferveur. Ainsi nous l'a témoigné à nous-même son maître des novices.

L'année écoulée, les premiers vœux temporaires prononcés, le f. Juge Félix entra au scolasticat de San-Giorgio, aux environs de Turin, et se mit à l'étude de la philosophie. Ce n'était pas sans appréhension, ce ne fut pas sans de durs moments. « Plusieurs fois, dans le cours de sa première année, écrit son supérieur, nous dûmes remonter son moral. Son travail assidu lui valut de faire des progrès que nous constations à l'époque des examens, et il devint un bon élève ». Son travail opiniâtre n'allait pas sans fatigue ; « les études le fatiguaient d'autant plus qu'il s'y adonnait avec plus d'ardeur », écrit encore le supérieur, et, contre l'usage, on dut, à deux reprises, lui faire prendre des vacances dans ses montagnes natales. Il en revenait plus apte au travail et mieux en garde contre l'énervement. « Au point de vue religieux, dit le même témoignage, il a été un modèle comme piété, régularité, charité. D'une nature vive, la patience lui échappait parfois à l'égard de ses frères, surtout pendant la dernière année ; son état maladif pouvait y être pour quelque chose. Quand il revenait de vacances, il était plus calme. Il acceptait avec

reconnaissance les observations que lui faisait l'autorité, envers laquelle il professait un grand respect. Doué d'un très bon jugement, il savait que les réprimandes n'avaient d'autre but que l'intérêt et le bien de son âme. Bref la congrégation, qu'il aimait de tout son cœur, aurait eu en lui un excellent missionnaire et un très bon religieux ».

Après les trois années de probation, le f. Juge fut admis à la profession perpétuelle, et son frère, son parrain, présida cette cérémonie. C'était en 1913. L'année d'après, deux mois avant la déclaration de guerre, le nouveau profès recevait le sous-diaconat, s'attachait pour toujours à l'autel du sacrifice eucharistique, et sur le champ de bataille son immolation sanglante en aura le parfum.

Comme tant d'autres religieux expatriés par la force de lois persécutrices, notre sous-diacre, dès que sonna la mobilisation générale, se rendit à l'appel de la patrie. « Je sens que je n'en reviendrai pas », disait-il en partant pour la guerre, à sa sœur Claudine, Mme Bruyéron. Il se prépara et prit ses mesures en conséquences. Il fit son testament. Laissant aux siens sa part de patrimoine, il légua diverses sommes à sa famille religieuse, aux missions étrangères de sa congrégation, au scolasticat de San-Giorgio, et deux mille francs de messes. Ce soin d'établir ses volontés suprêmes montre les dispositions qui l'animaient : le sang-froid et le sérieux avec lesquels il envisageait la situation, la générosité d'âme qui se débarassait de tout souci extérieur pour se livrer tout entier à son devoir patriotique; et cela prouve enfin que son dévouement n'esquiverait aucune tâche périlleuse. Nous verrons qu'il s'y offrit volontairement.

V

L'Alsace et la Marne.

Sa campagne fut courte. De son dépôt de mobilisation, la caserne Rullière, à St-Etienne, son régiment, le 238e, fut d'abord dirigé vers l'Alsace, où on le tint en réserve. « Nous n'avons été qu'une fois exposés, mais l'ennemi s'est enfui », écrit simplement Félix à sa sœur Claudine, et il ajoute dans une lettre à son frère Hippolyte, le 22 août 1914. « Jusqu'à maintenant nous n'avons été au feu qu'une fois, et il n'y a rien eu. Une centaine de coups de fusil ont été échangés, mais sans aucune perte ni même blessure légère de notre part. L'ennemi comme toujours se retire. Se retire, où? Quelques-uns le savent, mais c'est secret. Espérons que nous les délogerons de là comme nous les avons délogés d'ailleurs. Notre artillerie et notre baïonnette s'en chargent ».

On vivait là dans l'atmosphère de nos premiers triomphes d'Alsace. L'âme n'y était pas moins chrétienne que française. La même lettre, que nous citons mot à mot, nous fait en raccourci, au courant de la plume, des tableaux bien dessinés, sobres, vivants, émouvants, où l'on voit la précision du coup d'œil, l'aisance et la fidélité du pinceau, le cœur généreux et chevaleresque de nos soldats.

« Aujourd'hui, dimanche, nous sommes libres. Ce matin même une messe militaire a été dite par un aumônier qui nous suit en campagne. Cet aumônier est un jésuite. C'est le frère d'un des généraux qui nous commandent. Il suit la colonne à cheval. Il a une soutane courte, ouverte sur le devant. Il porte des molletières, le brassard de la Croix-

Rouge. Nous étions donc à la messe ce matin. Malheureusement nous avons su trop tard qu'il nous était possible d'y assister. Je n'ai donc pas pu faire la sainte communion, mais j'ai été heureux tout de même d'assister au saint-sacrifice. Je n'étais point seul.

« M. le curé du village alsacien, à 20 kilomètres de la frontière française, avait mis à notre disposition sa grande et belle église. Elle était bondée de monde. Du haut de la chaire, M. le curé a lu l'Evangile du jour. On l'a écouté dans un silence impressionnant. On aurait dit qu'il l'avait choisi pour nous, militaires.

« En effet, ce n'est pas plus tard qu'avant-hier : passant sur un champ de bataille, nous avons trouvé plusieurs blessés allemands, et nous avons rempli auprès d'eux l'office du bon Samaritain. Je me suis moi-même agenouillé près de l'un d'eux qui avait eu les deux pieds emportés par un obus de notre terrible artillerie. Je lui ai donné à boire, je lui ai présenté un petit Christ qu'il a baisé, puis, nous nous sommes quittés après une bonne poignée de mains. Je t'avoue que j'étais un peu émotionné ».

N'est-ce pas, du côté de nos soldats français, le même geste qu'au temps où Jeanne d'Arc, descendant de son cheval de guerre, s'agenouillait auprès d'un blessé anglais et le faisait boire ? La lettre continue :

« Mais je reviens à la messe. Après l'Évangile quelques séminaristes soldats ont entonné le « Credo » de Dumont, et le sublime symbole de notre foi a été chanté par tous ces hommes que la vue du champ de bataille a rendus à leur ancienne croyance. C'était sublime. Deux officiers supérieurs servaient à l'autel. Ils étaient un peu novices, mais les burettes ne vacillaient pas dans leurs mains, habituées à manier l'épée. A la sainte communion, quelques officiers, plus renseignés que nous, s'étaient préparés

à ce grand acte. Quand tous ont eu communié quelle n'a pas été notre surprise et notre admiration de voir venir le général lui-même s'agenouiller sur les degrés de la table sainte. Son noble exemple a frappé beaucoup de monde et entraîné bien des cœurs hésitants. *Exempla trahunt*... »

Voici maintenant un croquis fidèle et un témoignage authentique sur les relations de nos troupes avec les habitants de cette région reconquise : « Les populations alsaciennes nous sont tout-à-fait sympathiques. Quelques familles parlent encore le français, mais il faut entendre comment. Ah ! pourquoi n'ai-je pas appris l'allemand ! Plusieurs parmi nous le parlent. Ce sont les plus heureux en campagne. Je vais voir les curés des villages où nous passons. Ils parlent généralement bien le français, connaissent les Oblats, mais aucun d'eux ne m'a encore offert quelque chose. Cela se comprend, ils n'ont rien. Les communications sont toutes coupées. Ils sont sans nouvelles, et à la merci des soldats qui viennent incessamment leur demander, l'un du vin, l'autre des œufs, du tabac, etc... Pourtant, se hâte d'ajouter la lettre, que je te le dise tout de suite, nous ne sommes pas pillards comme les Prussiens. Nous payons comptant, et Dieu sait à quels prix ! Le Prussien au contraire demande, et il faut le servir *gratis*. Ce sont les paysans qui nous le disent. Quand nous avons besoin de légumes, nous les prenons généralement dans les riches campagnes qui nous environnent et ils sont payés tout de suite. Nous sommes très bien nourris jusqu'à maintenant. Nous n'avons couché qu'une nuit à la belle étoile. J'ai dormi tout le temps, mais le matin j'avais mal aux dents. La chaleur et la transpiration qui suivirent dans la matinée me l'enlevèrent ».

En résumé la lettre conclut : « Rassure tout le monde. Jusqu'à présent je n'ai pas trop souffert de la fatigue, et

mes épaules s'habituent de plus en plus au lourd fardeau dont nous sommes chargés. — Je me confie toujours dans tes bonnes prières, car moi-même je ne puis pas toujours faire, à ce sujet, tout ce que je désirerais. Je t'embrasse bien fort. — Je n'ai pas le temps de relire, excuse-moi ». Puis ce piquant post-scriptum : « Le gouvernement nous fournit un journal gratis : *Bulletin des Armées de la République*. En le lisant on croirait lire les articles du journal *La Croix* ».

Le caporal voulait parler sans doute des accents patriotiques.

Il avait dit : « Nous avons repos. Nous attendons des ordres... Ce sont les aéroplanes qui nous les apportent... » Les ordres ne tardèrent pas. Cinq jours après, le 27 août, il écrit du Thilot, dans les Vosges, à sa sœur Claudine : « Sur mes genoux je te trace ces lignes. Nous avons quitté l'Alsace. Une réponse de toi, si tu m'écris, ira me trouver *bien loin d'ici*. Nous allons vers le pays d'où vient la « bise ». Tu me comprends. Tu sais que le sort de la guerre est en train de se décider. Les journaux te le diront plus que moi. Nous allons renforcer les lignes... Je pourrais te raconter bien des choses intéressantes, mais nous ne pouvons rien dire. J'ai pris des notes sur un carnet. Je te les lirai quand je serai de retour... »

Nous n'avons malheureusement ni ce carnet ni d'autres lettres. Le sort de la guerre allait en effet se décider d'avance. Nos troupes, battant en retraite du front de Belgique, allaient se reformer sur la Marne, où le généralissime commençait à les concentrer. C'est de ce côté que le train emporte le 238ᵉ de ligne. Nous ne savons rien autre, sinon qu'avant le 12 septembre, il était dans la région de Saint-Soupplet, que c'était probablement le 7, que l'armée venait de recevoir l'ordre du jour célèbre : Se faire tuer

sur place plutôt que de reculer! que le 238e régiment, lancé dans la mêlée y resta tout entier, ou à peu près ; qu'un seul officier survécut; qu'on avait d'abord demandé des volontaires pour une patrouille hardie, que le caporal Juge s'offrit lui-même, qu'il partit courageusement, et qu'il fut coupé en deux par un obus ennemi.

C'était sa vocation d'offrir ce sacrifice. Dieu l'y avait préparé comme une pure victime, aux bandelettes virginales du sous-diaconat. Héroïque observateur des vertus chrétiennes que cette immolation suppose, et dont il avait la pleine conscience, ce fut sa manière de sacerdoce; et par l'exemple et les mérites de son dévouement et de sa mort, ce fut la réalisation d'un apostolat qu'il avait rêvé autrement, mais qu'il accepta ainsi d'un cœur grand, scellant de nouveau pour son compte, par son geste et par son sang, la vieille devise de sa commune natale de Tence : *Alta sicut montes corda. Nos cœurs sont aussi hauts que nos montagnes!* Sublimité du ciel, d'où l'inspiration lui venait, où l'espérance l'attirait, où son religieux sacrifice lui a valu sans doute le triomphe, et dont la gloire est le couronnement de celle de la Patrie.

JEAN PLANCHER

I

Vocation et mobilisation.

Villeneuve-de-Berg. — Vocation précoce et mouvementée. — La mobilisation. — Ame de religieux soldat. — Sur la route des Alpes, puis vers l'Est. — Les premiers combats en Woëvre. — « Je suis bien content ». — « Mes goûts d'aventures sont pleinement satisfaits ». — Marmites et marmites. — Correspondance avec Aoste. — « Deux ou trois mots, cela me fait l'effet d'une journée sans nuage ». — « Le bon Dieu nous garde ». — « Je suis loin et loin de pleurer ».

Le caporal Jean Plancher naquit dans l'ancienne capitale du Vivarais, la gracieuse petite ville de Villeneuve-de-Berg. Elle est justement fière de son passé, de sa haute tour puissante et svelte qu'illustra Louis XIII, de sa vieille porte basse sous des remparts massifs, de son clocher, autre tour solide, et qui domine le plateau ; de son église, avec la façade supérieure qu'ajoure une arcature élégante et régulière, avec aux deux angles ses quatre colonnes sur les pierres de taille de la façade inférieure, où s'ouvre le porche antique aux courbes fines. Au civil, comme disaient les soldats, elle est encore fière de la pyramide dressée sur une place par Napoléon Ier, à la gloire d'un fils de Villeneuve, Olivier de Serres, « le Père de l'agriculture française ». Cité généreuse qui fut le bastion du catholi-

cisme à des époques tourmentées, elle étendit son égide sur le Vivarais, le Velay et le pays d'Uzès. Terre féconde et fertilisée par le sang des défenseurs de la foi, elle pouvait fournir une sève de courage, de vertu, d'héroïsme. Elle paya largement son tribut dans la Grande Guerre, et il n'est pas étonnant d'y rencontrer des âmes comme celle du religieux et du soldat dont nous allons évoquer le souvenir.

Jean Plancher naquit le jour de Noël 1886. « Ce jour-là, écrit sa sœur, Madame Vallos, ce jour-là, maman nous l'a dit bien souvent depuis, elle l'offrit à l'Enfant-Jésus, ne se doutant pas qu'il le lui reprendrait sitôt. Du plus loin que je me le rappelle, mon pauvre Jean avait déjà l'idée de se consacrer au Bon Dieu. Une de ses distractions favorites pendant les vacances était de dire la messe. Souvent je lui tenais lieu de servant. On dressait un petit autel et, selon que l'auditoire était plus ou moins disposé, la messe était plus longue ou plus courte ; mais, ce qu'il n'omettait jamais, c'était le sermon. Tout jeune il se faisait remarquer par sa piétié angélique et son maintien modeste lorsqu'il était à l'église. Je me souviens du beau jour de sa première communion : c'était le 12 mars 1899. Je vois toujours son air candide et heureux en revenant de la messe de communion. Il s'y était préparé avec beaucoup de ferveur, et ce fut ce jour-là sûrement qu'il promit à Jésus de se consacrer à Lui pour la vie. Plusieurs fois depuis cette époque, il nous dit qu'il voulait se faire prêtre, mais il était encore jeune et, comme il n'insistait pas, mes parents n'y faisaient pas attention. Ce que voyant, il résolut de ne pas s'en tenir là et s'en ouvrit à M. le vicaire en lui disant : « Parlez-en à mes parents ! » Il dut bien se surmonter pour faire cette confidence à M. le vicaire, car il était d'un naturel

timide. Nos prêtres vinrent trouver mes parents lesquels ne firent aucune difficulté : « Si ce sont ses idées et si le Bon Dieu le veut, nous le lui donnons... »

« Il fut décidé qu'il commencerait tout de suite chez M. le vicaire ses classes de latin. C'était au mois de février 1900. En octobre il entrait en cinquième au séminaire d'Annonay, où il resta deux ans, jusqu'au moment où les pères Basiliens, ses professeurs, furent expulsés. Il alla alors au séminaire d'Aubenas où il termina ses classes. Dans l'une comme dans l'autre institution, il se montra toujours un élève docile, soumis et pieux.

« Sa rhétorique terminée, il revint chez nous passer les vacances, mais ne voulut pas entrer tout de suite en octobre au grand séminaire ; il voulait étudier sa vocation. Le clergé séculier ne l'attirait pas ; il s'en était ouvert déjà depuis quelque temps auprès d'un professeur d'Aubenas qu'il connaissait particulièrement. Les règles d'un ordre religieux l'attiraient davantage, mais avant de s'engager définitivement il fut à Viviers trouver Monseigneur l'Evêque, et c'est à son retour qu'il décida de partir pour l'Italie ». Au commencement de mars 1906, il frappait à la porte du noviciat des oblats.

Il était dans ses vingt ans. Quelques mois, après, il allait partir pour la caserne. Fût-il découragé par la perspective des longues années d'études cléricales qui lui resteraient ensuite à faire ? — Il y renonça. Non qu'il fût effrayé par les sacrifices de la vie religieuse. Avec un sentiment d'humilité louable, il demanda même de prendre place parmi les frères convers. Il y rendit beaucoup de services avec dévouement, bonne grâce, intelligence et zèle, une modestie simple et aisée.

Que sa piété et sa vertu religieuse fussent solides, ses deux années de caserne le prouvèrent. Pour mieux uti-

liser ses connaissances acquises et sa formation scolaire, il essaya, son service fini, et sur les conseils d'un ancien maître dévoué, de se préparer à l'enseignement primaire chez les bons frères maristes. Ce n'était pas sa vocation, et il revint décidément à celle de frère convers, et au noviciat d'Aoste.

Vocation méritoire assurément dans son obscurité, mais qui donne, à la prendre comme il faut, tant de garantie pour le ciel, tant de tranquillité de conscience et d'existence, tant de consolation au service du sacerdoce et des œuvres apostoliques; services signalés parfois et bien précieux, services qui méritent toujours la reconnaissance des hommes et de Dieu. Cette vie d'humilité a son idéal de grandeur dans les vues surnaturelles qui l'animent, et qui font sa sécurité dans le calme. « Il n'y a pas de vocation plus sûre que celle d'un bon frère convers », nous disait un jour un vénérable religieux. Ce fut désormais le rêve du frère Plancher.

Il était à Lyon, quand la guerre vint le surprendre. Il répondit aussitôt à l'appel. Il venait de dire *au revoir*, aux amis qui l'hébergeaient; il se préparait à sortir, quand il s'arrêta sur le seuil de la porte, et courbant la tête dans un mouvement pensif, il la redressa pour ensuite tendre la main à celui qui l'accompagnait: « Non, dit-il; *adieu* ! Je suis jeune: je n'en reviendrai pas! »

Il devait rejoindre son dépôt, au Pont-Saint-Esprit. En gare du Teil, tout près de Villeneuve-de-Berg, il ne put qu'envoyer une carte à sa famille. Il disait son espoir de venir à la hâte embrasser ensuite les siens. « Cette carte ne nous parvint que huit jours plus tard, écrit sa sœur, et à ce moment il était déjà loin. La permission de 24 heures qu'il sollicitait lui avait été refusée, et notre peine sera toujours plus grande de penser qu'il a passé si près

de nous, sans que nous ayons eu le bonheur de l'embrasser ».

C'était le 4 août. Le 12, il écrivait de Cavaillon, dans le Vaucluse, à son ancien maître des novices: « Nous sommes en route depuis samedi passé (trois ou quatre jours) avec le même chargement que les chasseurs alpins. Nous avons traversé, à pied naturellement, le Gard et Vaucluse, et en ce moment nous sommes à Cavaillon. Notre point de direction est les Alpes. Peut-être que dans 15 jours nous filerons vers l'Est à toute allure. En tous cas nous faisons de l'entraînement dans les grandes largeurs. Le soleil du midi nous prodigue ses chauds rayons. Heureusement que nous partons toujours de très-grand matin, ce qui n'empèche pas d'arriver à l'étape la chemise et les caleçons régulièrement et littéralement mouillés. On ne se fait pas de mauvais sang pour cela. Ma santé est bonne, mais je crois que je retournerai plus maigre que je ne suis parti. Je suis bien content, c'est le principal. Il y a bien des revers de médaille, cependant le principal, c'est la question qu'on se pose: « Quand est-ce que ça finira? Peut-être, sans être pessimiste dans un an; et peut-être avec une balle ou un coup de baïonnette. En tous cas je suis toujours prèt à mourir, et s'il plaît à Dieu et avec l'aide de vos prières, cela durera jusqu'à mon retour auprès de vous ».

Voilà donc son état d'âme et ses sentiments, à son entrée en campagne : « On ne se fait pas de mauvais sang... Je suis bien content... Je suis toujours prèt à mourir!... » Sa sœur écrit de son côté : « Il avait une grande confiance en Notre-Dame de Lourdes, mais se tenait prèt à paraître devant Dieu. Comme il nous le disait : la mort nous guette à chaque instant. Elle ne l'a pas pris à l'improviste... »

Pour cela il se tenait dans les liens de ses vœux de religion, c'est sans doute une allusion à l'anniversaire de sa profession et à son renouvellement que ces lignes de la même lettre à son maître des novices : « Pour le 14 septembre priez pour moi. Je ferai intérieurement pour une durée de temps, jusqu'à mon retour à Aoste, ce que vous savez. » Le seul point qui le gêne et le peine est celui-ci : « J'ai la triste expérience de me voir privé de la communion pour longtemps peut-être. »

Une lettre postérieure est plus explicite, et montre la délicatesse de conscience avec laquelle il pratiquait ses engagements. Les circonstances lui donnaient assurément toutes les permissions et les dispenses nécessaires ; il ne s'en contentait pas. « Si vous saviez, écrit-il de la Meuse fin décembre, si vous saviez que mes parents m'ont envoyé dernièrement une veste imperméable pour me garantir contre l'humidité ! C'est ma tante qui leur a fait ce cadeau pour moi. Ils l'avaient achetée pour leur fils qui est capitaine, et en avait une, et alors j'en ai hérité ! Je vous en parle comme des paquets de provision que mes parents m'ont envoyés. Je leur ai dit plusieurs fois de ne rien m'envoyer, et malgré cela ils ont continué jusqu'à aujourd'hui. Je pense que ce sera fini. Vous devinez pourquoi je vous dis tant de choses. C'est qu'ayant renouvelé mon engagement jusqu'à la fin de la guerre, tout ce que je reçois a une valeur assez forte pour vous demander la permission. Comme ça j'ai la conscience tranquille. » Du reste au point de vue matériel, il répètera souvent : « Je n'ai besoin de rien... j'ai de l'argent pour longtemps... » L'heureux homme ! Pour le ravitaillement : « Nous sommes des enfants gatés ! » s'écriera-t-il. Et toujours, comme un refrain : « Je suis bien content ! »

Ses prévisions s'étaient donc réalisées. Après avoir

d'abord pris la route des Alpes, son régiment fut dirigé sur l'Est. Le 25 août, il participait au combat de Bainvillé. « Quand j'ai vu la mort de si près, j'ai promis à mon retour un engagement de trois ans, et aussi, mais plus tard, un pèlerinage à Notre-Dame de l'Osier. Cela n'empêche que j'ai fait l'acceptation de la mort, et que je la renouvelle de temps en temps. »

Deux mois plus tard, de Rupt-en-Woëvre, il faisait un récit plus détaillé : « Je me suis battu en première ligne plusieurs fois, et vous savez, ce n'est pas comme en 70 ; les mitrailleuses et obus pleuvent dru autour de vous. Après, entre amis, on se serre la main et on se demande comme on a fait pour n'avoir rien reçu. A l'appel, il en manque toujours quelques-uns.

« Notre premier combat, du 25 août, a été le plus terrible. Nous sommes montés deux fois à l'assaut contre des positions ennemies bien placées et bien gardées. Si vous aviez entendu cracher ces mitrailleuses allemandes! Il passait des balles partout autour de nous, et les obus fusants, qui heureusement font plus d'effet sur le moral que sur le physique. Au-dessus, à côté, c'était une musique! Du coup le métier est entré. Nous avons chargé une fois à la baïonnette. J'en ai vu tomber autour de moi! J'ai vu tomber des allemands morts, blessés, etc... »

Il pouvait écrire ensuite : « Je suis bien content et bien portant sous tous les rapports, et mes goûts d'aventures sont pleinement satisfaits, même au-delà ».

Il comptait raconter ces choses plus tard. La vision du retour lui souriait, et il était soutenu par sa confiance en Notre-Dame de Lourdes. Elle devait l'exaucer d'une autre manière. Les lettres même qu'il recevait en réponse lui apportaient du réconfort et de la joie. « Même ici, où on n'en trouve pas, on m'aurait présenté d'un côté un plein panier

de raisins muscats, et de l'autre votre carte, assurément que les raisins pourraient pourrir. C'est vous dire la joie que m'apportent les nouvelles de là-bas. » Et au milieu des « marmites » de l'ennemi, il ne craint pas de rêver, sans fausse honte, à des marmites plus pacifiques et à des casseroles plus discrètes. « Si vous saviez comme on est content de recevoir un simple mot! On est tant isolé! Certes, nous avons bien le plaisir de causer avec les Allemands à coups de canon, de fusil ou de baïonnette, occasion que j'ai eu plusieurs fois, mais une carte de vous, et souvent, ça vaut mieux encore. Il n'y aurait quelquefois que deux ou trois mots que cela me fait l'effet d'une journée sans nuage, car de penser à vous, et j'y pense constamment, cela fait mon bonheur... Il me semble que je me trouve au milieu de vous tous, et mon courage se réveille plus fort. »

Il est d'ailleurs toujours content : « Quoi qu'il pleuve, ou vente, ou gèle, tout est pris du bon côté, soyez-en assuré... Je suis content autant qu'on peut l'être dans les circonstances présentes, mais je suis loin et loin de pleurer. Le bon Dieu qui veille sur nous m'en préserve... Enfin, dit-il encore, le bon Dieu nous garde et permet tout ce qui arrive. Il faut se soumettre de bon cœur! Priez bien afin que j'en aie la force... »

II

La guerre des tranchées.

Pointe de mélancolie. — Enfouis dans les tranchées. — « Mon goût des aventures s'est calmé ». — « On trouve le temps infiniment long ». — Le « *pastis* ». — Le gel. — Les attaques de nuit. — « Quant à mourir, ça fait bien un peu de peine. » — « Je me tiens prêt à tout. » — La Noël de 1914. — Troyon et Lacroix-sur-Meuse. — Céré-

monies religieuses. — « C'est ravissant. » — « On y est en famille. » — « Je me suis accommodé à cette vie souterraine et boueuse. » — « Brin de paille de la Meuse pour la crèche. » — Ils étaient boueux et sales, mais qu'ils étaient beaux ! — « Je tenais mon fusil serré. » — « Et puis voilà ! ».

Bien qu'il dise une autre fois : « Je suis toujours gai comme un pinson », on aura remarqué une petite pointe mélancolique à travers sa gaieté. C'est qu'à la guerre franche et enthousiaste des débuts, succédait maintenant cette forme inouïe de la guerre sournoise, fastidieuse et fétide des tranchées.

Il était aux environs de Rupt-en-Woëvre : « Depuis longtemps, écrit-il le 26 octobre, nous dormons, mangeons, veillons dans les forêts de la Meuse, aux environs de Rupt, où nous sommes en repos pour trois jours. Je dis repos ; il faut comprendre. Repos veut dire coucher dans une grange. Le reste du temps, c'est le ciel étoilé, ou nuageux, ou pluvieux, qui est notre toit. Au-dessus de tout cela, j'ai confiance que le bon Dieu et notre bonne Mère veillent sur nous. Nous sommes enfouis dans nos tranchées, le fusil à portée de la main, car les sentinelles allemandes sont très rapprochées de nous. Nous occupons la lisière d'une forêt qui est à deux cents mètres à peine d'une autre occupée par les allemands. J'ai été moi-même chef d'avant-poste, où, vous le savez, on doit avoir les yeux ouverts et les oreilles attentives, car avec le brouillard, au milieu de la nuit, on pourrait être facilement enlevés. » Et il terminait : « Mon goût des aventures, vous savez, s'est calmé, et s'est réduit, comme on dit, à sa plus simple expression. » Mais il ajoute : « Ordinairememt je suis de très bonne humeur, et j'espère que les brouillards Meusiens ne me l'enlèveront pas. Merci de vos bons conseils. Ils sont suivis, vous pouvez le croire ».

« Depuis plus d'un mois et demi, dit-il le 5 novembre, nous sommes sur les mêmes positions, à nous observer, à nous canonner, à se tirer quelques coups de fusil, à creuser de nouvelles tranchées et à dormir à la belle étoile. Tous les trois jours de tranchées sont suivis de trois jours de repos pour le nettoyage. C'est bien mérité car avec ces forêts épaisses et si humides, et les victimes, — heureusement plus rares, — des canons, nous en serions bien diminués, et mon pays a payé un tribut assez grand.

« Je trouve que les journées passent très rapidement. A peine a-t-on bu le café le matin, qu'arrive la soupe de onze heures, puis celle du soir, puis la garde, la nuit qui est terriblement longue, car les jours sont courts. Et quand on est comme je l'ai été en avant-poste, tout ce qu'il y a de plus en avant, avec quatre hommes, et pendant la nuit, toujours en garde pour ne pas se laisser surprendre, eh bien, on trouve le temps infiniment long... Nous vivons comme des taupes. C'est une vie souterraine, et on pourrait en faire un roman qui serait goûté du public. En ce moment c'est bien prosaïque, et sûrement les lecteurs seraient plus charmés que les acteurs. Le froid de Sibérie et la neige ont disparu, mais nous laissent en place une fange qu'on peut à juste titre appeler un « *pastis* », comme d'ailleurs nous l'appelons ici quand nous y pataugeons.
« Puis ce sont les attaques de nuit, les combats, les canonnades qui vous énervent surtout moi, au moment où l'on s'y attend le moins; au milieu de la nuit, pan! pan! pan! les mitrailleuses, fusils et tout l'accompagnement; le jour boum! boum! boum! au-dessus de nos têtes. Je me dis : si ça dure, tu vas devenir fou. Mais le bon Dieu est là, et j'espère qu'il ne le permettra pas.

« Quant à mourir, ça fait bien tout de même un peu de peine. Priez bien le bon Dieu pour moi, afin que s'il veut

m'appeler à lui, je sache m'y résigner. C'est un peu dur, mais quant on voit la mort si près de vous, il faut surnaturaliser tout... »

Précisément quelques semaines plus tôt, il avait appris la mort de Félix Juge, son ancien condisciple : « Alors nous ne reverrons plus notre ami Juge! Je ne sais si le bon Dieu me réserve le même sort, ou plutôt comme vous me le dites, la même récompense. En tout cas la séparation n'est que pour un temps, pour moi peut-être bientôt. Je me tiens prêt à tout ce qui peut arriver. Mais malgré tout il reste en moi une espèce de persuasion que le bon Dieu me rendra à vous, ce qui me semble un peu téméraire. Cependant en voyant ces morts inattendues, il faut prendre ses précautions. Aussi je vais écrire à mes parents de vous avertir à l'occasion. »

En décembre, il changea de quartier, et il écrivait le 25 : « Nous avons changé de position, et après la vie des bois, c'est la vie de la plaine, qui a ses charmes comme aussi ses désavantages. Dans les bois on pouvait sortir non seulement la tête, mais le corps tout entier. Ici la consigne est plus sévère. De plus, pour se chauffer dans les tranchées, c'est plus difficile. Je parle des tranchées de deuxième ligne car en première ligne il n'en faut pas parler. On est dans la plaine, et du bois, point. Ou bien il faut se servir du système « débrouille ». Mais ne vous faites pas prendre. J'ai passé la nuit de Noël dans un trou de deuxième ligne, ce qui nous a permis de se débrouiller, de trouver un peu de bois, puis de chanter quelques cantiques. Là beaucoup de choses m'ont surpris ; dans un sens, car en guerre rien ne doit surprendre. Des soldats qui, à les voir et à les entendre parler, n'étaient pas pratiquants, savaient plus de cantiques que moi. On a fait chauffer du chocolat à l'eau, faute de lait, dans une gamelle, et puis, *en avant*,

suivant les colis reçus! Il y a toujours quelques camarades pour égayer les tranchées. Un voisin de la mienne imite tous les cris d'animaux, et le phonographe à la perfection. On l'entendait. Il y mettait tout son répertoire. Au dehors un ciel clair et étoilé comme peut-être jamais depuis le commencement de la guerre; aussi la boue a subi une transformation. Heureusement qu'au dedans nous avions un petit feu. Aujourd'hui un temps superbe, sans nuage, un soleil radieux. Aussi malgré la froideur de la matinée les aéroplanes allemands et français font leur tournée. Un coup de clairon nous avertit quand c'est un boche, et assitôt ceux qui sont un peu dehors se précipitent dans les trous pour ne pas se trahir et se faire envoyer quelques marmites. Chaque néuf jours nous avons un repos de trois jours dans Troyon, à 5 kilomètres de Lacroix-sur-Meuse. Lacroix est détruit, et de temps en temps les Boches y envoient une petite distribution de percutants.

« A Troyon, je fais la sainte communion. Le soir il y a la bénédiction du Saint-Sacrement, chapelet, chaque dizaine entrecoupée par le chant du *Laudate Mariam*, puis un cantique, et un petit sermon du curé, qui est très dévoué. A Rupt-en-Woëvre, c'était la même chose. Et vous savez, l'église est comble; et ce n'est pas la curiosité qui attire. C'est qu'on sent le besoin de quelque chose qui manque. C'est très simple, et c'est ce qui en fait le charme. On y est comme en famille. Tous prient ensemble, et à haute voix. On chante, et on y met tout ce qu'on a d'entrain, et lorsque le curé parle, on écoute. Vous savez, c'est ravissant, on croirait voir le paradis quand on y assiste. Et en effet, c'est bien notre paradis pour le moment. Ce sont les seules consolations qu'on goûte, et elles donnent du courage.

« Ici nous sommes plus tranquilles qu'auparavant. De

temps en temps les marmites passent au-dessus de nos têtes mais ne s'y arrêtent pas comme aux anciennes tranchées. La fusillade y est plus rare, et on oublie presque qu'on est en guerre. On rit, on chante, on fume. De temps en temps pourtant il y a bien quelques mauvaises têtes plus ou moins révolutionnaires, qu'on ne saurait comment contenter. »

Il ajoutait trois jours plus tard, à propos de son nouveau genre de vie : « Ma santé est toujours bonne, malgré les pluies. Je me suis accommodé à cette vie souterraine et boueuse. Ce n'est pas poétique, comme ça en a l'air ; bien loin de là. Mais puisque la guerre se fait ainsi, il faut la prendre comme ça. Auparavant on se battait à la surface de la terre. Quelles surprises nous réserve l'avenir? »

La boue ni le prosaïsme ne lui enlevaient rien de je ne sais quelle gracieuse délicatesse, et dans son terrier fangeux, voilà notre poilu qui glisse dans sa lettre un brin de paille de la Meuse, « pour le mettre à la crèche, dans le berceau de l'Enfant Jésus. »

A la longue cependant de petits nuages mélancoliques effleuraient parfois son front en passant. Il écrit le 15 janvier 1915 : « Jour et nuit il pleut, et il pleut, et il pleut. En ce moment il tombe quelques gouttes, mais ça ne tardera pas. Quand par hasard on voit le soleil pour quelques instants, on se croirait en paradis, tant son absence se fait sentir. Il en est de même des étoiles. Nos capotes sont toujours mouillées et pleines de boue. Depuis le col jusqu'en bas, on en a une couche ! C'est le cas de dire que nos vêtements ont la même couleur que la terre. Ils nous rendent presque invisibles à l'ennemi. Vous ne pouvez pas vous en faire une idée, et pourtant tout ce que je vous dis, c'est la réalité ». Une lettre contient ce détail : « Vous m'excuserez si ma lettre est si sale, mais cette boue vient

de ma cahute et elle a sa valeur, et peut dire beaucoup de choses. » Elle garde encore des traces jaunes de terre glaise. Et voici qui donne à son portrait de poilu le dernier raffinement et le vernis suprême : « Si vous voyiez la couleur des mains qui vous écrivent, je crois que vous en frémiriez d'épouvante, et que vous m'apporteriez rapidement un plat d'eau de potasse, tant elles sont noires ! Voilà dix jours qu'elles n'ont pas touché l'eau. Pour la figure, je puis vous en dire autant. Ça me rappelle les jours heureux où je cassais ma provision de charbon pour ma cuisine... » Ils étaient noirs ou jaunâtres, boueux et sales, mais qu'ils étaient beaux tout de même, ces ouvriers modestes de la victoire laborieuse !

Dans cette boue la vie était pénible. « Sur seize nuits, on en dort quatre dans la position horizontale, les douze autres dans la verticale, c'est-à-dire aux avant-postes ou à creuser des boyaux, et toujours sous la pluie, ou assis sur le sac, la tête reposant comme chacun l'entend. Le bon Dieu nous éprouve beaucoup, mais il veille toujours sur nous, car il y a très peu de malades. On prend les avant-postes tous les quatre jours deux fois, une fois le jour, une fois la nuit. Et cela au milieu presque des cadavres boches qui sont là depuis trois mois et plus, mais on s'habitue à cette vue. Pendant la nuit, étant tout à fait en avant avec deux hommes dans les tranchées allemandes que nous avions employées pour nous, et cela sous une sale pluie, nous avons vu des ennemis pas loin de nous avec des lanternes sourdes, allant et venant, et s'avançant vers nous. Vous jugez comme je tenais serré mon fusil entre les mains, les yeux fixés longtemps, et prêt à toute éventualité. Ils pouvaient nous prendre comme des moineaux, s'ils nous avaient su là. Le jour on est un peu moins en avant, mais ne sortez pas trop la tête, car

vous devinez le reste. Pas tant les balles; mais cinq ou six marmites vous arrivent l'une après l'autre. A quand le plaisir de nous revoir? Dieu seul le sait, mais à voir les choses comme elles paraissent je crains de ne pas boire le vin nouveau de 1915. Nous sommes à nous regarder, à s'envoyer des pleins caissons de marmites. Voilà tout. De temps en temps, alerte, on tire six ou sept paquets de cartouches chacun pendant la nuit; toujours quelques blessés et tués, et puis voilà! »

III

De janvier a fin mars 1915.

« Je ne sais comment on définit la souffrance en philosophie, mais... » — Dans l'eau sans pouvoir s'appuyer ni s'asseoir. — « Pour *ce* courage! » — « On voit plus loin que cette vie ». — « On rit tout seul en sortant de l'église. » — Le *fou* de la crèche. — Petites escapades pieuses. — Les obus tombent. — « C'est quelquefois théâtral, comique ». — « Ce plongeon lourd et rapide, puis ces rires du coup de théâtre ». — Le *charretier* et *Fritz*. » — « Mes hommes dorment. » — « Je suis sûr que les Boches n'en ont pas autant. » — « Nos souffrances sont peu de chose. » — « Ça peut passer! » — « C'est pour Dieu et ça donne du courage. » — « Autrement on n'est pas si malheureux que ça. » — La nuit, en avant.

« Ça ne va pas si vite qu'en août et en mi-septembre, mais c'est bien dur tout de même. Je ne sais comment on définit la souffrance en philosophie, mais je la connais sous beaucoup de formes. La pire, c'est la morale. Figurez-vous un petit poste bien près de l'ennemi dans une tranchée, avec 4 ou 5 centimètres d'eau, sans pouvoir ni s'appuyer ni s'asseoir pendant 14 heures la nuit et dix heures le jour. Car on se couvre de boue et on

est assez mouillé comme ça. Il m'est arrivé de m'asseoir sur un bidon de boche et sur ma gamelle quand j'avais le bonheur de l'avoir apportée. Avec cela une pluie, et un vent qui la fait pénétrer davantage. On tape des pieds comme on peut. Le jour on fume quelques cigarettes, mais la nuit c'est trop imprudent. Le moral se démonte facilement si on se laisse aller. Heureusement que je sais quoi faire de temps à autre. Vous le devinez. Et puis j'ai pris mon parti de tout prendre comme ça vient. Quand il pleut, on laisse pleuvoir ; quand on sera malade, on se fera porter malade ; quand on n'en peut plus, on s'arrête... Jusqu'à présent je ne me suis jamais fait porter malade ; moi qui n'ai pas de santé à revendre. Avec ça un appétit formidable. Nous buvons par jour un demi-litre de vin par homme et de temps en temps de l'eau-de-vie. Je fume mes 100 grammes de tabac en huit jours. Si vous me voyiez, vous ne me reconnaîtriez plus avec mes moustaches et mon petit bouc, un peu clair, c'est vrai, mais qui avec le temps, paraîtra quelque chose. Pour le moment ça va bien. Que cela continue. Priez toujours pour moi et pour tous, car on en a bien besoin pour ce courage. Que le bon Dieu daigne nous le conserver, ou nous le rendre quand on « en voit » trop.

« Je vous dirai que c'est dans la prière, surtout dans la sainte communion que je me retrempe. Je la fais le plus souvent que je puis, c'est-à-dire trois fois environ chaque seize jours, et trois fois de suite. On voit alors plus en avant que cette vie, que ces souffrances, et ça remonte. Hier au soir, nous avons eu un sermon prêché par un lieutenant d'artillerie prêtre, qui était en tenue militaire avec l'étole. C'est un spectacle vraiment beau. Comme il y a trois jours, je me suis confessé à un infirmier en tenue militaire, et il parlait bien pour nous consoler, je vous

l'assure. Chaque soir, salut, cantiques, *Parce Domine*, *Ave Maris stella*. L'église est comble. C'est touchant, et on rit tout seul en sortant de l'église, tant on y a trouvé de consolation. Quels changements va faire cette guerre ! On n'a pas de respect humain, et personne n'ose tourner en ridicule ceux qui vont aux offices ».

On sait qu'aux époques de Noël, dans les communautés, il est d'usage de tirer au sort le nom des officiers de la cour de l'Enfant-Jésus. Au noviciat on n'oublia pas le caporal Plancher qui répondit au mois de février : « Je suis bien content d'avoir reçu le rôle du *fou*, car aussitôt après vous me recommandez la sagesse, qui consiste pour moi à bien supporter toutes choses par amour pour le bon Dieu qui me l'envoie ; et je ressemble humainement au fou qui reçoit tous les coups sans rien dire, comme la pluie, le froid, la neige, la boue. Malgré que je *rouspète* de temps en temps, que le bon Dieu, malgré cela, soit, large à mon égard ! On est tellement abruti qu'on crie à tout bout de champ ; mais il est rare, sans me vanter, que je sois de ceux-là. Quelquefois, mais c'est bien rare, une petite mélancolie, mais ce n'est rien, si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler, et je suis même beaucoup étonné de ne pas me faire plus de bile ».

Et il annonce gaiement une « bonne nouvelle » : « Il ne pleut plus depuis quelques jours, et je crie à pleins poumons : Vive le froid ! Ça vaut mille fois mieux que lorsqu'on ployait l'échine sous les petites averses qui duraient depuis si longtemps, sans nous permettre de voir un peu le soleil. En revanche c'est la course aux aéroplanes français et boches, et aussi le tir à la cible car on tire sans cesse des coups de canon ; mais au moins ce beau soleil, ces belles étoiles que j'aime à contempler la nuit et qui élèvent l'âme, viennent réjouir beau-

coup, c'est un plaisir. Ma santé est très bonne. La guerre m'est favorable ».

On avait dû lui envoyer la photographie de quelque groupe où il se trouvait. « Je ne ressemble guère, répondit-il, au petit mignon d'autrefois. C'est un vrai poilu du midi qui vous écrit, avec ses mauvaises habitudes. Que voulez-vous? Il faut bien fumer un peu,... tordre de temps en temps les quelques rares brins de moustache, pour s'occuper dans les moments d'inaction. Je prie aussi bien souvent dans la journée. Je pourrais, le faire encore davantage. Je veux y mettre plus de bonne volonté. Pour la confession, la sainte messe, les communions, les saluts du soir, j'y vais tant que je puis; quelquefois même au risque de me faire « boucler », quand je suis de service. Mais rien ne m'est arrivé; toujours je suis revenu au bon moment. Et puis c'est si rare que, ma foi, tant pis, je hasarde un peu ; on en tire tant qu'on peut; on n'a que les jours de repos pour cela, soit quatre sur seize, ou trois sur douze ; et alors je ne me reproche pas ces petites choses qui n'ont aucune gravité. Car c'est autre chose quand on est en première ligne ».

Quelque formaliste outrancier lui reprocherait peut-être ces petites escapades pieuses, mais outre la franchise de sa confession, l'on reconnaîtra la droiture de conscience, le discernement d'esprit sérieux, le jugement de bon sens qui n'eussent pas sacrifié un devoir grave, et qui lui permettaient certes d'aller aux munitions spirituelles, nécessaires pour les grands moments, où il ne se ménageait pas.

« Les obus tombent toujours, continue-t-il; un jour un peu plus, un jour un peu moins. De temps en temps quelques victimes. Toujours quand on ne s'y attend pas. Mais on y est tellement habitué qu'on n'y fait plus atten-

tion, même quand un shrapnell éclate au-dessus de vous. C'est quelquefois théâtral, comique, comme l'autre nuit. On faisait des boyaux vers trois heures du matin. Je blaguais avec un sergent de mes amis. Tout d'un coup, pan! pan! et quel feu d'artifice au-dessus de nos têtes! et quelle surprise! La conversation s'est arrêtée sans nous donner le temps de finir le mot commencé, instinctivement, sans réfléchir, car avant de le faire, nous aurions été atteints. Il vous aurait fallu voir décrire ces zigzags dans la position courbée, puis ce plongeon lourd et rapide dans la tranchée, puis ces rires du coup de théâtre. Comme par hasard personne de touché; puis l'un sort la tête, l'autre ensuite, et puis tout est oublié, jusqu'à la prochaine fois ».

Il était toujours aux environs de Lacroix-sur-Meuse dévasté par les Vandales. « Ils ne se pressent pas de quitter ces beaux pays où ils ont semé la ruine. Ce sera leur déshonneur dans l'histoire. C'est là leur fameuse *Kultur Kolossal!* Ils peuvent en être fiers. Ils ont fait connaître ce qu'ils sont et ce qu'ils valent ».

Dix jours plus tard le 19 février 1916, il écrit : « Hier vers les dix ou onze heures du soir, j'ai reçu votre carte du 15. Vous jugez si j'ai vite allumé la bougie pour la lire. Nous venions juste de changer de tranchée et je commandais la corvée des cuisiniers. Vous voyez que les repas ne se font pas de jour. Sans cela les obus nous écraseraient. Nous venons donc de changer de tranchée. Nous n'y avons pas perdu. Là où nous étions, souvent les balles nous sifflaient aux oreilles, surtout le soir, et cela avec tant de régularité qu'on avait baptisé les tirs les plus réguliers. L'un nous l'appelions le « charretier », car les coups de fusil qu'on entendait semblaient un peu le claquement du fouet. L'autre on l'appelait « Fritz ».

Chaque soir ses cinq balles nous arrivaient régulièrement. Ici on entend les coups de fusil, mais les balles n'arrivent pas. Nous sommes tranquilles pour quelques jours.

« Quatre heures après avoir reçu votre carte, je suis parti avec mon escouade pour prendre la garde dans les tranchées, c'est-à-dire à deux heures du matin. Vous voyez qu'avec quatre heures de repos, on s'envoie le reste de la nuit à la belle étoile ou à l'étoile obscure; l'étoile sombre est plus fréquente malheureusement. Cependant je ne dois pas me plaindre, car nous n'avons pas de pluies trop fortes depuis quatre ou cinq jours, mais vous savez, ici le vent tourne, et lorsqu'il prend la mauvaise direction, ça dure.

« En ce moment mes hommes dorment presque tous, quelques-uns ronflent, nous avons repos une certaine partie de la journée suivant le travail. Je voulais faire comme eux, mais j'étais à peine étendu dans la cahute qu'il m'a fallu aller « toucher » du charbon de bois pour se chauffer un peu la nuit. Alors de retour j'ai pensé à vous écrire. Je suis assis sur le sac de charbon, devant mon sac qui me sert d'oreiller la nuit, et je vous écris dans la position accroupie ; dans un coin vers la porte, nous avons placé nos fusils, et on entend de temps à autre éclater les obus boches, à 50 ou 100 mètres de nous. Ce ne sont pas les plus gros heureusement. Ceux-là ils les réservent pour écrouler les villages ou pour notre artillerie. Si vous voyiez quelles explosions et quels trous ils font! C'est effrayant, mais on s'y fait, un peu comme à tout ».

La santé est excellente, ajoute-t-il, et après avoir dit qu'on avait doublé la ration de vin, il ajoute dans sa causerie : « Je suis sûr que les Boches n'en ont pas autant ». Et certainement le vin devait lui en paraître bien plus

savoureux. « Mais tout de même, malgré ça, je sais bien ce que j'aimerais mieux. Priez pour que le bon Dieu nous donne vite la victoire et nous rende sains et saufs à la famille. Il faut espérer que vos prières et nos souffrances abrégeront ces temps d'épreuve ; car il faut y être pour se rendre compte de ce que c'est. Je ne me fais pas du mauvais sang, et ne pense pas trop au lendemain. Ceux de mon escouade s'en font plus que moi, et ils le remarquent bien. Je sais que le bon Dieu y est pour beaucoup. Merci de votre pieux souvenir à la sainte messe, pour que votre chercheur d'aventures s'en retourne bien converti cette fois. J'en ai assez vu, surtout en août et septembre, et ce n'était pas très-rigolo, surtout pendant la nuit avec ces *moulins à café* (ces mitrailleuses) ; maintenant on en a davantage l'habitude et on sait ce que c'est, et c'est moins terrible ». Il parle de sa cahute assez longue, 14 mètres ; moins large, 1m.50 ; et surtout moins haute, 1m.40. « Je crois que lorsque nous serons de retour, nous serons tous bossus, car il faut toujours se tenir baissés ou accroupis ».

Il avait sans doute changé de pays quand il écrivait le 12 mars, moins d'un mois avant sa mort : « Vous devez trouver que je vous écris presque trop souvent ; mais soyez bien tranquille, car viendra un jour où vous vous plaindrez du contraire, et peut-être ça ne tardera pas, car dès le beau temps sérieusement venu, probablement les grands coups. Que le bon Dieu, touché par les prières de vous tous, nous donne enfin une prompte et glorieuse victoire, et que bientôt nous puissions retourner sains et saufs chez nous. Si les choses se passaient comme on les voit humainement, je crois qu'il me faudrait faire venir mon mobilier ici, mais sûrement que le bon Dieu se laissera toucher par sa sainte Mère qui est la

nòtre, plus que par nos souffrances qui sont bien peu de chose ».

Le pays nouveau où il se trouve, et qu'il ne peut désigner, est tout dévasté : « village tout démoli ; même l'église a été beaucoup endommagée. Seules quelques maisons bien rares n'ont pas été atteintes, mais de temps à autre les Boches y envoient des gros noirs de 210 ou 115, et alors ça saute, et peu à peu tout s'écrase. Il n'y reste que quelques chats qui se familiarisent avec les cuisiniers, ou quelques chiens. Je vous écris dans un grenier où nous couchons quand nous allons au repos. Les tuiles du toit sont un peu déplacées par les éclats d'obus, mais encore ça peut passer. Les camarades montent leurs sacs et causent entre eux. D'autres chantent et on semble avoir oublié la guerre, bien que nous ne soyons qu'à quelques centaines de mètres de nos tranchées. Mais gare tout-à-l'heure quand on sera en avant ; c'est plus sérieux. Maïs il faut se faire à tout. C'est bien dur, je vous l'assure, quand on y pense un peu, une pareille vie pour laquelle on n'est pas fait, mais que la volonté de Dieu se fasse ! C'est pour lui, et ça donne du courage ».

Il se plaint de n'avoir pu, depuis deux mois, faire ni communion ni visites au Saint-Sacrement. « C'est un bien grand malheur, car on y puisait beaucoup de force et de courage ». Il les remplace par des prières, par le chapelet qu'il récite « tout en tapant la semelle pour se réchauffer les pieds ». Il n'a pas eu non plus la facilité de se confesser depuis deux mois. « On s'abrutirait un peu, si on ne se ressaisissait pas ». Mais il se ressaisit. « Autrement on n'est pas si malheureux que ça. Je suis toujours bien content, bien portant... »

Les ordres de route, c'est-à-dire la Providence, le rapprochaient peu à peu du sacrifice suprême, glorieux et

méritoire ; mais aussi bien la Providence maternelle disposait les choses pour achever la préparation finale du religieux soldat. Une dernière lettre, le 31 mars 1915, nous le montre chef d'équipe dans la pose des fils de fer barbelés. Il avait laissé parmi ses confrères du noviciat un vétéran de 1870. Il écrit donc : « Dites à M. Ravel qu'en 1870 ça allait plus rondement. Maintenant la face des choses oblige à ce stationnement. Pour comprendre les difficultés d'avancer, il faut les expérimenter. Au commencement ça allait vite. Août et septembre, nous en avons fait des zigzags dans la Meuse, et le jour et la nuit. Maintenant pour aller trouver les boches, que nous ne voyons pas, bien qu'ils soient près, ou si on les voit c'est la nuit, en avant ; et en tous cas si on ne se voit pas, on se parle un peu fort avec les fusils, mitrailleuses, bombes, canons, fusées, projecteurs, — donc pour aller trouver les boches, comme eux pour venir nous trouver, il y a des séries de fils de fer barbelés à couper. Puis si vous êtes en train de les couper, on se charge de vous faire dépêcher avec la musique « air connu », et, vous savez, canons, fusils, mitrailleuses, bombes, torpilles, mines, voilà un beau barrage ; et avant de s'y mettre devant, il faut faire bien des calculs, et attendre l'occasion favorable. Pour le moment, c'est surtout la pioche, la pelle, le fil de fer, les piquets, qui travaillent le plus. De quelle manière tout cela se déclanchera, le bon Dieu seul le sait et nous aidera à le faire. En attendant, nous commençons le printemps à la villa *Cabasson*, pour le terminer là où le bon Dieu voudra. »

Il allait, dans quelques jours, le terminer au Paradis.

IV

Son testament de patriote et sa fin.

La villa Cabasson. — La paix au dehors et au dedans. — Ferveur de ses dispositions. — Examen de conscience, prières. — Humilité charitable. — Ses adieux. — « Je serais bien content si vous ne vous faisiez pas plus de bile que moi ». — « Ne me plaignez pas. » — Camarades et frères de dévotion. — « On est plus surnaturel, et s'il fallait se battre, on serait bien content d'y aller. » — « Croire qu'avec cette vie, tout est fini, ce doit être bien désespérant. » — *Les Eparges, 8 avril 1915.* — « Je remets mon fils entre les mains du bon Dieu. » — « La joie de la victoire ou le bonheur du Ciel... » — « Gerbes d'alleluia. »

La villa Cabasson, c'est sa nouvelle demeure. « Nous avons une tranchée haute de plus de 4 mètres, large de 1 m. 80 et longue de 15 mètres. On est à l'abri du vent. A l'entrée de la cahute, nous avons placé une pancarte en planche : *Villa Cabasson*. C'est ici le rendez-vous des joueurs de carte au petit soleil. Vous voyez qu'après avoir pâti un peu la nuit, on a vite tout oublié, et on passe assez agréablement le temps. N'empêche que tout de même on ne tient pas tant que ça à faire durer le plaisir. »

Et voici, uni à ses intentions religieuses et dans l'esprit surnaturel qui l'anime, voici son testament de patriote et de français ; voici pourquoi il prend patience, pourquoi il se bat, pourquoi il va offrir son sacrifice : « Enfin au moins que le bon Dieu, s'il veut encore nous faire attendre, nous accorde la victoire, et fasse régner la paix non seulement à l'extérieur du pays, mais aussi à l'intérieur ! »

D'autre part la ferveur de ses dispositions s'accroît. Il fait une sorte d'examen de conscience et de direction. Il parle de « ses prières quotidiennes » : un ou deux chape-

lets, « des prières que j'ai copiées dans quelque église », le *Salve Regina*, le Souvenez-vous, *O Domina mea*, prière du matin et du soir, oraisons jaculatoires. « Quelquefois un peu de négligence me fait laisser soit une chose soit l'autre, mais à partir d'à présent je veux recommencer à ne rien laisser. » Il ne s'en tient pas à de vagues formules. « Il arrive que la vie guerrière fasse oublier beaucoup le bon Dieu. Quelquefois on omet ceci ou cela. On ne se dévoue pas assez pour les autres, alors qu'il en coûterait peu de le faire ; on est un peu flemmards, rouspéteurs, et puis ça coûte d'être de bons soldats dévoués. » Nous avons vu sa généreuse résolution, et d'ailleurs le seul fait des reproches qu'il s'adresse prouve bien les préoccupations de sa vertu, et par conséquent sa vertu elle-même.

Il donne sans le savoir, un bien joli témoignage de ses sentiments charitables et humbles. On sait sans doute comme les bavardages des gens et des soldats de l'arrière agaçaient ceux du front. « On voit, dit-il, ceux qui mangent de la vache enragée, et ceux qui n'en connaissent pas la fade saveur. C'est bien excusable, car je serais pire qu'eux si je vivais comme eux rentier dans les dépôts, commentant les journaux, les batailles, faisant même des plans de guerre, sacrifiant ici 5.000 hommes, pour enfoncer les lignes boches, là 20.000, sans me préoccuper que ceux qui ont la peau trouée me valent ; et puis en avant vers les frontières, sac au dos, musique en tête ! Seulement ils oublient les petits détails, les fils de fer barbelés, les mines, bombes, grenades, mitrailleuses, obus, et tout l'accompagnement ; et puis une tranchée est suivie d'une autre ; et puis quand on en a pris une, qui sait si ce n'est pas miné par dessous ; et puis le froid, la pluie, les nuits quotidiennement blanches... il y a une longue litanie. Mais, vous savez, cela n'empêche pas qu'ils aient meilleur cœur que

moi. Seulement ils ne comprennent pas le plaisir que ça nous fait à nous autres. » Là-dessus, il a un bien touchant retour d'humilité. « Je crains que ce soit un reste d'égoïsme qui me fasse parler ainsi, et je sais bien fouiller les défauts des autres, ou m'en forger. Pardonnez-moi, c'est un peu la souffrance continue qui quelquefois fait crier plus fort que ça le mérite... Je suis toujours bien content... »

Dieu lui réservait pour ses derniers jours le réconfort des secours religieux. « Vous voyez si saint Joseph nous aime, écrit-il encore le 30 mars. Depuis deux mois qu'on ne pouvait ni aller à l'église, visiter le bon Dieu, ni communier, ni se confesser, voilà que ce soir, enfin, nous allons faire un petit tour dans un village habité. Malheureusement on sera obligé de passer la belle fête de Pâques dans les tranchées comme celle des Rameaux, du 17 février (date précieuse pour les missionnaires oblats), du jour de l'an et de Noël. Enfin si le bon Dieu aime mieux comme cela ! ». Il écrivait cette lettre après avoir passé la nuit à poser des fils de fer barbelés en avant des lignes. « Désireux de respirer l'air pur », il se tenait dehors à deux mètres de la cahute ; « un petit soleil de printemps, malgré un vent du Nord, me réchauffe les doigts ; sans cela presque impossible d'écrire longtemps ; je vous écris assis sur le tambour d'un de mes hommes et je ne m'y trouve pas mal... »

Deux dernières lettres, l'une datée du 3 avril à ses parents, l'autre du 5, à sa sœur, conduisent notre récit et montrent ses dispositions intimes jusqu'à l'avant-veille de sa mort. « Nous sommes en repos, écrit-il à ses parents, et je suis de garde aux issues du village, où il n'y a que des troupes ; les habitants l'ont évacué depuis assez longtemps. La maison où nous sommes de garde est superbe-

ment meublée ; et ça vous fait quelque chose de voir tout en l'air et abandonné. Ce qui m'a frappé le plus, ce sont ces tableaux du Sacré-Cœur et de la sainte Vierge, ces Crucifix, livres de messe. Enfin comme de tout, on en prend l'habitude. Les neuf dixièmes du village sont complètement détruits. Il n'y reste que quelques pans de murs. Quelle différence avec le mois de septembre, où nous y passions ! C'était une jolie petite ville avec une église superbe ! Maintenant tout est en ruines et l'église est bien abimée. Le bon Dieu, il faut l'espérer, mettra bien un terme à tous ces malheurs et punira ceux qui en sont les auteurs. A voir les choses de nos yeux, on ne voit pas l'issue de la guerre ; mais le bon Dieu peut tout, et, j'en suis certain, au moment où nous nous y attendrons le moins, il nous aidera, et les Boches devront reculer. Comme le dit Sophie, c'est bien long et on n'aurait jamais cru qu'on en soit encore là à pareille époque. Mais on a tenu bon huit mois ; on tiendra bien encore. Je serais bien content si Sophie et vous tous vous ne vous faisiez pas plus de bile que moi ; je sais que c'est que vous nous aimez beaucoup et que Sophie est mariée. Je vous aime bien de mon côté, et je pense souvent à vous, et mon plus grand désir est de retourner bientôt vous embrasser tous ; mais, vous savez, je ne m'en fais pas un brin pour moi-même. Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau temps, que les obus pleuvent ou non ! Je suis prudent, car c'est mon devoir, mais je prends tout comme ça vient. Essayer de faire le contraire, c'est double souffrance, car à la physique s'ajoute la morale, qui est plus à craindre ; et je ne la subis presque pas. Par conséquent ne me plaignez pas, car je vous plains plus, vous autres, qui êtes toujours dans l'anxiété, plus que moi-même. »

« *Ne me plaignez pas* ! » Le lecteur se souviendra sans

doute que nous avons trouvé la même parole touchante sous la plume du père Dalverny. Et le caporal Plancher, dévoilant une fois de plus le secret de son entrain courageux, dit à la fin de sa lettre, dans des lignes où la tendresse douloureuse des survivants a laissé des traces de larmes : « Je vous fais part du bonheur que nous avons eu, avec Charles et tant d'autres du régiment, d'avoir pu faire nos Pâques, le Jeudi-Saint. J'ai pu communier deux jours de suite, assister à tous les offices du Jeudi-Saint, du Vendredi-Saint, surtout au Chemin de Croix. Le soir, nous sommes partis pour ici. Priez bien pour moi, qui pense et prie pour vous. »

A sa sœur Sophie, Mme Valloz, il écrivait, d'autre part, deux jours après : « Figure-toi quelle chance j'ai eue ! J'ai assisté, étant en repos, aux cérémonies du Jeudi-Saint, du Vendredi-Saint. Hier, dimanche de Pâques, et aujourd'hui lundi, — c'est encore matin, je ne sais pas ce que le bon Dieu nous réserve, en tous cas ce n'est pas mal —, j'ai pu faire trois fois la sainte communion, dont une fois sans être à jeun. Et ça paraît bien drôle quand c'est la première fois qu'on communie après avoir mangé. On n'ose pas, et pourtant nous le pouvons. Ah ! ma chère Sophie, si vous saviez quelle joie, quelle force, quel courage ça donne ! Et surtout après deux mois bien longs qu'on en avait été privés. Après cela, c'est une nouvelle vie. On est plus surnaturel, et s'il fallait se battre, on serait bien content d'y aller ; tant ça ranime ! On se rappelle alors que si on meurt on a au moins l'espoir de revivre pour l'éternité d'une vie infiniment plus heureuse qu'ici-bas. Et tu sais, ceux qui ne croient en rien sont joliment malheureux ; surtout quand on voit ces cadavres abîmés par les obus. Croire qu'avec cette vie tout est fini, ce doit être bien désespérant pour eux. »

La joie de la communion s'augmenta pour lui d'une attention particulière de la Providence : « Je te dirai que celui qui m'a donné la sainte communion, hier, le 4, c'est un oblat, caporal comme moi. Quel plaisir! Nous avons fait connaissance, et on est content de se voir souvent, quoique pas du même régiment. »

Le ton de ses lettres prouve qu'il s'attendait à quelque attaque. Il le dit carrément : « Nous sommes encore en repos depuis un temps assez long, et ça m'étonne ; car c'est la première fois depuis le début de la guerre. Aussi je m'attends à quelque chose d'extraordinaire. Si par hasard, je ne vous écrivais pas de 4 ou 5 jours, ne vous effrayez pas pour si peu de chose. Je vous avertis d'avance, en cas que je ne puisse vous écrire. Tant que je le pourrai, je le ferai. En tous cas, ajoute-t-il, tu sauras que je suis courageux, sans vouloir me vanter ; et que je ferai toujours mon devoir tel que le bon Dieu le voudra, toujours cependant avec prudence. Jusqu'à présent nous avons été assez tranquilles depuis assez longtemps ; mais, quand même, je comprends à certains indices que nous ne pouvons pas moisir sur place, et c'est bien vrai ».

Malgré tout il a confiance en la Sainte-Vierge et en la petite sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, de laquelle il parle souvent. Et puis voilà sa pensée qui s'en va vers le printemps de son pays natal, avec « ses belles violettes, ses beaux amandiers fleuris. Je me rappelle la montagne du Devès faisant comme un bel encadrement autour de Notre-Dame d'un côté, et de l'autre Serrelonge. Ici il n'y a qu'un peu de verdure et les deux petites fleurs que je t'avais envoyées, je les avais cueillies bien à l'abri dans un jardin ».

A ses côtés se trouve un de ses compatriotes et de ses amis. Ils sont d'ailleurs quelques-uns qui ne se séparent

jamais, animés des mêmes bons sentiments : « Quand l'un sait quelque occasion soit de communier soit d'autre chose, aussitôt il en fait part aux autres, et on cause bien souvent de ces choses. Tu vois, ma chère Sophie, il n'y a pas de meilleur prédicateur que la guerre ». Et il envoie une dernière fois son souvenir et ses affections aux siens, parents et amis.

L'endroit d'où il écrivait, et qu'il désignait à ses parents en leur disant simplement « ici », c'était les Eparges. Il écrivait le 5 ; le huit, avait lieu la fameuse attaque. Il partit à l'assaut avec ses camarades et ses hommes. Ils prirent trois tranchées boches, mais à la troisième ils durent se replier, et dans ce mouvement de recul, entre la troisième et la deuxième tranchée, ses camarades le virent tomber. On ne le retrouva plus. Il faut songer en effet aux mouvements furieux d'attaques et de contre-attaques, et aux formidables bombardements des deux artilleries. Il est moralement certain qu'il resta là. Tel est du moins le témoignage que nous a fourni l'un de ses amis, le sergent Ernest Long, du 157e d'infanterie alpine. En sa qualité de sous-officier il avait écrit lui-même au sergent-major de la compagnie du caporal Plâncher. La réponse en donnant ces détails contenait le témoignage de l'estime et de l'affection que tous gardaient au caporal disparu : « Je le regrette particulièrement, ajoutait le sergent-major, car c'était un de mes bons amis ».

Officiellement, il fut porté disparu. Soit ses parents, soit ses confrères religieux firent en France et en Allemagne, des démarches et des enquêtes restées sans résultat. Ses parents espéraient malgré tout jusqu'à l'armistice du 11 novembre 1918. Cependant dès le 9 octobre 1915, sa vénérable mère écrivait au maître des novices : « Enfin, mon cher monsieur, je remets mon fils entre les mains

du bon Dieu. Je n'ai pas beaucoup d'espoir qu'il soit de ce monde ». Le 15 mars 1919, un service funèbre fut célébré pour lui dans l'église de Villeneuve-de-Berg. Sa sœur écrivait à cette occasion : « Ce qui nous réconforte un peu, c'est de penser qu'il était bien prêt. Les deux dernières lettres qu'il nous a écrites le prouvent assez. Le bon Dieu a voulu le faire jouir plus tôt de son ciel, et l'a appelé à Lui. De là-haut il voit notre peine et priera pour nous ».

Le 7 avril le maître des novices avait lui-même adressé au frère Plancher une carte dont il fut fait « retour à l'envoyeur ». « Mon brave caporal, lui disait-il. Bonnes Pâques, mon bien cher. Bon courage ! » Il parlait de confiance : « Et puis, mon brave ami, ajoutait-il, vous avez fait le sacrifice de votre vie. Après cela que pouvez-vous craindre ? La joie de la victoire ou le bonheur du ciel, voilà l'alternative. Que la Bonne Mère vous fasse goûter tout ce qu'il y a de vrai et de bon dans cette alternative. — Je parle bien pour les autres, n'est-ce pas, mon bien cher ? Mais je tâche du moins de prier mieux encore afin que vous soyez toujours content, tranquille, en paix, malgré tout et malgré tous, et recevez des gerbes d'alleluia de tous ici » !...

Pour notre compte, déposons-les sur sa tombe inconnue, quelque part, là-bas, dans la poussière sacrée du sol de la victoire et de la patrie.

MARCELLIN THERME

La carrière de ce jeune soldat fut très courte. Il ne fit que passer de la caserne à l'hôpital où il mourut trois mois après son incorporation, quatre mois avant l'armistice. Il ne put offrir à la patrie que sa bonne volonté, ses prières, ses mérites, et le parfum virginal de sa sainte mort.

Né dans l'Ardèche, à Sablières, dans un rayon assez rapproché de N.-D. de Bon-Secours, il dut aux vertus chrétiennes de ses parents, à sa piété précoce, à l'appel de Dieu et de Notre-Dame, la faveur d'être accepté comme aspirant missionnaire. Il fit ses études classiques soit à Lyon, soit ensuite dans les environs de Saint-Sébastien en Espagne ; passa l'année de son noviciat dans la vallée d'Aoste, et commença la première année de sa philosophie à San-Giorgio Canavese, non loin de Turin. C'est de là qu'en avril 1918, il rejoignit le dépôt du 48e de ligne, à Nîmes.

« Ce fut un modèle », disent ses anciens condisciples. On a retrouvé, parmi ses papiers, une petite feuille égarée, contenant un bref examen de conscience, avec des dates portant sur près de deux mois. Il s'y reproche des distractions, quelques mouvements d'impatience, d'avoir tourné la tête, ou descendu trop vite les escaliers, ou dit en classe quelques paroles inutiles, ou d'avoir eu en étude une tenue plus ou moins négligée, ce qui est

évidemment relatif, et ce qui, dans l'ensemble, suffit à nous édifier. Nous comprenons ainsi la parole du supérieur du scolasticat disant de lui, à son départ : « C'est mon meilleur ; vous verrez qu'il ne reviendra pas ». Dieu sait assurément choisir.

Marcellin Therme avait connu plus directement la guerre par l'un de ses camarades fait prisonnier en 1917. C'était une de ces amitiés pieuses où l'on rivalise de ferveur, où l'on s'entraîne par des pratiques et des prières communes, et qui loin d'être exclusives, égoïstes et jalouses, ou mesquines, rejaillissent d'un même foyer intime sur tous les frères qui vous entourent. Aux liens des sentiments semblables s'unissent ceux des mêmes souvenirs. En écrivant à son prisonnier, Marcellin lui rappelait « ces années remplies de joie et d'un bonheur inconnu du monde. Ce sont ces belles fêtes auxquelles nous nous préparions pas une fervente neuvaine ; ce sont ces belles promenades dans la ville de la Vierge, qui avaient toujours tant de charmes, non pas à cause des panoramas, mais à cause de ce sanctuaire dominant le coteau de Fourvières et qui toujours s'offrait à nos regards ; à cause de ces temples du Seigneur où nous étions heureux de le visiter. Vous rappelez-vous le huit décembre ? Ah ! plaise à Dieu que le jour de la réunion se lève bientôt ! En attendant patience, courage et résignation, voilà ce que Dieu demande de vous. Il agit toujours pour notre plus grand bien ».

Plus tard il écrit : « J'ai moi-même des épreuves à supporter, et elles sont parfois bien lourdes à l'humaine faiblesse. Mais Dieu le veut, cher frère, et en conséquence disons humblement et de tout cœur : fiat ! Il faut souffrir, c'est pénible, mais à travers le voile des souffrances que voyons-nous ? Le ciel, une couronne de gloire. Les saints

sont parvenus là-haut par la croix ; nous voulons occuper une place près d'eux, la croix en est le moyen, et elle nous est offerte par Dieu. Acceptons-la donc avec joie, avec amour... — Allons courage, cher frère, soyons toujours unis d'esprit et de cœur. Que notre rendez-vous soit le cœur de Jésus qui nous aime toujours. Priez pour votre pauvre frère qui de son côté vous promet la pareille. Je vous quitte en demandant à Marie de vous garder toujours comme son enfant ».

Il écrivait toutes les trois semaines, sans recevoir du reste de réponse pendant plusieurs mois, mais avec la même fidélité, la même délicatesse, la même tendresse de piété et d'amitié. Pour soutenir le courage et l'espérance patriotique du prisonnier, il lui disait avec la discrétion que réclamait cette correspondance, et à l'occasion du jour de l'an 1918 : « Peut-être êtes-vous et resterez-vous encore quelque temps dans un état que d'autres regardent comme misérable et qui, en soi, l'est en réalité. Mais vous connaissant comme je vous connais, je ne doute pas que cet état-là ne vous serve pour vous élever au-dessus du terrestre, et vous enrichir de ces trésors que les voleurs ne peuvent emporter. A ce point de vue, mon cher, je suis optimiste. Aussi tous mes souhaits se résument-ils dans ces mots : « Année selon le cœur de Jésus ! » Tout ce que je puis vous souhaiter est contenu dans cette phrase. En la méditant tant soit peu vous pourrez vous en convaincre. Ah ! le Cœur de Jésus ! Il ne nous abandonnera pas. Il nous aime trop. « Je régnerai malgré Satan et ses suppôts » a-t-il dit. Et il régnera, en effet, et ce sera cette année qu'il établira son règne parmi nous. Du moins beaucoup le pensent ainsi ». Et le Sacré-Cœur allait en effet nous donner la victoire, et délivrer nos prisonniers.

Le jeune correspondant devait y concourir par son immolation personnelle. Les accents que nous venons d'entendre rendent le son de son âme, et ces quelques lignes suffisent à dessiner sa physionomie morale, avec ses pensées surnaturelles, sa vision de Dieu et du ciel, sa vertu fervente, et la discrète mais exquise sensibilité de son cœur.

Il vit de cet ensemble de choses. Son esprit en est pénétré; sous sa plume sa parole en devient chaleureuse ; dans la tendresse contenue et l'expansion calme des sentiments, l'on devine je ne sais quelle gravité précoce du regard de l'âme, profonde et lointaine sans être distante, comme les yeux des jeunes saints qu'attire l'éternité.

Les témoins de ses derniers jours et de sa mort en eurent l'impression, et l'un d'eux écrivait ensuite dans la *Semaine Religieuse* de Nîmes : « La souffrance ne put pas cacher les beautés de cette âme. Elle les révéla même en montrant que ce jeune religieux n'avait rien perdu des grâces reçues au sein d'une très famille chrétienne de l'Ardèche et au noviciat des Pères Oblats. Ceux qui l'approchèrent, durant sa maladie, furent bien édifiés ; mais ils comprirent vite que la mesure de vertus de cette âme était déjà complète et que le bon Dieu l'appellerait bientôt au ciel pour protéger d'autres vocations. Les regrets qu'il inspire à sa double famille ne sont adoucis que par l'espérance de récompenses célestes pour lui et de bienfaits pour les siens ».

Paroles autorisés qui se complèteront par le témoignage plus explicite de l'un des vénérables prêtres de Saint-Sulpice, directeurs du grand séminaire. Le jeune soldat s'y était présenté dès son incorporation. « Nous avions reçu au séminaire M. Therme bien volontiers, écrit M. Marty. Son assiduité et son attitude déjà nous édi-

fiaient. Il voulait faire aussi tout son devoir de soldat. Mais ses forces n'étant pas aussi grandes que sa générosité, il dut se faire porter malade et fut hospitalisé chez les Petites Sœurs de l'Assomption. Avec quel religieux dévouement il y a été soigné, je n'ai pas besoin de vous le dire ».

Entré à la caserne le 27 avril, c'est le 24 mai qu'il fut admis à l'hôpital. « La piété de ce bon petit religieux, continue M. Marty, faisait l'édification de tous, des soldats et des religieuses. J'allais le voir quelquefois, plus fréquemment lorsque la maladie s'aggrava. Le vendredi, 30 mai, l'agitation fébrile devint très grande et le mardi, 4 juin, après consultation de plusieurs médecins on jugea devoir le transporter dans un hôpital de fiévreux. Là encore il fut reçu par des religieuses et celle qui s'occupa de lui était une de ses compatriotes ». Il avait aussi la douce consolation d'y recevoir la visite de sa sœur, de résidence à Nîmes. « Son état était très grave. Le mercredi matin, 5 juin, l'aumônier de l'hôpital lui administra les derniers sacrements. L'état du malade qui ne pouvait absolument rien avaler ne permit pas de lui donner la sainte communion. Ce fut une peine pour lui. Il désirait tant la recevoir ! Tout ce jour il souffrit beaucoup. Il était très épuisé ».

Son délire même découvrait ses sentiments intimes. « Une nuit, écrit la supérieure des Petites Sœurs de l'Assomption, il refusait de boire, voulant communier, et il reprochait à la sœur de ne pas connaître le droit canon et de lui imposer des choses en dehors de la règle. Puis comme elle lui disait de se taire, il l'a remerciée de lui rappeler le grand silence. Tout cela est inconscient, mais nous montre qu'il a le souci de sa vie religieuse ». On l'entendait aussi murmurer : « Sainte-Vierge, conservez-moi ma pureté ! O Marie conçue sans péché, conservez-

moi ma pureté ! » Souffle moribond, il soulève le voile délicat du sanctuaire de l'âme, et laisse entrevoir des préoccupations intimes et ardentes, qui peuvent être aussi bien la raison ou l'explication providentielles de cette prompte maladie et de cette fin rapide.

La fièvre disparut dans la journée du 5 juin, et il reprit sa parfaite connaissance... Je le vis deux fois dans la soirée, écrit encore M. le Directeur du grand séminaire, Il était tout-à-fait résigné. Il répétait avec une ferveur touchante « Jésus, Marie, Joseph... » Je l'exhortais à avoir confiance en la Sainte-Vierge, l'assurant qu'elle le protègerait et qu'elle l'aimait bien. « Je ne sais pas, moi, si elle m'aime ; je le crois, je l'espère ; et moi je l'aime bien ! » me répondit-il. Quand on lui demandait s'il souffrait. « Non, disait-il. Je voudrais que le reste du monde ne souffrît pas plus que moi... ou pas autant que moi ! » La douleur lui ayant arraché un cri déchirant, je lui dis : « Vous souffrez davantage..., ami... » — Non, me répondit-il. C'est involontaire. Mais je vous ai fait peut-être de la peine, excusez-moi... »

« Il poussait l'oubli de ses souffrances et l'attention aux autres à un point qui faisait mon admiration. S'apercevant que j'étais debout près de son lit, il dit : « Oh ! mon Père, vous êtes debout... Il n'y a donc pas une chaise dans la chambre ! » — Il m'exprima encore le désir de se confesser. Et quand je me retirai en lui disant que je le bénissais, il dit : « C'est la dernière... Attendez... » et il voulait se mettre à genoux, pour recevoir cette bénédiction. Je lui promis de revenir le lendemain matin. Lorsque je revins il était mort à 5 heures... » C'était l'heure où la cloche du couvent inaugurait la journée religieuse du pieux jeune homme ; la cloche du ciel le conviait maintenant au jour qui ne passe plus.

« Les sœurs, continuait M. Marty le jour même, les sœurs ont exposé le corps de ce pieux soldat sur un lit d'honneur, entouré de fleurs de lis et de plantes vertes. Ce soir elles le porteront à la chapelle et il passera la nuit devant le Très-Saint-Sacrement, comme pour une dernière visite. Les obsèques auront lieu demain matin. Tout le séminaire y assistera. Nous chanterons la messe pour lui, et nous l'accompagnerons à sa dernière demeure, ou plutôt à la seconde, en attendant la troisième et dernière... »

C'est bien ainsi que furent célébrées les funérailles, suivant le bref récit de la *Semaine Religieuse*. « Ses obsèques furent touchantes. Une messe, suivie de l'absoute, fut chantée par le grand séminaire, devant le cercueil recouvert de drapeaux et de fleurs de lis. Il fut conduit au cimetière, précédé des séminaristes en blancs surplis et suivi d'un groupe d'officiers et de soldats ».

« Nous avons la confiance, concluait M. E. Marty, que son âme entrera bientôt en Paradis, si elle n'a pas déjà été récompensée... J'ai cru devoir vous rapporter quelques-unes de ces paroles qui nous ont édifiés. Pour vous, c'est un trésor de famille... »

Double trésor, puisqu'il s'y ajoute avec le souvenir de cette délicatesse, celui des dévouements qui entourèrent le petit soldat.

Il nous est doux de clore ce livre en face du cercueil que recouvrent le drapeau et les lis, et que suit ou précède le double défilé de blancs surplis et de capotes bleues. A la mémoire des héros du champ de bataille, nous unissons le nom de cet enfant, la vision pure de cette âme virginale, fleur immaculée sur leur tombe sanglante.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Lettre d'approbation I

Avant-propos 1

PREMIÈRE PARTIE

L'Apprentissage du sacrifice.

Chapitre I. — L'enfance et la vocation 3

Ch. II. — Le petit élève 10

Ch. III. — La première persécution 19

Ch. IV. — Notre-Dame de Sion 28

Ch. V. — En Belgique 39

DEUXIÈME PARTIE

Sacrifice sacerdotal et patriotique.

Chapitre I. — La mobilisation. Glorieux près Verdun 51

Ch. II. — Esprit de foi et ardeur patriotique 61

Ch. III. — Courte campagne en Orient 69

Ch. IV. — Deuil et consolations fraternelles 85

Ch. V. — Dans la Somme 96

Ch. IV. — Dans la Somme (suite) 109

Ch. VII. — Sa petite famille douloureuse 123

Ch. VIII. — Fusilier-mitrailleur instructeur 143

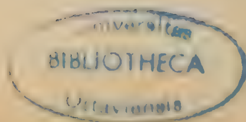
Ch. IX. — « Mourir pour la France ! » Sa hauteur d'âme en face du sacrifice 155

Ch. X. — Dans les tranchées de l'Oise 165

CHAPITRE XI. — De l'Ascension à la Trinité (12-26 mai).... 177
CH. XII. — Agent de liaison ou coureur.............. 192
CH. XIII. — Sacrifice suprême, 13 juin 1918.......... 207

APPENDICE

Félix Juge.. 218
Jean Plancher...................................... 235
Marcellin Therme.................................. 266



LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON


a39003 002711686b

